

VICTOR GOEDORP

---

SEUL  
SOUS LA TERRE

ROMAN



LES ÉDITIONS DES PORTIQUES

144, Avenue des Champs-Élysées, 144

PARIS

il a été tiré de cet ouvrage:

20 exemplaires sur vélin pur fil Lafuma,  
numérotés de 1 à 20.

12 exemplaires sur vélin pur fil Lafuma,  
numérotés de A à L (réservés à l'auteur).

15 exemplaires sur vélin pur fil Lafuma,  
numérotés de I à XV (hors commerce).

*Copyright by Éditions des Portiques, 1931*

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

Printed in France.

## CHAPITRE PREMIER

### LE DOCTEUR ROUBAIX

Dans cette petite ville de Senlis, d'un archaïsme si pittoresque et dont le charme est fait du silence qui plane sur la cité et du mystère qui l'enveloppe, le docteur Roubaix avait été très apprécié de la clientèle dès son installation. On ne lui reprochait qu'une chose — et c'était bien là le grief le plus imprévu que l'on pût formuler contre quelqu'un — à Senlis : son extrême discrétion, une sorte d'effacement concerté dans lequel il se plaisait évidemment. On le traitait d'« original », mais, au fond, on lui savait gré d'avoir adopté un genre de vie qui s'adaptait si bien à celui que pratiquent les Senlisiens eux-mêmes.

Peut-être eût-on souhaité qu'il fît partie de quelques sociétés locales, qu'il s'intéressât à la fanfare ou aux réjouissances organisées pour la Saint-Rieul, la fête patronale de Senlis. Mais le docteur Roubaix était un casanier, un ours presque... Pourquoi donc se tenait-il à l'écart des manifestations de

la vie sociale, si réduites qu'elles pussent être, dans ce pays où les distractions manquent un peu? On n'arrivait pas à comprendre une telle indifférence à l'égard de tout ce qui ne se rapportait pas directement à l'exercice de sa profession. On ne savait rien de lui, sauf qu'il était né à Lille, en 1874, et qu'il avait fait la guerre en qualité de médecin-major aux Dardanelles, puis en Roumanie. Quelque temps après la démobilisation, il était arrivé à Senlis et avait fait choix d'une maison assez vaste, dont le portail imposant s'ouvrait sur la rue des Cordeliers.

Les commères du voisinage n'avaient pas manqué d'interroger les déménageurs pour apprendre d'eux de quel pays ils étaient partis.

— Mais de Paname, la petite mère!

— Ah! bah! De quelle rue donc?

— De la rue Drouot, de l'Hôtel des Ventes. Connaissez pas?

La conversation n'était pas allée plus avant, les déménageurs ayant autre chose à faire que d'engager un entretien sans intérêt avec les vieilles pies du quartier. Celles-ci continuèrent donc de regarder transporter les meubles du médecin dans la maison qui, autrefois, avait été le siège de la sous-préfecture, ainsi qu'en témoignait une inscription que l'on voyait encore au fronton du portail.

— Ah! ben vrai, vous en apportez des affaires!

Dédaigneux de répondre, les déménageurs haussèrent les épaules et les curieuses s'en furent, dépitées, en regagnant la rue Vieille-de-Paris, montueuse et longue, qui semble escalader Senlis, et les ruelles avoisinantes, dont le réseau enchevêtré déroutait le promeneur.

Quelques jours plus tard, ces bonnes femmes avaient appris que le nouveau venu était veuf et qu'il avait amené avec lui une gaillarde qui serait à la fois sa cuisinière et sa femme de ménage, mais

c'était en vain qu'elles avaient tenté de faire parler Thérèse pour obtenir d'autres détails.

— Elle est fermée comme un cadenas, la paroissienne! maugréait une blanchisseuse, qui passait cependant pour s'y entendre à tirer les vers du nez des gens. J'ai jamais rencontré la pareille!

Et le docteur Roubaix continua de demeurer pour les commères un « original » assez déconcertant.

Grand, les épaules solides, sa physionomie ouverte dégageait de la bonté. Il se montrait avec tous d'une urbanité parfaite. Bien qu'il eût dépassé la quarantaine, il avait vraiment bel air et fière allure quand on le voyait marcher sur les durs pavés de Senlis, l'une des villes de France où l'on remarque le plus le mauvais état des chaussées.

La ville est des plus agréables, quant à son aspect extérieur. Partout des jardins, des arbres séculaires, des allées ombragées et de larges panoramas qui sont la joie des yeux. Trois forêts entourent Senlis; on distingue leurs ramures du cours Montmorency et du haut des remparts. La campagne se déroule alentour avec une sorte de majesté tranquille. Un calme mélancolique fait de Senlis la ville idéale pour y couler des jours sans trouble.

Des vestiges du passé sollicitent l'attention des archéologues et des gens de goût : l'église Saint-Pierre, qui sert de marché public, et dont la façade est de fine dentelle, la vieille église Saint-Frambourg, plus massive, les ruines du château, où vint ripailler Henri IV, et les arènes gallo-romaines qui évoquent un passé très lointain. Mais la merveille de Senlis est sa cathédrale qu'on ne se lasse point d'admirer, aussi bien quand le soleil l'illumine de ses feux que lorsque la lune lui donne l'apparence d'une prodigieuse châsse d'argent. C'est dans ce pays, curieux à tant de titres, que s'était fixé le doc-

teur Roubaix. Cette retraite prématurée, ce quasi-renoncement aux choses du monde n'étaient-ils pas pour étonner, quand on avait surpris une fois la flamme étrange qui, à de certains moments, s'allumait dans son regard et sur laquelle il se hâtait de jeter quelque cendre, afin d'en modérer l'ardeur et le puissant rayonnement? Quelle peine cachée s'efforçait-il d'enfouir au plus profond de son cœur?

« C'est tout de même drôle de vivre comme cela, à son âge, dans un bastion, sans jamais voir d'autres gens que des malades et des infirmes. Comme il doit s'ennuyer! Que fait-il donc de ses instants de loisir? Il ne travaille pourtant pas nuit et jour! » Tel était le résumé des réflexions que faisaient les Senlisiens quand, d'aventure, le nom du docteur Roubaix venait dans leurs conversations.

— Quelque rêveur, sans doute, prononçait sentencieusement le grave notaire Grieur, tout en taquinant une petite excroissance de chair qui lui était poussée au menton.

La curiosité étant le péché mignon des provinciaux, on eût bien aimé savoir à qui ou à quoi le docteur Roubaix se prenait à rêver...

Dans la rue qu'il habitait, les voisins s'étaient lassés d'épier sans succès ses allées et venues. On l'appelait chez un malade, il sortait. Sa visite accomplie, il rentrait. Allez donc voir ce qui se passe dans une maison dont aucune fenêtre ne prend jour sur le dehors, puisqu'une cour l'en sépare et lorsque cette cour elle-même se trouve dérobée aux regards par de hauts murs et un portail aux panneaux pleins! Il est inutile, dès lors, de se poster derrière des persiennes closes en retenant son souffle et son envie de tousser, pour attendre patiemment l'instant où s'ouvrira quelque baie dans la maison d'en face, ou bien le moment où l'on allu-

mera une lumière devant que les doubles rideaux soient tirés et les volets fermés. C'est de cette façon que les guetteurs des deux sexes, qui ont du temps à perdre, peuvent parvenir à surprendre des attitudes et des gestes qui constituent pour eux, il faut le croire, de fort précieuses indications. Un autre moyen, qui offre plus d'agrément encore, consiste à disposer contre le chambranle extérieur de la fenêtre, une glace fixée obliquement, qui permet de voir à leur insu les personnes qui circulent, ce qui procure aux observateurs attentifs des satisfactions de choix. La vie des petites villes est d'une telle monotonie qu'il suffit de ces remarques quotidiennes et des réflexions qu'elles inspirent pour alimenter la conversation à table et au coin du feu.

Le docteur Roubaix s'apercevait de l'intérêt sympathique qu'on lui portait et, au début, cette insistance dans sa sollicitude n'avait pas laissé de l'agacer un peu. Bien qu'il y eût plusieurs médecins à Senlis, il était venu s'y installer avec le propos délibéré de se former une clientèle qui ne tarderait point à constater quelle conscience et quel dévouement apportait le praticien, afin d'effectuer sa conquête.

Un jour que le docteur Roubaix causait au Val-de-Grâce avec l'un de ses confrères, il avait fait part à ce dernier de son désir de se retirer, après la guerre, à la campagne. Quelques mois plus tard, le docteur avait porté son choix sur Senlis pour une raison à coup sûr bien inattendue : tout simplement parce que la ville ne se trouvait point sur la grande ligne ! Ce qui eût été un inconvénient pour tout autre devenait, au contraire, un avantage pour lui ! Il avait bien songé qu'à défaut d'une ligne de chemin de fer directe, Senlis était desservie par une ligne d'intérêt local et que les cars et les

automobiles y pouvaient conduire les touristes, mais il s'était vite aperçu que la ville n'offrait point assez de ressources pour retenir longtemps les étrangers. D'heureuses guérisons avaient bientôt assis sa réputation; le charme personnel qu'il dégageait avait fait le reste : depuis deux ans qu'il habitait Senlis, on ne jurait que par lui dans la petite capitale du Valois.

En 1921 — le docteur Roubaix avait alors quarante-sept ans — une crise aiguë de paludisme l'obligea d'interrompre ses consultations; il triompha du mal, mais ce retour brutal de fièvres creusa quelques sillons dans son visage mat où brillaient des yeux noirs dont le cerne avivait l'éclat. Pour prévenir quelque nouvel assaut de la maladie, le docteur Roubaix avait été contraint de prendre des précautions assez rigoureuses.

— Monsieur travaille trop! lui disait Thérèse. Cela n'est pas étonnant qu'il soit malade. Les mois d'hiver sont durs à Senlis. On y gèle. Il y a beaucoup d'humidité. Le salpêtre ronge les murs et fait tomber en lambeaux le papier des chambres. Oh! la maison aurait besoin de sérieuses réparations !

— C'est le voisinage des forêts qui nous vaut ces inconvénients-là. Mais le séjour, en été, est des plus agréables à Senlis. On s'y sent vivre! On respire! En tout cas, je me propose bien de faire placer un calorifère, le plus tôt possible : c'est indispensable.

— Oui, car si Monsieur compte que la propriétaire s'en occupera pour lui, Monsieur peu attendre...

Le timbre de la sonnerie électrique résonna au moment où ils échangeaient ces propos. Thérèse courut à la cuisine afin de faire fonctionner le dé-clic qui permettait au portail de s'ouvrir, puis elle regarda pénétrer dans la cour le visiteur. Celui-ci

s'avançait, porteur de deux sacs qui, visiblement, contenaient un appareil photographique et son pied à coulisse.

— Je viens demander à monsieur le docteur l'autorisation de me laisser « prendre » son puits.

— Prendre son puits?

— Oui, le photographe, quoi! On me l'a signalé comme étant très curieux.

L'inconnu promena son regard dans la cour et aperçut un puits du dix-huitième siècle, dont la ferronnerie rouillée conservait toutes ses grâces.

— Je vais transmettre votre désir à monsieur le docteur, dit Thérèse. Attendez un instant, je reviens tout de suite.

Elle fut bientôt de retour, en effet.

— Monsieur le docteur regrette beaucoup, déclara-t-elle à l'amateur, mais ce puits n'étant pas sa propriété, il m'a répondu qu'il ne se croyait pas en droit de vous donner la permission que vous vouliez.

— Ah! la! la!... Il est bien scrupuleux, votre patron! Je ne l'aurais pas emporté dans la poche de mon veston, son puits! J'aurais dû essayer de voir moi-même le docteur. C'est pour une maison d'art que je travaille.

Le docteur Roubaix parut à cet instant :

— Non, non, confirma-t-il sèchement; je vous prie de vous retirer, monsieur! Pas de photographes chez moi!

L'inconnu s'avança plus près du docteur Roubaix.

— Vous n'êtes guère aimable! fit-il.

— Aimable ou non, je vous ordonne de partir d'ici.

— Oh! maintenant, cela m'est égal. J'ai vu ce que je voulais voir.

Le docteur Roubaix était devenu très pâle. Il y

avait comme une menace et un défi dans les paroles et dans le regard de l'homme.

— Allez-vous-en, alors, répéta-t-il, en proie soudain à une émotion qu'il avait peine à contenir.

— J'ai bien l'honneur de vous saluer, monsieur, dit l'autre, gouailleur, en tirant son chapeau à la façon d'un mousquetaire.

— Cessez cette comédie, n'est-ce pas? Fichez-moi le camp! C'est net, je suppose, ou sinon...

L'homme, très calme, fit demi-tour et s'éloigna.

## CHAPITRE II

### L'ÉTRANGÈRE

Cet incident, en apparence futile, avait fait une vive impression sur l'esprit du docteur Roubaix, A peine fut-il rentré dans son cabinet, qu'on l'appela au téléphone : l'un de ses malades le suppliait de l'aller voir.

Il sortit aussitôt et gagna la place Henri-IV, se dirigeant vers la rue de Beauvais. Mais, tout en marchant, le docteur Roubaix songeait à ce que lui avait dit le photographe amateur : « J'ai vu ce que je voulais voir. » Quoi? Qu'avait-il vu? Il n'y avait rien de bien exceptionnel à découvrir dans cette cour pavée de blocs de grès datant au moins de trois siècles !

La petite phrase du photographe signifiait-elle que celui-ci savait que le puits avait été comblé jadis et que, maintenant, il pouvait être rendu à son ancien usage? La supposition semblait assez invraisemblable.

Le docteur Roubaix s'engagea bientôt dans l'étroite ruelle qui conduit au théâtre de Senlis. Une voiture venait en sens inverse. Le docteur dut

se reculer contre le mur d'une maison pour la laisser passer. A sa gauche, s'élevait le théâtre, aujourd'hui transformé en salle de cinéma, mais dans lequel des troupes de passage donnent encore leurs représentations. Senlis comptait autrefois tant d'églises qu'on a dû en désaffecter un bon nombre. C'est dans l'une d'elles qu'a été improvisée cette salle de spectacles profanes. Sur les piliers extérieurs de cette ancienne église, une affiche avait été fraîchement collée. Elle représentait le principal épisode d'un film qu'avait tourné Prisca Margyl. Le nom de cette « star » fameuse s'y lisait en lettres gigantesques : « Prisca Margyl. Prisca Margyl. » Ces quatre syllabes, répétées sur d'innombrables « papillons », accrochaient le regard. On eût dit qu'en les lisant le docteur Roubaix venait de recevoir un choc en pleine poitrine ; il avait fait un geste de recul dès qu'il avait aperçu ce nom-là, puis il avait continué sa marche, mais d'un pas plus saccadé, comme s'il avait voulu s'échapper le plus vivement possible d'une zone dangereuse.

Dès qu'il fut arrivé devant le porche de la maison où demeurait son malade, il s'arrêta un moment, se passa la main sur les yeux et soupira. Au bout d'une demi-heure, il reparut dans la rue et fit un détour pour rentrer chez lui, ne voulant pas revenir par le chemin qu'il avait pris. Le soir, tandis qu'il dînait, Thérèse remarqua que le médecin touchait à peine aux aliments qu'elle lui servait.

— Monsieur le docteur est souffrant ?

— Peuh ! fit-il, un malaise, tout au plus. Ce n'est rien. La nuit dissipera cela. Je vais me mettre au lit plus tôt que de coutume.

— Et si l'on vient vous réveiller en plein sommeil, comme la nuit dernière ?

— Eh bien, je me lèverai, parbleu ! Les malades ne doivent pas attendre !

Dès qu'il fut seul, le docteur Roubaix se reprocha de s'être montré tout à l'heure si troublé, si nerveux. «Quel manque de sang-froid!» se dit-il.

Les deux contrariétés qu'il avait éprouvées coup sur coup n'étaient-elles pas de nature à l'étonner, sinon à l'alarmer? Le docteur Roubaix convenait qu'il aurait pu éconduire le fâcheux sans colère. Était-il nécessaire de le renvoyer en lui montrant une telle aversion à l'égard des photographes, quelle que fût la raison de la phobie qu'il ressentait à leur endroit? Ne s'était-elle pas manifestée encore, lorsqu'il avait aperçu le visage de Prisca Margyl?

« Je n'avais qu'à envoyer promener ce garçon sans explications d'aucune sorte, se gourmandait-il. Positivement, c'est ridicule d'avoir agi comme je l'ai fait. Quand je pense que j'ai failli me commettre avec cet homme!...»

Cette constatation fortifiait sa résolution de se mieux dominer à l'avenir. Les paroles qu'avait proférées l'individu, en partant, lui revenaient à l'esprit. Elles lui causaient comme une alarme. Que pouvait-il donc craindre de cet inconnu? Si celui-ci avait pris un prétexte aussi spécieux pour s'introduire dans sa demeure, cela témoignait qu'il était dépourvu de toute imagination. Il lui eût été si simple, au cas où il aurait voulu se rendre compte, par exemple, des aîtres de la maison, de venir tout bonnement à la consultation! Il eût pu ainsi pénétrer dans la demeure du docteur Roubaix sans éveiller en quoi que ce fût les soupçons du praticien.

« J'ai déjà vu la figure de ce garçon-là quelque part, se disait-il. Où? Dans quelles circonstances? Je ne m'en souviens plus. Bast! Quelle importance cela peut-il avoir? Ce qui est plus étrange, c'est de m'être trouvé, juste une demi-heure plus tard,

devant le portrait d'Yvonne! Cela, c'est véritablement stupéfiant! »

Le docteur Roubaix sentait qu'il y avait une corrélation entre les deux faits qui venaient de frapper si vivement son imagination. Tous les deux offraient un sens qui lui échappait; ils constituaient le prélude d'événements imprévus qui allaient se produire dans sa vie et ces incidents, insignifiants en eux-mêmes, lui causaient de l'émoi.

« Allons, il faut pourtant que je me couche », décida-t-il. Quelques minutes plus tard, il était dans son lit, mais ses idées vagabondaient toujours... Quelles idées? Sa pensée en demeurait bouleversée, tandis qu'il cherchait à se convaincre de l'inanité de ses suppositions. Mais n'avait-il pas remarqué maintes fois qu'un trouble physique précède souvent les chocs moraux qui se produisent dans l'existence des humains? Ce mystérieux avertissement de la matière à l'esprit déroutait ses facultés d'analyse et augmentait encore sa perplexité. Il tenta de s'endormir. Trois coups secs, frappés à la porte de sa chambre, le firent bientôt sursauter.

— Entrez! dit-il, anxieux, en tournant le commutateur électrique.

— Monsieur le docteur m'excusera, déclara Thérèse. Une jeune femme, arrivée en auto, désire que monsieur la reçoive...

— Une cliente, une malade? Elle vous a dit son nom?

— Mademoiselle Margel, Margyl... un nom comme ça...

Le docteur Roubaix pâlit légèrement.

— Que la voiture pénètre dans la cour. Je m'habille et je descends au salon. Quand vous aurez introduit cette personne, vous pourrez aller vous coucher, Thérèse. Je sais quel est l'objet de sa visite. Je la reconduirai après notre conversation.

Tout en s'habillant vivement, le docteur Roubaix se disait : « Hein? Est-ce curieux? Les pressentiments que j'éprouvais n'ont pas tardé à se réaliser! Mon instinct ne me trompe jamais. Comment négliger, après cela, les phénomènes prémonitoires qui se manifestent dans notre subconscient? On ne voit là que des coïncidences. L'explication est sommaire... C'est égal, cette visite est bien déconcertante. Yvonne chez moi, et à pareille heure ! Sans me prévenir, sans me téléphoner!... J'ai eu tort de ne pas répondre à sa lettre. »

Pendant que le docteur Roubaix se faisait ces réflexions, Prisca, assise au fond d'une bergère, attendait qu'il parût.

— Quelle surprise! lui dit le docteur, dès qu'il se trouva en face d'elle.

— Je te dérange? Excuse-moi, fit-elle, en se levant à demi. L'idée de te voir tout de suite m'est venue après le dîner. Depuis deux jours que je suis à Paris, j'attendais un mot de toi. Ne le voyant pas arriver, je me suis décidée à partir. Pourquoi ne m'as-tu pas répondu?

— J'allais t'écrire demain...

— Je m'étais flattée que tu me ferais la grâce de m'appeler ou de venir.

— J'y ai pensé, mais je ne m'appartiens plus, ma clientèle est nombreuse ; un médecin ne peut guère s'absenter...

— Alors, je me félicite d'avoir pris l'initiative du déplacement. J'ai eu toutes les peines du monde à me faire indiquer où tu demeurerais. C'est un dédale, Senlis! Et les rues sont si mal éclairées que l'on n'y peut faire avancer une auto qu'avec prudence. Cela t'étonne que j'aie déjà une voiture? Ce fut, avant-hier, mon premier achat. Je suis une sportive, moi, j'aime le mouvement, la vie fiévreuse, l'agitation...

— Tout ce que l'on déteste à Senlis !

— Tu ne sembles guère pressé de savoir la raison de ma visite. Je te suis donc devenue bien indifférente ?

— Non, mais...

— Oh ! ne te défends pas. Je connais ton caractère ombrageux ! Quand je pense que tu ne m'as pas vue depuis plus de deux ans et que tu ne m'as encore embrassée ! Je suis ta fille, pourtant ! Aucune parole affectueuse n'est encore sortie de tes lèvres. On dirait que j'ai commis un crime inexpiable ! Cependant tu devrais être fier de moi. J'ai fait du chemin...

— Ah ! par exemple ! Je ne vois pas du tout en quoi je pourrais avoir sujet d'être fier de toi, Yvonne ! Tu considères les choses avec l'optique spéciale des gens de théâtre...

— Tu t'imagines, de toute évidence, que je suis une fille perdue ?...

— Perdue pour moi, cela ne fait malheureusement aucun doute !

— C'est toi qui as voulu qu'il en soit ainsi.

— Il se peut. J'avais, j'en conviens, rêvé pour mes enfants d'une autre destinée. Avoir une fille artiste de cinéma et un fils...

— Vraiment, papa, nous n'avons rien fait de mal, ni l'un ni l'autre. Oh ! tu es sévère ! Tu ne désarmes pas. Mais veux-tu me dire dans quelle carrière j'aurais pu acquérir en si peu de temps la fortune et l'indépendance que je possède maintenant ? Si je n'étais pas partie pour Los Angeles...

— Malgré ma défense...

— ... Je me demande ce que nous serions devenus ! Nous nous sommes débrouillés !

— N'empêche que depuis le jour où j'ai eu le chagrin d'apprendre la mort de votre pauvre mère,

je suis resté seul sur la terre, sans femme et sans enfants !

— Tu as ta part de responsabilité dans ce qui est advenu. Oh! je ne dis pas cela à propos de la mort de maman, mais en ce qui nous concerne, Robert et moi. Tu étais en Roumanie quand tous ces événements se sont produits. Sans doute aurions-nous attendu ton retour si nous avions pu prévoir que tu ne tarderais pas à revenir en France, mais nous n'avions plus personne pour nous conseiller, nous guider... C'est alors que nous t'avons demandé la permission de partir pour l'Amérique, en raison des propositions que l'on nous faisait... Tu nous l'as refusée dans une lettre très dure où tu nous accusais de vouloir te déshonorer en devenant des saltimbanques...

— Cette lettre, je vous l'écrirais encore.

— Nous avons dû passer outre, moins pour te désobéir que pour n'être plus à ta charge. Nous n'avons pas eu lieu de nous en repentir. Souviens-toi donc, papa!... Tu étais mobilisé; maman venait de mourir. J'avais seize ans, Robert quatorze. Nous n'avions, pour vivre, que ce que tu nous envoyais. Il fallut tout vendre pour payer les frais de maladie de maman et ses tristes obsèques. Nous fûmes en quelques semaines, ruinés autant que désolés et désemparés... C'est alors que l'idée me vint de tirer parti de ma beauté. Etais-je photogénique? Comment le savoir? J'allai dans un studio, à Joinville, Un metteur en scène américain se trouvait là. Il voulut m'engager. C'est alors que je t'écrivis...

— A quoi bon me rappeler tout cela? Je le sais. Je ne le sais que trop!

— Parce que je veux qu'avec le recul du temps tu comprennes à quel point nous fûmes mortifiés, lorsque ta réponse nous parvint. Tu ne te doutais pas de notre situation et je ne t'avais pas donné

certains détails pénibles, afin de ne pas ajouter à ton chagrin. Nous nous trouvions livrés à nous-mêmes sans argent et n'ayant à attendre le secours de personne. On nous pressait. Nous nous décidâmes à partir. Notre metteur en scène avait des relations à l'ambassade, il plaida notre cause et nous pûmes nous embarquer, quoique mineurs... Là-bas, nous nous sommes tirés d'affaire...

— De quelle façon, grands dieux !

— Honnêtement, en tout cas. Tu ne saurais rien nous reprocher à cet égard. Il fallait vivre, voyons ! Si je n'avais pas été jolie, que serions-nous devenus ?

— C'est depuis lors que j'ai les photographes et autres opérateurs de cinémas en véritable exécration... Ce sont ces gens qui vous ont tourné la tête, qui vous ont pris à moi... Mais c'est vrai que tu es très belle, Yvonne !

— Heureusement ! C'est pourquoi tu aurais bien pu m'embrasser ! Voyons, papa, je ne suis pas un monstre...

— Mon enfant ! Je m'étais pourtant juré de ne jamais vous pardonner ! Vous m'avez fait tant de peine !

Elle s'élança dans ses bras et s'aperçut qu'une larme coulait sur le visage du docteur Roubaix.

— Ah ! je te retrouve et je suis bien contente !

— Ton frère ?

— Il viendra, papa, il viendra aussi... Je te l'amènerai, car je suis une femme, une vraie femme, tu sais...

— Que veux-tu dire ?

— Que je sais me faire obéir et, à l'occasion, me montrer diplomate et persuasive. Robert a une autre nature que la mienne. Il est entier dans ses idées ; il est tout d'une pièce. Mais il a tant d'affec-

tion pour moi que je le ferais passer dans un trou de souris...

— Je ne comprends pas. Il hésite à venir me voir? Il a peur de moi?

— Non, ce n'est pas cela. Je t'expliquerai quel est son état d'âme... Nous appartenons, toi et nous, à deux générations différentes. Nous n'avons pas la même conception de l'existence. On nous a appris, là-bas, qu'il fallait savoir dompter la vie; j'ai été à une rude école, va !...

— Alors, l'objet de ta visite? Tu souhaitais autre chose que notre réconciliation?

— Mon plus cher désir, papa, était de dissiper, d'abord, le malentendu qui nous a si longtemps séparés. Maintenant que ce résultat est acquis, je voudrais être assurée de ton consentement au cas où je pourrais me marier. Je juge utile d'avoir la certitude que je ne rencontrerais aucune opposition de ta part si une occasion se présentait pour moi.

Il me faudra des pièces d'état civil. Tu les possèdes. Au regard de la loi, je me nomme Yvonne Roubaix...

— Evidemment... Ce n'est que trop vrai. Comme il est non moins certain qu'un jour ou l'autre, on saura, dans ce pays, quelle profession tu exerces...

— Mais je n'en rougis point, papa. Elle n'a rien de déshonorant.

— Tu fais bon marché de la malignité publique; tu ne connais pas l'esprit de la province...

— L'opinion des gens m'est parfaitement indifférente, mais je conçois très bien que tu sois dans la nécessité d'en tenir compte. C'est pour cela que je suis venue te voir, en pleine nuit, afin que personne ne puisse se douter des liens qui nous unissent. Si tu avais répondu à ma lettre, nous nous serions rencontrés à Paris. Tu auras toujours la

ressource de dire à ta servante que j'étais une malade qui avait besoin de soins.

— Tu as réponse à tout. C'est vrai que tu es une femme, à présent ! Au moins, me laisseras-tu le temps de la réflexion ?

— Certainement, papa, rien ne presse. Je ne t'ai posé cette question-là que pour le cas où se réaliserait l'éventualité que j'envisage.

— Alors, c'est très bien. Nous verrons.

Prisca Margyl ne put obtenir autre chose que cette réponse évasive qui lui laissait pourtant de l'espoir.

L'auto roulait maintenant à toute vitesse sur la route luisante qui va de Senlis à Chantilly. Ses phares puissants projetaient une vive lueur sur le long ruban de la route. La silhouette des arbres et le volume des maisons aux volets clos étendaient leur ombre sur les champs dénudés. Une brise aigre sifflait, en ce commencement d'hiver, à travers les plaines mornes, d'un noir d'encre. Le paysage apparaissait sinistre, mais la jolie fille qui se trouvait au volant de sa conduite intérieure ne s'en apercevait guère. Une joie profonde embrasait tout son cœur. Bientôt, des lumières scintillèrent à l'horizon : Saint-Denis, puis Paris, enfin, où le nom de Prisca Margyl rutilait en lettres de feu sur les boulevards et les avenues, au-dessus de l'entrée des cinémas...

## CHAPITRE III

### UNE ÉTOILE DE L'ÉCRAN

Au cours de son entretien avec sa fille, le docteur n'avait guère posé de questions. Il savait ce qu'avaient fait Yvonne et Robert pendant leur séjour à Los Angeles, puis à Hollywood. Prisca Margyl lui écrivait, en effet, tous les mois, sans jamais recevoir de réponse.

La stupéfaction du docteur Roubaix avait été considérable quand il avait reçu à Senlis les lettres de sa fille. Comment Yvonne avait-elle appris qu'il venait de s'y installer ? L'artiste avait dû, pour se renseigner, faire appel à l'une de ces agences de police privée qui se sont spécialisées dans les enquêtes de cette nature.

Quoi qu'il en soit, la jeune fille était rentrée à Paris, heureuse du résultat de sa démarche, et le docteur Roubaix n'était pas moins satisfait qu'elle-même de l'avoir enfin revue. Le temps, ce grand consolateur des peines humaines, avait accompli son œuvre d'apaisement. Certes, le docteur Roubaix avait éprouvé un profond chagrin de la mort de

sa femme ; le départ de ses enfants, qu'il attribuait autant à la désaffection qu'à un coup de tête inconsidéré, avait ajouté encore à sa douleur ; puis, les préoccupations matérielles qu'ont connues ceux-là qui n'ont pour vivre qu'un traitement ou une solde avaient surgi ; tous ces malheurs et ces contrariétés avaient altéré considérablement son caractère. Seul, le docteur Roubaix était demeuré seul, abandonné par Yvonne et Robert. Il se trouvait en Roumanie, dans un pays où les Français jouissaient d'un grand prestige, mais que pesaient ces considérations devant les soucis de tout genre qui l'assaillaient ? Ses enfants étaient à des milliers de kilomètres, en Californie, dans cette contrée de l'Amérique que la légende a parée des séductions les plus dangereuses. N'était-ce pas le mirage de la fortune et de la gloire qui les avait tentés, grisés et éblouis ? Qu'était-ce, au juste, que ce Stackbach, ce metteur en scène de cinéma, qui les avait enlevés presque ? Quel talent leur avait-il donc soudain découvert ? Assurément, le docteur Roubaix n'ignorait pas la très réelle beauté d'Yvonne. Elle était grande et blonde, des yeux magnifiques mettaient un vif éclat dans l'ovale régulier de son visage que des cheveux soyeux encadraient et un charme délicat se dégageait de sa personne. Mais la joliesse et la grâce, le teint de lis et la régularité parfaite des traits ne sont que des dons physiques. Même, les qualités photogéniques ne suffisent pas toujours à faire apparaître, sensibles, sur l'écran, les sentiments divers qui agitent les âmes. Il faut posséder une sorte de fluide rayonnant pour les extérioriser. Dans cet art spécial, la voix n'est plus d'aucun secours. Il faut que le regard, les mouvements de physionomie et la vibration intérieure de l'interprète exercent instantanément leur action pour rendre vivante la pensée, avec ses nuances les plus

subtiles. Aussi, semblait-il au docteur Roubaix qu'une telle maîtrise dut être fort difficile à acquérir. Comment Stackbach s'était-il aperçu qu'il y avait en Yvonne de telles ressources? Comment avait-il pressenti qu'elle possédait les qualités requises pour devenir l'une de ces « stars » qu'un film réussi fait monter au zénith de la célébrité?

Dans ses lettres, Yvonne lui expliquait sa rapide ascension dans ce firmament où brillaient tant d'étoiles, mais n'exagérait-elle pas ses succès de jolie femme et son talent d'artiste? Elle protestait de son honnêteté, mais qui ne sait combien il est difficile de se faire un nom et une situation, au théâtre et dans les studios, quelles tentations assaillent les débutantes et à quelles exigences elles doivent parfois céder?

Le docteur Roubaix redoutait le pire, en raison même du caractère impulsif d'Yvonne, de la fougue dont elle témoignait déjà, étant tout enfant, dans ses jeux. Elle lui disait qu'elle faisait donner à Robert une solide instruction, qu'elle veillait à ce qu'il fût initié aux méthodes d'action et de réalisation des Américains et qu'elle le ramènerait en France avec un esprit audacieux et des muscles solides, durement trempé pour la lutte, mais tout cela, aux yeux du docteur Roubaix, ce n'était que des mots et des promesses. Il demeurait sceptique quand elle lui parlait de l'argent qu'elle gagnait, de la réputation qu'elle s'était acquise et de la place enviée, unique pour une Française, qu'elle s'était faite!

Les journaux du monde entier donnaient maints détails inquiétants sur la vie que mènent à Los Angeles et à Hollywood les artistes de cinéma, sur leurs liaisons, leurs mariages et leurs divorces, sur leurs rivalités et leurs extravagances, sur les divers moyens qu'ils emploient pour forcer l'attention, sur leur frénésie de luxe. Les excentricités, les

---

défis au sens commun, les orgies et les drames dont Hollywood est le théâtre alimentaient la chronique scandaleuse des deux hémisphères.

Comment, par quel miracle, Yvonne Roubaix ne risquait-elle point de succomber à cette influence du milieu et de se flétrir au contact de telles promiscuités ?

Le docteur Roubaix faisait la part de l'exagération que contenaient les potins scabreux qui courent sur les stars. En Amérique, comme en France, certains artistes sont à ce point assoiffés de réclame que tous les moyens leur semblent bons pour acquérir une notoriété que ne saurait leur procurer une absence de talent trop fréquente. Mais il demeurerait alarmé de savoir que sa fille se trouvait en compagnie de tous ces gens des races les plus diverses qui se livrent des luttes sans merci parce qu'ils se jalouent et parce qu'ils se haïssent.

Quelle torture lui infligeait ainsi sa fille !

« Je ne lui pardonnerai jamais ; jamais, je ne la reverrai... », s'était-il juré à lui-même, dans les premiers mois de leur séparation. Elle était revenue, il l'avait embrassée cependant et il avait eu du plaisir, presque de l'orgueil, à la revoir !

Et, pourtant, quelles complications ce retour n'apportait-il pas dans la vie simple, qu'il menait dans ce petit pays de Senlis, la « Ville au Bois dormant », ainsi que l'appela un poète, Georges Audigier ! Ne s'était-il pas trop hâté de se laisser fléchir ? La réconciliation s'était effectuée spontanément, parce qu'il la souhaitait autant qu'Yvonne elle-même. Son fils et sa fille lui étaient rendus par un destin clément. Eux et lui ne se trouvaient plus séparés par des malentendus cruels, par un océan, des lieues et des lieues... Robert viendrait à son tour le voir et l'étreindre. Tout serait oublié, noyé, dans une affection refleurissante... La vie pouvait

donc encore lui sourire? On eût dit qu'il se débarrassait d'un coup du fardeau qui l'avait, durant tant de mois, courbé sous son poids. Une immense allégresse emplissait son âme. Quelle animation allaient apporter ces deux êtres jeunes dans son existence jusqu'alors toute en grisaille! Mais consentiraient-ils à la partager, cette vie sereine? Le contraste ne serait-il pas trop violent, pour Yvonne, entre les sunlights aveuglants d'Hollywood et la lumière de pastel que dispensent les paysages de l'Ile-de-France? Robert n'éprouverait-il pas la pénible sensation d'une ankylose mortelle dans ce pays aux mœurs douces que nulle fièvre n'agite, et où les jours s'écoulaient sans bruit, à l'exemple des eaux de ces petites rivières qui baignent Senlis, la Nonette et l'Aunette qu'eût aimées Hégésippe, le chantre attendri de la Voulzie? Le docteur Roubaix n'allait pas tarder à le savoir.

## CHAPITRE IV

### LE TABELLION

Dès le lendemain de la visite d'Yvonne, Thérèse remarqua le changement qui s'était effectué dans la physionomie du docteur. Elle était stupéfaite de le voir soudain allègre et presque gai. Thérèse se retint de lui en faire la remarque, mais elle songea que, décidément, les drôlesses qui portaient des noms dont on ne pouvait pas se souvenir avaient parfois du bon...

« Maintenant, se dit-elle, il n'aura peut-être plus sa mine d'enterrement. C'est parce qu'il attendait hier cette visite, qu'il était si troublé, parbleu!... Pourtant, non, il ne se serait pas couché... Enfin, ça ne l'a pas surpris autrement de voir arriver cette « espèce », puisqu'il m'a dit qu'il savait pourquoi elle venait! Après tout, ça le regarde!... »

Pour Thérèse, Prisca Margyl ne pouvait être autre chose qu'une « espèce », une « créature »!...

Avant de sortir en ville pour faire sa tournée de malades, le docteur Roubaix avait pris rendez-vous par téléphone avec le notaire Grieur, à qui il avait exprimé son désir de le voir le jour même.

---

« Mon cher docteur, lui avait répondu le tabelion, avec son emphase coutumière, votre heure sera la mienne. Je serai ravi d'avoir avec vous l'entretien que vous souhaitez. Mon regret est que vous ne me donniez pas plus souvent l'occasion de vous recevoir. Je suis à votre entière disposition, enchanté de l'honneur ! »

A propos des choses les plus simples, maître Grieur éprouvait le besoin de faire tout un discours. Il ne pouvait se dispenser d'employer les formules les plus entortillées pour dire « oui » ou pour dire « non ». La circonlocution et l'hyperbole constituaient l'ordinaire de sa conversation ; à plus forte raison, lorsqu'il prétendait à l'éloquence ! Il adoptait alors un ton solennel d'une intense cocasserie.

« Ce pauvre Grieur ! » disaient, en souriant, ceux-là qui, ne le connaissant guère, ne l'avaient pas percé à jour.

Sa façon de dévider des phrases bourrées de lieux communs, faisait en effet partie d'une tactique ingénieuse qui lui réussissait. Maître Grieur était légèrement dur d'oreille ; il exagérait à dessein son infirmité et voulait qu'on le crût sourd. C'est pourquoi il parlait, parlait, sans permettre à son interlocuteur de placer un mot. Ainsi, il se donnait à lui-même tout le temps de la réflexion. Durant qu'il discourait, il songeait, supputait, combinait...

Depuis nombre d'années, ses malheurs conjugués défrayaient la chronique galante de la ville, mais « ce pauvre Grieur » demeurait le seul à ignorer son infortune, suivant le cliché consacré. On ne le plaignait pas, au surplus. Il n'avait que ce qu'il méritait : les femmes n'aiment pas les gens qui parlent trop ! On le voyait partout où il avait chance de rencontrer un auditoire : sur la

place de la Halle, le mardi ; dans les banquets, dans les salons assez ternes de la bourgeoisie sensilisienne, voire dans ceux, plus guindés, des petits châtelains du voisinage. C'était un raseur, mais qu'on ne fuyait point, parce qu'il était très riche, ce qui ne l'empêchait pas de se montrer fort pingre. Un grigou, mais un grigou bien élevé, poli et, à l'occasion, jovial.

Tel était maître Grieur dans le cabinet duquel le docteur Roubaix venait d'être introduit. Il se trouvait assis devant un bureau encombré de dossiers sanglés comme des ventres quand le praticien pénétra dans la pièce. Maître Grieur se leva pour l'accueillir, non sans continuer d'agacer, de son tic machinal, la petite excroissance qu'il avait au menton.

— Ah ! mon cher docteur, s'empressa-t-il, quel bon vent vous amène ? Vous ne sauriez croire quel plaisir j'éprouve à recevoir dans ce modeste cabinet un disciple aussi distingué des maîtres de la science moderne. Quel dommage que nous autres, profanes, soyons si peu versés dans la Mythologie ! Il me plairait de causer avec vous de tous ces dieux de la Fable et des belles légendes qu'ils ont inspirées à tant d'érudits et de poètes ! Esculape, tenez, oui, j'aurais aimé à m'entretenir longuement avec vous d'Esculape ! Vous ne le reniez pas, ce dieu-là ? Oh ! certes, je n'en disconviens pas, les hommes du Nord, les septentrionaux que nous sommes, ne sauraient se flatter d'être les héritiers directs des Grecs et des Romains, mais nous demeurons leurs collatéraux, n'est-il pas vrai ? Un peu de leur sang généreux circule dans nos veines et il suffit de vous regarder un instant pour en acquérir l'entière conviction... Mais je me ferais scrupule de me perdre dans des considérations de cette nature. Savez-vous, docteur, que vous avez fait la conquête

de tous nos excellents concitoyens? Vous jouissez auprès d'eux d'un prestige incomparable. Cela n'est pas à dédaigner, croyez-le bien, l'ascendant moral étant, pour un homme de l'art, un adjuvant si précieux dans l'application de sa thérapeutique! Et la vôtre est, m'a-t-on assuré, miraculeuse. Aussi, mon cher docteur, quel besoin d'ajouter après ce court préambule, à quel point je suis heureux de mettre à votre service mes faibles lumières si vous devez y recourir?...

D'abord interloqué par ces paroles de maître Grier, le docteur Roubaix prit le parti de les écouter en souriant.

— Voici, maître, pour quel motif je désirais avoir cet entretien avec vous, lui dit-il. C'est vous qui m'avez loué la maison que j'habite dans la rue des Cordeliers, en votre qualité de mandataire de Mme de Valjenceuse. Je voudrais obtenir de vous l'autorisation de faire installer le chauffage central dans cette maison.

— A vos frais, j'imagine? Car vous n'ignorez pas que Mme de Valjenceuse ne saurait apporter une amélioration aussi dispendieuse dans les locaux qu'elle vous a loués. Elle est très vieille, cette maison, elle tombe en ruine, presque. Alors il faut prévoir... Je m'interroge pour savoir si je n'outrepasse pas mes pouvoirs en vous répondant par l'affirmative. Vous le comprenez, j'engagerais ainsi ma responsabilité; je ne voudrais point encourir un désaveu, je...

— Dans ce cas, je crois que le plus simple serait de m'adresser directement à Mme de Valjenceuse...

— Directement! Comme vous y allez, mon cher docteur! Mme de Valjenceuse est proprement inabordable. Il faudrait obtenir d'elle une audience et je ne sais si elle vous l'accorderait, car elle vit,

depuis son veuvage, dans le recueillement le plus absolu, et j'ajoute le plus respectable !

— Je pourrais lui écrire. Elle lit les lettres qu'on lui envoie, je suppose ?

— Je n'en suis pas convaincu. C'est une chance à tenter. Assurément, il vous est loisible d'essayer de lui faire tenir une missive, car pour ce qui est d'un entretien verbal, il me semble impossible qu'elle vous l'accorde...

— Il n'y a cependant pas d'autre moyen de procéder, puisque vous refusez, maître...

— Je refuse ? Non, non, je ne refuse pas. Je réfléchis, j'étudie, je pèse le pour et le contre.

— Je vais lui écrire, voilà tout.

— Soit. Peut-être avez-vous raison. En l'occurrence, le parti que vous prenez me paraît le plus sage, encore que le moment me semble assez mal choisi pour faire exécuter les travaux considérables que vous envisagez. Vous vous êtes décidé bien tard à engager une telle dépense !

— Ce matin, et parce que l'hiver qui vient me semble devoir être rigoureux. La maison va devenir inhabitable...

— Oh ! n'exagérez-vous pas quelque peu ? Avant de s'installer dans la propriété qu'elle a acquise, Mme de Valjenceuse a vécu dans cette maison de la rue des Cordeliers. Elle ne l'a quittée qu'après la mort de son regretté mari, cette demeure lui rappelant trop de douloureux souvenirs !

— Elle doit, par conséquent, savoir que cette maison n'est autre chose qu'une glacière ! Je vais lui écrire aujourd'hui même ; voilà qui est très net.

— Vous lui direz mes hésitations, mes scrupules... De cette façon je serai tout à fait en dehors des négociations que vous avez le propos d'entreprendre. Rien ne sera plus correct que cette manière de procéder. Mon sentiment...

Le docteur Roubaix, que ce verbiage exaspérait, éprouvait de la peine à se contenir. Quel singulier gérant d'immeubles avait là Mme de Valjenceuse! Il hésitait à transmettre à la propriétaire un désir dont la réalisation ne pouvait que donner une plus-value à l'immeuble qu'elle possédait! Une telle pusillanimité était incompréhensible. Aussi, le docteur Roubaix se demandait-il ce que cet embarras visible de maître Grier pouvait bien cacher. Rentré chez lui, il rédigea une lettre qu'il fit porter par Thérèse à Mme de Valjenceuse. Grande fut la surprise du docteur lorsque, à son retour, Thérèse lui apprit que la propriétaire le recevrait le lendemain à 3 heures.

— Eh bien! mais c'est parfait, cela. Je ne pouvais espérer mieux, étant donné ce que m'avait fait craindre maître Grier! J'irai voir demain cette belle dame, car elle est fort belle, à ce qu'il paraît! Et ce sera bien le diable qui s'en mêlera si je n'obtiens pas d'elle l'autorisation de faire installer le calorifère dans son ancienne maison! Ce notaire Grier est décidément un drôle de corps! Ah! comme il vaut mieux s'adresser au bon Dieu qu'à ses saints! C'est égal, je me demande pourquoi il a tant essayé de me décourager! Elle ne me fait pas l'effet d'une ogresse, Mme de Valjenceuse!

## CHAPITRE V

### MADAME DE VALJENCEUSE

Depuis que Prisca Margyl était devenue « star » et que sa réputation égalait celle de tant d'autres artistes qu'une prodigieuse publicité a rendus célèbres, jamais le docteur Roubaix n'avait eu la curiosité d'aller au cinéma voir les films qui avaient établi sa renommée. Avant de venir habiter Senlis, il était passé à Paris, devant les établissements où l'on projetait les productions dans lesquelles Yvonne paraissait, mais son cœur se serrait dès qu'il apercevait en lettres de feu le pseudonyme de sa fille et il détournait les yeux. Il ne pouvait se faire à l'idée d'assister, même en spectateur perdu dans la foule, aux scènes que jouait Yvonne avec des partenaires dont elle était tour à tour la maîtresse, la femme ou la fille. La voir parler, agir, rire, souffrir, pleurer lui eût été un supplice. C'est pourquoi le docteur Roubaix avait été si bouleversé lorsque son regard s'était posé sur les affiches du théâtre de Senlis. Mais maintenant que sa réconciliation avec elle était un fait accompli, un

impérieux désir naissait en lui : il voulait absolument assister, le soir même, à la représentation du film que les Senlisiens allaient voir et applaudir, sans qu'aucun d'eux se doutât que la principale interprète était la propre fille d'un de leurs concitoyens.

Comme à l'accoutumée, la place du théâtre de Senlis était plongée dans une obscurité que ne pouvaient percer les ampoules électriques éclairant sa façade lépreuse et pitoyable. Lorsqu'il pénétra dans la salle, le docteur Roubaix se sentit pris à la gorge par des relents de sueur, de poudre de riz, d'oranges et de bananes. L'assistance traduisait son plaisir par des applaudissements sans exubérance. On est toujours réservé, à Senlis. Le scénario, au vrai, n'offrait qu'un intérêt des plus restreints; l'action était bien menée, mais il avait fallu que l'interprète se montrât supérieure pour que n'apparût pas trop l'indigence de l'histoire. L'art de Prisca Margyl résidait dans la réalisation d'un tel miracle. Il était fait de grâce et de sensibilité. La jeune femme forçait l'admiration par la simplicité même de ses moyens. Ce qui émerveillait, c'était aussi bien son naturel que le charme qu'elle dégageait, noir sur blanc; c'était l'expression exactement correspondante aux sentiments éprouvés qu'elle savait donner à sa physionomie, la justesse de ses gestes et l'à-propos de ses attitudes. Elle était exquise et, à la fin du spectacle, le docteur Roubaix avait surpris cette réflexion, sortie de la bouche d'un voyou : « Elle est rien bath, la môme! » ce qui était une manière de consécration décisive qui le fit pourtant rougir de honte...

C'est avec de la tristesse dans le cœur qu'il se hâta de regagner sa demeure, l'exclamation de ce titi de poulailler lui démontrant à quels jugements sont soumis ceux-là qui s'offrent en quelque sorte

au public, fût-ce par le truchement d'un appareil de projection et d'un écran. La môme! La môme Prisca!

Quelque admiration que contiennent ces mots, cette familiarité le choquait. Une telle vulgarité lui apparaissait comme une injure. Décidément, il ne s'exposerait plus à entendre des réflexions de ce genre!

Le lendemain matin, le docteur Roubaix eut la satisfaction de recevoir une lettre de Robert, à laquelle Yvonne avait ajouté un mot affectueux. Ses deux enfants le suppliaient de venir passer avec eux la journée du dimanche. Mais le docteur Roubaix demeurait à ce point sous l'impression qu'il avait ressentie, que son premier mouvement fut de dire : « Je n'irai pas. » Puis, il songea qu'il ne pouvait tout de même point les rendre responsables de son excès de susceptibilité; il avait cru que la vue de sa fille sur l'écran lui procurerait de la joie. Comme il s'était trompé! Pourtant, il se promit de leur téléphoner à l'hôtel Blitz, après la visite qu'il devait faire à cette Mme de Valjenceuse, la terreur de « ce pauvre Grier ».

Après le déjeuner, le docteur Roubaix fit en ville quelques visites; à 3 heures, il sonnait à la grille de la propriété de Mme de Valjenceuse, qu'un gamin déluré vint ouvrir. Le gravier craquait sous ses pas, tandis que le docteur Roubaix se dirigeait vers la maison qu'un pâle soleil éclairait, tamisant les frondaisons desséchées couleur d'or brun des arbres.

Le docteur Roubaix fut bientôt introduit dans un salon aux hautes fenêtres, tout garni de jolis meubles, et Mme de Valjenceuse apparut, très grande, un peu forte, dans l'encadrement d'une porte dont les deux battants restaient ouverts, laissant apercevoir un boudoir délicieux.

— Prenez la peine de vous asseoir, docteur, lui dit-elle, en lui désignant une bergère.

Dès qu'il fut installé, le docteur Roubaix exposa l'objet de sa visite.

— Le désir que vous m'exprimez, docteur, est des plus légitimes et c'est très volontiers que je vous donne l'autorisation d'effectuer ces travaux. Je ne vois pas quelle raison j'aurais à m'y opposer et je vous avoue que la réponse dilatoire que vous a faite maître Grieur m'étonne un peu, bien que je sache qu'il aime à se montrer circonspect à l'extrême. Maître Grieur était un ami de mon mari. Je crois, ajouta-t-elle en riant, que je lui fais un peu peur!...

— A tel point que je n'espérais pas, madame, avoir l'honneur d'être reçu par vous, ce qui m'aurait privé du plaisir de vous exprimer de vive voix toute ma respectueuse gratitude.

— Je suis ravie, docteur, de pouvoir vous être agréable, mais je le suis beaucoup moins de voir mon notaire me faire une telle réputation. Vous le connaissez depuis longtemps?

— J'ai eu quelquefois l'occasion de le voir, mais quand j'ai loué votre maison, c'est au principal clerc que j'ai eu affaire.

— Ce clerc est, d'ailleurs, infiniment plus intelligent que lui. Quel phraseur insipide! Oh! pardon! le mot m'a échappé.

— Croyez bien, madame, que je ne le répéterai point.

— J'ai pensé tout haut, mais tant pis! je ne regrette pas ce que je viens de vous dire. Vous êtes, j'en suis sûre, un parfait galant homme.

Le docteur Roubaix s'inclina et il allait se lever, quand, d'un geste, Mme de Valjenceuse le retint.

— Vous vous plaisez à Senlis, docteur? lui demanda-t-elle. Vous vous y êtes fait des relations?

— Aucune, madame, et j'ai presque honte de l'avouer. En dehors de mes malades, je ne vois personne. Je suis un sauvage. Mais il est vrai que j'aime ce pays pour le charme étrange qu'il dégage.

— Cela n'est pas de la sauvagerie d'apprécier Senlis à ce point-là. C'est faire preuve de goût et aussi de sensibilité. Senlis prédispose à la rêverie.

— Oh! à mon âge, on ne rêve plus...

— Vous vous calomniez certainement, docteur. Je sors très peu, moi aussi, car j'ai en horreur l'esprit étroit des petites villes. Au reste, je ne connais pas grand monde dans ce pays. et si j'ai continué d'y vivre, après le drame de 1914, c'est vraiment parce que j'aime la campagne pour la tranquillité qu'elle dispense. Je vais aux chasses à courre, mais c'est là. à peu près, ma seule distraction. Je m'excuse, docteur, ajouta-t-elle vivement, de m'être laissée aller à vous faire ainsi des confidences qui doivent vous laisser bien indifférent; j'ai voulu seulement saisir l'occasion de ruiner la légende absurde que tente d'accréditer maître Grierur à mon propos : Mme Vautour, propriétaire acariâtre et terrible! Cela me ressemble bien!

— Oh! maître Grierur n'est tout de même pas allé jusque-là!

— Voilà que vous le défendez, docteur? C'est fort plaisant! Ce monsieur Grierur, comme je l'abîme, n'est-ce pas? J'ai peut-être mes raisons, au surplus.... Je ris de bon cœur en pensant à la tête qu'il va faire lorsqu'il saura que je vous ai donné la permission d'installer un calorifère dans cette affreuse maison! Il est capable d'en perdre l'usage de la parole! Mais vous devez me juger bien méchante?

— Je vous trouve surtout très spirituelle. Épargnez-le; vous n'en laisserez rien...

— Vous semble-t-il donc utile que j'en laisse quelque chose?

La réflexion, accompagnée d'un sourire, amusa fort le docteur Roubaix. Il s'était préparé à avoir affaire à une propriétaire revêche; il était en présence d'une femme demeurée très belle, et d'une liberté d'esprit et de langage qui le ravissait.

— Maintenant que nous avons fait connaissance, docteur, j'espère que vous reviendrez me voir. Je ne suis jamais malade, sans quoi je vous aurais donné ma clientèle, mais vous me ferez bien le plaisir d'accepter, un jour, une tasse de thé? Cela donnera un aliment à la conversation des bonnes âmes de Senlis!

— C'est convenu et je ne saurais vous remercier trop de votre charmante invitation.

— Au revoir, docteur. A bientôt! fit-elle, en lui tendant la main.

Assez troublé, le docteur Roubaix porta à ses lèvres les doigts de Mme de Valjenceuse. Puis, relevant la tête, leurs regards se croisèrent. L'étincelle avait jailli, comme un éclair, mais c'est seulement lorsqu'il se trouva sur l'avenue du Maréchal-Foch que le docteur Roubaix prit conscience du miracle qui venait de se produire dans son cœur. Les moindres paroles qu'avait prononcées Mme de Valjenceuse sonnaient dans ses oreilles au point qu'il revivait une seconde fois cette scène imprévue où il avait tenu un rôle qu'il croyait bien ne devoir plus jamais jouer.

— Quelle femme exquise! murmura-t-il avec une émotion qu'il avait du plaisir à prolonger. Elle m'a parlé d'un drame... Elle en fut témoin ou victime? Comment le savoir? En tout cas, elle est délicieuse. Quelle voix prenante! Une musique! Quelle vivacité dans les yeux! Par exemple, je voudrais bien savoir pourquoi ce singulier notaire a tenté de me

la représenter sous un jour aussi faux. Il la déteste, évidemment. Mais elle le lui rend bien. Ils sont quittes !

Le docteur Roubaix dormit très mal, durant la nuit qui suivit cette journée-là.

## CHAPITRE VI

### DEUX ÉCOLES

Le docteur Roubaix dut faire un effort pour prononcer le prénom et le nom qu'il fallait articuler, lorsqu'il se trouva dans le bureau de l'hôtel Blitz.

— Mlle Prisca Margyl? demanda-t-il, avec un embarras qui n'échappa point à l'employé aux cheveux calamistrés qui se penchait vers lui.

— Vous avez pris rendez-vous? Qui dois-je annoncer?

— Le docteur Roubaix.

Deux minutes plus tard, le père de la « star » était invité par le « liftier » à prendre place dans l'ascenseur. Parvenue au second étage, la cage aux glaces biseautées stoppa doucement. Un valet de chambre en habit l'attendait devant le portillon.

— Si monsieur veut bien prendre la peine de me suivre...

Le docteur Roubaix et son guide foulaient le tapis de haute laine qui amortissait tout bruit. Bientôt, ils arrivèrent devant une porte à deux battants. Une soubrette s'empressa à débarrasser le vi-

siteur de son chapeau et de son manteau.

— Mademoiselle prie monsieur de vouloir bien l'excuser. Elle sort du bain et se trouve entre les mains de son masseur. Si monsieur désire parcourir les journaux, en attendant...

Le docteur Roubaix s'était assis dans le salon d'attente qui précédait l'appartement. Sur les guéridons, des photographies d'art représentaient Prisca Margyl ; ici, en travesti ; là, moulée dans une tenue d'amazone ou en grand décolleté. Un groom traversa l'antichambre, porteur d'une corbeille où se trouvait entassé le courrier : des lettres, des cartes postales, des télégrammes. De nouveau, la sou-brette revint :

— Monsieur? fit-elle, gracieuse, en inclinant sa tête casquée d'une petit bonnet de dentelle.

Le docteur Roubaix se leva et pénétra dans un salon tout baigné de lumière.

— Mon cher papa, dit Yvonne, en accourant vers lui, comme je suis heureuse que tu aies pu venir! Robert va nous rejoindre dans un instant. Je l'ai envoyé porter un « câble ».

Son père demeurant silencieux, elle ajouta :

— Il est mon secrétaire et mon homme de confiance; je le tiens au courant de tout ce que je fais. Tu ne te doutes pas du travail qui lui incombe !

— Non, je ne puis imaginer cela. Ton secrétaire?

— Bien sûr, papa, et ce n'est pas une sinécure, je t'en réponds! Je le paye très bien : cent dollars par semaine, pour ses menus plaisirs. Il est encore jeune, lui!

— Comme tu dis cela ! Tu l'es aussi, toi !

— Oh! certes, mais je me rends compte combien cette vie fiévreuse me fatigue et me brûle. Il y a des jours où je suis positivement « groggy ». Tu ne comprends pas? Ça signifie fourbue, à plat. Même

---

quand je ne « tourne » pas, j'ai beaucoup de tracas.

— Je ne vois pas ce qui peut t'occasionner tant de travail!

— Naturellement! Comment pourrais-tu savoir ce qu'est l'existence d'une « star »? On ne se fait aucune idée de cela à Senlis et dans les provinces! J'espère que je ne te blesse pas en te parlant de la sorte? Il y a une telle différence entre le genre de vie pratiqué en Europe et celui auquel on doit s'accoutumer là-bas. C'est le jour et la nuit! Et, en Amérique, c'est le « business » tout le temps!

— Tu m'effraies!

— La lutte, si tu préfères ce mot, la lutte pour l'argent, du matin au soir, du soir au matin, d'un bout de l'année à l'autre. Tout ce qu'on fait, tout ce qu'on médite de faire, tout ce que l'on parvient à réaliser n'a pour seul et unique objectif que la conquête du dollar, de milliers et de milliers de dollars.

— Ce que tu me dis m'alarme au lieu de me rassurer.

— Cela ne m'étonne pas, surtout si tu conserves les vilaines idées que tu t'es forgées, bien à tort, je t'assure.

— On tourne un film, ainsi qu'on joue une pièce, à Paris et ailleurs. En dehors de cela...

— Tu m'amuses! Et la publicité? Et les journaux? Et les « interviews »? Et les mille incidents, et accidents parfois, qui en résultent ou que l'on provoque pour entretenir l'attention! Une « star » qui se laisse oublier, c'est une étoile qui file. Il ne faut point cesser un seul instant d'être en vedette, en mouvement, en pleine action. Même quand on ne tourne pas! Outre les films pour lesquels j'ai pris des engagements, il y a les exhibitions, les réceptions que l'on vous ménage dans les grandes

viles des Etats-Unis et dans les capitales du monde entier, les fêtes de toute sorte auxquelles il nous faut participer. Le travail n'est rien à côté des obligations extérieures que nous impose l'entretien de notre popularité; aux Etats-Unis, je dirais « de notre gloire »! Les mots n'ont pas la même valeur qu'ici. Que veux-tu? Je me suis entraînée à ce bluff permanent, à cette agitation, à cette trépidation frénétiques, dont tu souris mais qui nous est indispensable pour que l'on parle de nous toujours, pour que notre nom soit sur les murs, dans les journaux, dans les magazines, sur les lèvres et dans les oreilles de millions et de millions d'êtres humains! Mais cette réclame intensive, que nous voulons à toute force, parce qu'elle nous est nécessaire, ce n'est même pas nous qui la payons! On nous l'offre, on nous fait des ponts d'or pour que nous consentions à donner notre nom, notre photographie, notre signature à un savon, à une pâte dentifrice, à une crème épilatoire! Ce n'est pas sans raison que la faveur du public va à telle ou telle artiste. Il y a un motif à ce phénomène d'attraction, à cette sorte de communion entre la foule et son idole. Aussi, les producteurs, les grands industriels, les lanceurs d'affaires du Nouveau-Monde, profitent-ils pour la vente de leurs produits de notre renommée. Nous passons avec eux des traités leur garantissant l'exclusivité de l'appoint que nous leur donnons en échange de leur argent. Mais toute médaille ayant son revers, nous n'avons pas que des bénéfices à encaisser. Nous devons nous imposer des sacrifices onéreux. Nous sommes en perpétuelle représentation. Nous devons non seulement « paraître », mais avoir les moyens de paraître et de tenir un rôle accablant qui se prolonge jusque dans nos moindres actions. Il nous faut proscrire tout ce qui n'est pas « chic », tout ce qui

risquerait de nous diminuer dans l'esprit de ce commanditaire exigeant, impérieux, terrible, qu'est le public! Car c'est le public qui nous a mises sur le pavois. C'est lui qui nous y maintient ou qui nous en fait descendre. Aussi, notre intérêt est-il de lui plaire toujours et non seulement sur l'écran, mais par notre faste, par nos gestes généreux, par une attitude qui le persuadent qu'il a bien placé sa confiance.

« Tu paraissais surpris, tout à l'heure, que j'eusse un secrétaire? Mais si, là-bas, deux dactylos n'aidaient pas Robert dans sa tâche, il n'arriverait jamais à la mener à bien. Songe donc qu'il lui faut dicter plus de deux cents lettres par jour, qu'il doit répondre à je ne sais combien de cartes postales, de demandes d'autographes et de photographies. Et les visiteurs qu'il doit recevoir! Et les relations qu'il convient d'entretenir avec les consortiums, les firmes, les managers!... J'allais oublier le fisc américain qui badine encore moins que le nôtre, et les administrations, les entreprises de chemins de fer, les constructeurs d'automobiles. Tiens! A propos d'automobiles... Je m'étais flattée de pouvoir, ici, me contenter de la petite voiture avec laquelle je suis allée te voir à Senlis. Ah! bien, si tu avais entendu Stackbach, lorsqu'il a connu mon équipée! « Où est-elle, cette carriole? Je serais curieux de la voir. Au garage? Vous la conduisez vous-même? Stioupide! Prisca Margyl et sa huit chevaux! Ridicule! Comment avez-vous pu avoir cette idée de petite fille? Je l'aperçois d'ici, cette ferraille! A revendre, à jeter tout de suite! Se déconsidérer ainsi!... » Il était indigné, Stackbach! Alors, sais-tu ce qu'il m'a dit? « Sortez votre carnet de chèques. Là! C'est bien. Inscrivez deux cent mille francs. Parfait! Demain, vous aurez votre quarante chevaux. Votre chauffeur sera à 10 heures

devant la porte du Blitz et prendra vos ordres. Voilà! »

— Et tu as fait ce qu'il t'a ordonné?

— Tout de suite, papa. Stackbach a raison. C'est un grand manager, un homme unique. Il voit tout, il surveille tout, il pense à tout. Il est prodigieux.

— Ah! ça, Yvonne, c'est en deux ans et demi que tu t'es métamorphosée de la sorte?

— Eh! oui. L'adaptation, vois-tu. On doit, il faut s'adapter. Ah! voici Robert!

Un jeune homme, bâti comme un athlète, rasé de frais, d'une élégance suprême, venait d'entrer.

— Papa! fit-il souriant, mais sans excès d'exubérance sentimentale.

— Toi! Jamais, je ne t'aurais reconnu, Robert! dit le docteur Roubaix, avec une émotion contenue mais pourtant apparente qui se lisait dans son regard.

— Je te l'ai ramené en bon état! observa Yvonne en riant.

— Il est superbe, convint le docteur Roubaix, bien que la réserve distante de son fils lui causât un malaise. Tu ne m'embrasses pas? se décida-t-il à lui demander.

— Mais si, papa.

— Mon enfant!

— Un homme, maintenant, déclara Robert avec fierté.

— C'est vrai que tu es un homme, un beau gaillard...

— Des débuts durs, mais le succès presque tout de suite, grâce à Yvonne, papa, dit-il, affectueux, en prenant sa sœur par la taille.

— N'est-ce pas, Robert, qu'on en a mis un coup? demanda-t-elle, orgueilleuse.

— Un rude coup, oui!

— Tu fumes, papa? questionna le jeune homme,

en tendant au docteur Roubaix un étui à cigarettes en or massif. Où allons-nous? Avenue de l'Opéra? demanda Robert à Yvonne.

— Evidemment. J'avais pensé à vous emmener à Saint-Germain, mais je crois qu'il vaut mieux rester à Paris. Quand le soleil sera tombé, nous aurions froid.

— Alors, en route, dit Robert. Descendons.

Prisca Margyl sonna la femme de chambre.

— Zibeline, fit-elle, laconique.

Quatre minutes plus tard, la somptueuse « Ibérienne », la voiture de grande marque procurée par Stackbach, déposait le docteur Roubaix et ses enfants devant la porte du cabaret fameux de l'avenue de l'Opéra.

— Ici, à 2 heures, Fred! ordonna Robert au chauffeur.

Le déjeuner fut très gai. Il y avait si longtemps qu'ils ne s'étaient vus! Le docteur Roubaix avait cru, tout d'abord, qu'Yvonne et Robert revenaient définitivement en France et que sa fille allait pouvoir exercer ici sa profession. Prisca Margyl l'avait vite détrompé.

— Je resterai deux mois à Paris et c'est tout. J'ai accepté de tourner trois films au cours de mon séjour, ce sera suffisant. Je suis trop bien partie, là-bas, pour m'arrêter en chemin!

— Je m'étais imaginé que tu avais d'autres intentions. Cette autorisation... éventuelle que tu es venue me demander à Senlis, ce consentement préalable me l'avaient fait espérer.

— Une précaution, pas autre chose. Je prévois que l'occasion se présentera un jour ou l'autre, mais il n'en est point question, pour le moment. Robert, fit-elle, en se tournant vers son frère, dis à papa combien de fois déjà j'ai été demandée en mariage.

— Trente-huit fois, laissa tomber le jeune homme, dont quatorze fois par télégramme.

— Les Américains sont ainsi faits, repartit Yvonne. Tout est excessif, dans ce pays-là. Oh! ce n'est pas comme en France pour les préjugés, les idées préconçues et les réprobations! Tout le monde joue la comédie, là-bas. C'est sans doute pour cela qu'on y aime tant les artistes! Ici, rien que le mot « artiste » fait se renfrogner les mines. Je conviens d'ailleurs qu'il est bien galvaudé. Ne crois pas, au moins, que je m'en fasse accroire, je ne suis pas cabotine pour deux pence; mais je puis bien le dire, nous ne nous contentons pas, au cinéma, d'être des interprètes, nous; nous sommes des créateurs. Nous ne nous efforçons pas à copier ceux ou celles qui ont joué tel ou tel rôle dans les comédies ou les tragédies du répertoire.

Nous ne sommes pas des imitateurs serviles, férus de traditions surannées, qui bornons notre ambition à rappeler des Rachel ou des Croizette. Nous sommes nous-mêmes. Les scénarios que l'on nous donne, c'est nous qui leur insufflons la vie, qui les marquons de notre personnalité et qui les animons par la pénétration qu'effectue notre pensée dans celle du spectateur. N'est-ce pas de l'art que de réaliser pareille gageure? Mais je ne vais pas t'ennuyer en t'exposant mes théories là-dessus! Je veux seulement que tu te rendes compte que je prends mon métier au sérieux et que je ne suis à aucun titre ce que tu as pu croire. J'ai droit à toute ton estime, papa!

Prisca Margyl avait prononcé ces derniers mots avec tant de sincérité que son père lui dit :

— Tu me causes une grande joie, Yvonne. Je suis fier de toi... maintenant.

Elle le regarda, ses yeux admirables plongeant dans les siens :

— Maintenant!... répéta-t-elle, tandis qu'un soupir s'échappait de sa poitrine.

Mais elle se ressaisit vivement :

— Et puis, ne parlons plus de ces choses. Le passé est mort. Rien ne compte pour moi, que l'avenir! Pour nous, devrais-je dire, car l'affection profonde qui nous unit l'un à l'autre, ajouta-t-elle en désignant Robert, est de celles qui jamais ne peuvent s'altérer. Mon Bob! Tiens, le voici, mon amant! dit-elle, rieuse. Tu vois que je n'ai pas mauvais goût!

— Ah! papa, déclara Robert, c'est un bonheur, va, que d'avoir une sœur pareille!

— Vous êtes des anges! dit le docteur Roubaix.

Il fut convenu qu'ils iraient à Senlis, dans le courant de la semaine, le docteur tenant à les recevoir ouvertement et à leur montrer sa « cagna de toubib ».

— En attendant, nous allons t'y ramener.

— M'y ramener? Mais j'ai pris un aller et retour.

Prisca Margyl se retint pour ne pas rire de la réflexion échappée à son père. Trois quarts d'heure d'auto et la voiture de la « star » débarquait celui-ci à l'angle de la rue de la République et de la rue des Cordeliers.

— Vous pourriez entrer un instant? proposa le docteur Roubaix à ses enfants.

— Non, papa, jeudi, décida Robert. Nous reviendrons.

Peu après, l'auto roulait, tel un bolide, sur la route qui mène à Pontarmé et Robert, un soupçon de mépris sur les lèvres, disait à Prisca, avec un mouvement du menton dans la direction de Senlis :

— Pas à la page, hein? Fossilisé!

— Tais-toi, lui répondit Yvonne,

## CHAPITRE VII

### LA MAISON DU MYSTÈRE

L'impatience qu'éprouvait le docteur Roubaix à revoir au plus tôt Mme de Valjenceuse ne faisait que croître depuis qu'il avait retrouvé ses enfants et reconquis leur cœur. Le désir lui venait, impérieux, d'aller se promener du côté de la propriété qu'habitait la jeune veuve, avec l'espoir qu'il la rencontrerait. Il jugeait qu'elle tardait bien à lui adresser l'invitation qu'elle lui avait promise... Un après-midi, n'y tenant plus, il se décida à sortir après le déjeuner.

— Je m'absente pendant une heure, dit-il à Thérèse, qui marquait quelque étonnement de cette dérogation à ses habitudes, j'ai besoin de prendre l'air et de me remuer un peu...

— Monsieur le docteur n'oublie pas que les entrepreneurs doivent venir?

— Non, non, j'y pense. Je serai là pour leur donner mes instructions.

Il se mit en route et se trouva bientôt à proximité de la demeure de Mme de Valjenceuse, remar-

quant à quel point les arbres dépouillés de leurs feuilles protègent mal le domaine contre les regards indiscrets.

La propriété s'étend sur une assez longue distance de la rue de Bon-Secours au lieudit « le Poteau ». Une pelouse précède la maison d'habitation construite sur un terre-plein. Cette pelouse et une partie du parc sont entourées par un mur, mais c'est une clôture à claire-voie qui délimite le jardin et les dépendances de la maison. Cette clôture est formée d'une longue palissade de lattes pourries qui tiennent à peine debout. La route surplombe le vallon, au fond duquel serpente un ruisseau; aussi, découvre-t-on, par une large trouée, tout l'ensemble de la propriété et jusqu'au jardin potager.

Le docteur Roubaix observait ces particularités et faisait réflexion que l'extrême confiance dont témoignait Mme de Valjenceuse n'allait pas sans imprudence, les maraudeurs pouvant, en effet, pénétrer chez elle sans le moindre effort et sans courir grand risque.

« Elle ne doit pas manger souvent les poulets de sa basse-cour ni les lapins de son clapier! » songea-t-il.

Au moment même où il avait cette pensée, le docteur Roubaix aperçut, venant à sa rencontre, Evariste Séverin, qui était la chronique vivante de Senlis et qui, sous des dehors un peu frustes, cachait une âme sensible et un cœur d'or.

Evariste Séverin lui gardait une vive reconnaissance de l'avoir guéri d'une maladie assez grave. Les deux hommes sympathisaient depuis lors. Même, il y avait entre eux plus que de la sympathie : une amitié solide faite à la fois d'estime et de confiance. Evariste Séverin, très corpulent, bon vivant et de nature ouverte, connaissait les tenants

et les aboutissants de chacun, à Senlis, et, comme il était doué d'un esprit de finesse des plus rares, il avait beaucoup observé.

— Ah! mon cher docteur, dit-il, en abordant le médecin, je suis bien heureux de vous rencontrer. Sans doute, revenez-vous de visiter un malade?

— Non, je fais un petit tour. Je suis sorti pour prendre un peu d'exercice. J'en ai besoin; comme vous, ajouta-t-il en pointant son index vers l'abdomen d'Evariste Séverin.

— La marche m'est si pénible! répondit celui-ci.

— Il faut se secouer, que diable! Sans quoi, l'on engraisse à l'excès. Nous allons nous promener de compagnie. En causant, on ne s'aperçoit pas du chemin parcouru.

Puis, désignant du regard la propriété qu'ils longeaient, le docteur Roubaix s'exclama :

— Il est délicieux, ce jardin-là! Je ne l'avais jamais tant remarqué. On comprend que Mme de Valjenceuse puisse se plaire dans cette ravissante demeure.

— Peuh! S'y plaît-elle tant que cela? C'est une femme si bizarre!

— Bizarre? Comment l'entendez-vous?

— Indéchiffrable, voilà ce que je veux dire.

— Ah! Vous m'intriguez. Vous m'intriguez beaucoup... Je la connais très peu, il est vrai.

— Qui la connaît? C'est une énigme, Mme Valjenceuse! Voyons, docteur, vous ne savez pas ce qui lui est arrivé!

— Pas le moins du monde. Je serais même fort curieux de l'apprendre. Une aventure?

— Plus que cela : un drame, un vrai drame, dont on n'a, d'ailleurs, jamais connu le fin mot. On a chuchoté beaucoup de choses à ce propos. On a fait mille et mille suppositions... Le certain c'est que son mari a été trouvé la tempe trouée d'une balle,

dans la cour de la maison que vous habitez, deux jours après l'incendie de Senlis par les Boches. Qui l'a tué? On ne l'a pas su et il est impossible d'admettre qu'il ait pu être fortuitement atteint d'un coup de fusil à cet endroit-là. Il a reçu une balle de revolver tirée à bout portant. Par qui? Voilà le mystère. Il n'est pas près d'être éclairci!

— On a accusé sa femme?

Evariste Séverin acquiesça de la tête.

— C'est votre opinion, cher ami?

Le Senlisien renouvela sa mimique silencieuse.

— Oh! oh! fit le docteur Roubaix, non sans émoi. Pour que tel soit votre sentiment c'est que des présomptions sérieuses de culpabilité doivent exister contre elle. Mme de Valjenceuse, une meurtrière! Elle a été inquiétée, poursuivie?

— Non.

— Etrange!

— Certes. Mais il faut, pour s'expliquer le fait, se reporter à l'époque où il s'est produit. A ce moment-là, la vie humaine était peu de chose. On se trouvait en plein carnage. Toute cette partie de Senlis n'était qu'un brasier à peine éteint. Les ruines fumaient encore, le feu couvait en maints endroits. La population était terrorisée par tant de crimes sauvages.

Les Allemands avaient odieusement massacré, à Chamant, l'infortuné maire de Senlis, Eugène Odent, ainsi que plusieurs de nos concitoyens. La canonnade faisait rage. C'était le début de la victoire de la Marne. On ne se soucia guère, à cette époque, de ce qui avait pu advenir au père Cornu, qu'on n'aimait point, du reste.

— Le père Cornu?

— Pardon! dit Evariste Séverin qui, aussitôt, rectifia : Monsieur de Valjenceuse...

— Je comprends de moins en moins.

— Ah! vous ne saviez pas cela, docteur? Le père Cornu ne s'appelait de Valjenceuse que par la grâce du pape. Valjenceuse est une propriété des environs, située sur la route de Mont-l'Évêque, dont son père avait pris le nom, croyant s'anoblir. Valjenceuse signifie : vallée des joncs. Les premiers temps, la famille Cornu se fit appeler Cornu de Valjenceuse, puis le patronyme s'estompa, disparut. On le jugeait trop déplaisant. On s'amusa de la chose, au début, puis on en prit l'habitude... Si l'aventure n'avait pas si mal tourné, on en rirait encore...

— Mais sa femme, à ce Cornu, qui est-elle?

— C'est une Suisse, dont M. de Valjenceuse avait fait la connaissance à Carlsbad, où il était allé, une saison, pour se soigner. Elle s'appelle Frieda Rempel, née à Lausanne. On ne sait rien d'autre à son sujet. Ce fut un événement, qui fit beaucoup jaser, que le mariage du père Cornu avec cette belle personne. Elle avait trente ans de moins que lui. Un rien...

— Je suis surpris qu'on n'ait point ouvert d'enquête à propos de la mort inexpiquée de son mari; il est stupéfiant qu'on n'ait point procédé à une instruction après la paix.

— On s'est borné à admettre la version fournie par Mme de Valjenceuse : à savoir que son mari s'était suicidé.

— Dans sa cour? Drôle d'endroit!

— Oui, en effet; elle a montré le revolver dont il s'était servi; deux cartouches avaient été tirées. L'une des balles s'est logée dans la tête. Quant à l'autre, on n'en a trouvé aucune trace.

— C'est inexplicable. Il était riche?

— Très riche. Vieille famille de cultivateurs du pays. Huit cents hectares.

— Et pour héritiers?

— Personne, en dehors de sa femme, instituée légataire universelle par testament.

Le docteur Roubaix hocha la tête, de l'air d'un homme qui, enfin, comprenait... Puis, après un moment de réflexion, il conclut :

— Tout cela apparaît très singulier, mais on en est réduit à des suppositions. Pas d'autopsie, pas d'enquête, nul indice, aucune preuve... Vous aviez raison, cher ami. Quelle énigme! Elle seule en pourrait donner la solution, car si le mobile du crime n'est pas difficile à deviner, celui d'un suicide échappe tout à fait. M. de Valjenceuse aimait beaucoup sa femme, sans doute?

— Il l'adorait, ne jurait que par elle. C'était de l'idolâtrie.

— Il était intelligent?

— Non, trop orgueilleux; mais roublard, cela, oui. Des manies de paysan. Apre au gain, avaré à rendre des points à son ami Grieur, cachottier, rector, rompu à la procédure et doué d'une volonté de fer. On le détestait. C'est pourquoi, une fois mort, il fut vite oublié. Sa veuve est partie de Senlis après l'enterrement. Puis, elle a acheté cette propriété où elle est revenue s'installer. Elle vit très seule, très retirée; on la considère comme une étrangère; on la sait très riche, mais on ne l'envie pas. Quant au père Cornu, nul ne le plaint, nul ne le regrette, hormis, peut-être, maître Grieur, dont il était l'un des meilleurs clients.

Tout en marchant, le docteur Roubaix et Evariste Séverin avaient regagné Senlis. Ils se quittèrent devant la cathédrale. Le docteur Roubaix était tout éberlué d'avoir appris tant de choses et sa curiosité se trouvait fort éveillée. Quelle lumière son confident senlisien n'avait-il pas projetée sur la personnalité de Mme de Valjenceuse! Mais aussi quels larges pans d'obscurité et d'ombre restaient

à éclaircir! « Je veux savoir la vérité, se promet à lui-même le docteur Roubaix. Elle n'est pas facile à démêler, mais le problème m'apparaît passionnant! »

C'est dans cet état d'esprit qu'il franchit le seuil de la maison de la rue des Cordeliers, la maison du mystère, ainsi qu'il l'appelait à part soi, dans le secret de son cœur.

## CHAPITRE VIII

### PREMIERS NUAGES

Lorsqu'il avait invité ses enfants à venir passer la journée à Senlis, le père de Prisca Margyl n'avait pas prévu quelle contrariété ils éprouveraient dès leur arrivée. Contrariété légère, sans doute, mais elle résultait d'une impossibilité matérielle dont ils n'avaient pu triompher, et l'esprit des Américains est ainsi fait que les difficultés de cet ordre sont celles qui les exaspèrent le plus. Yvonne et Robert étaient devenus très américains à ce point de vue. En dépit d'efforts répétés, Fred, qui conduisait l'« Ibérienne » de la star, avait tenté de l'engager dans la rue des Cordeliers. Bien que la rue de la République fût large et qu'il y eût un recul suffisant pour effectuer la manœuvre, la limousine s'était trouvée arrêtée par les bornes qui subsistaient dans l'étroite ruelle; aussi, sa carrosserie avait-elle subi quelques dommages. Inconvénient plus grave : une pièce délicate du moteur s'était faussée dans le choc. Quelle idée saugrenue d'habiter dans un trou pareil ! Fred réussit pour-

tant à dégager la voiture et à la garer à l'angle de la rue du Temple et de la rue de la République. Précisément, à cet endroit, une maison dont les ruines n'avaient pas été relevées, permettait de ranger l'auto devant un amas de décombres poussiéreux que des arbustes avaient envahi, mais on ne pouvait songer à la laisser là sans surveillance et sous la pluie qui commençait de tomber. De surcroît, Yvonne et Robert avaient négligé d'emporter leurs imperméables; il leur fallut courir, pour éviter d'être trempés, jusqu'à la porte du docteur Roubaix, non sans essuyer les quolibets qu'on leur lançait au passage, nul ne sachant quels étaient ces deux étrangers qui semblaient affolés parce que quelques gouttes d'eau risquaient d'abîmer leurs bas ou leurs chaussettes de soie.

— Quel patelin! maugréait Robert, qui avait pris le bras d'Yvonne, afin de l'aider à franchir les flaques d'eau et pour l'empêcher de choir sur les pavés glissants de la vieille rue.

— C'est charmant, la campagne! dit à son tour Yvonne. Si Stackbach me voyait en train de patauger de la sorte!

Quand s'ouvrit le portail de la maison du docteur Roubaix, ils étaient essoufflés par leur course.

— Mes chers enfants, vous n'avez pas de chance! Vous allez vite vous réchauffer. J'ai fait préparer un bon feu dans le salon. Que vous est-il donc arrivé?

Dès qu'il fut au courant, le docteur Roubaix se mit à rire.

— Thérèse va indiquer à votre chauffeur où se trouve l'hôtel du Grand-Daim. Il est pourvu d'un garage où ta voiture sera à l'abri. On pourra téléphoner à un mécanicien de venir procéder aux réparations. Moi qui avais projeté de vous emmener faire un tour en forêt après le déjeuner!

— Bast! Tu nous feras visiter le musée des pots cassés, dit la jeune fille. Il doit bien y en avoir un, à Senlis!

— Certainement, et des plus curieux. Je fais même partie depuis deux mois de la société archéologique. C'est la première fois que j'accepte de m'occuper d'autre chose que de mes malades.

— Il faut bien se distraire! dit Robert avec une intention d'ironie.

— Tu ne parais pas très enthousiaste des choses du passé, remarqua son père.

— Ah! non, pas du tout. Je ne regarde jamais en arrière.

— Tu as tort. On peut tirer des enseignements pour l'avenir de ce qui s'est accompli dans les temps révolus.

Yvonne intervint :

— Robert est très moderne, papa. Tu ne le convaincras pas.

— Le temps consacré à s'instruire n'est jamais perdu, répliqua un peu sentencieusement le docteur. Oui, ajouta-t-il plus fermement, ayant cru surprendre dans les yeux narquois de Robert un regard dirigé non sans impertinence vers le plafond.

Il y eut un silence gêné. Yvonne toussota, regardant son frère.

— Mon cher papa, dit celui-ci, nous vivons à une époque presque sans rapports avec les précédentes. Le rythme de la vie a changé totalement... A tort ou à raison, il nous faut vivre vite, à présent. Certes, il n'est pas question de négliger l'étude. Mais, à mon avis, elle doit être dirigée dans un sens précis et pratique. La vie moderne exige des spécialisations. Il faut être prêt très vite.

Le docteur Roubaix haussa les épaules.

— Vite! A quoi bon?... Que sont donc les hom-

mes d'aujourd'hui! Des machines à faire de l'argent, rien d'autre. Ainsi, tout ce qui élève l'âme, tout ce qui cultive l'esprit, tout ce qui charme, tu l'abandonnes à ceux qui ne savent pas vivre, comme toi, à l'américaine? Eh bien! ne les plains pas, ne les raille pas, ceux-là : ils ont la meilleure part.

Le docteur s'était levé et marchait de long en large dans la pièce, les mains derrière le dos. Une émotion réelle l'agitait. Il y entra même un peu de colère. Une irritation contenue grondait sous ses paroles. Mais on n'eût pu préciser si c'était au jeune homme ou à lui-même, au père qui avait laissé son enfant se former ainsi, trop loin de son influence, que le docteur Roubaix songeait.

Il s'arrêta et considéra son fils. Quelles fécondes idées il eût pu faire germer sous ce front têtue! De quels éclairs il eût su illuminer ces prunelles où luisait une résolution si glaciale! Le docteur Roubaix s'adressait à lui-même de durs reproches. Robert pouvait parler, à présent. Quoi qu'il dît, son père se résignait à ne plus discuter aussi âprement avec lui. Il subirait les arguments de son fils, même s'ils le choquaient, comme on accepte une pénitence. Et il s'appliquerait à redresser, patiemment, le jeune arbre ployé par les souffles du hasard, s'il n'était pas trop tard. D'autres conflits, plus sérieux, plus aigus, n'allaient-ils pas bientôt surgir, après cette première passe d'armes? A cette pensée, le docteur Roubaix ressentit une poignante appréhension. Robert, un jour, ne deviendrait-il pas pour lui un ennemi?

En quelques secondes, cette éventualité redoutable se présenta à l'esprit du docteur. De nouveau, il regarda longuement ses enfants. Près du feu, Yvonne ne bougeait pas. La flamme se jouait sur son visage immobile, auquel la clarté et les ombres donnaient des expressions diverses. Irrésistible-

ment, le docteur évoqua les « gros plans » du cinéma et des pensées très sombres envahirent son cerveau.

Robert éleva la voix :

— Nous irons visiter les musées, et les autres curiosités de Senlis si tu le désires, papa, dit-il. Et nous trouverons certainement un grand plaisir à t'entendre expliquer, commenter toutes choses.

Mais, poursuivit le jeune homme, avoue qu'il ne doit y avoir dans cette ville rien de bien extraordinaire, rien de vraiment exceptionnel, dont on puisse tirer parti...

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire.

— Je me suis souvent chargé, là-bas, de rechercher les sites où l'on pouvait tourner de beaux « extérieurs », les maisons pittoresques que l'on reconstituait ensuite dans nos studios... Mais j'aurais, je l'avoue, traversé ta ville à pleins gaz! Non, je n'y aurais rien flairé qui pût m'intéresser et me retenir. Ici, il n'y a rien d'utile pour le cinéma, puisque c'est à ce point de vue que je dois me placer.

Le docteur réprima un mouvement de contrariété. Pourtant, il se contint et répondit :

— Tu aurais eu tort, Robert. Tu verras! Je ne vous ferai pas de cours. Mais je voudrais vous faire goûter pleinement le plaisir d'approcher les vieilles pierres, les vestiges antiques. Si vous pouviez apprécier, comme moi, le charme infini qui s'en dégage! Si vous étiez capables d'aimer le parfum désuet qui s'exhale de ces reliques!... Mais vous êtes mes enfants, n'est-ce pas? Oui, vous comprendrez mon sentiment, j'en suis sûr.

— Je n'ai voulu dire qu'une chose, papa, c'est qu'à Senlis, malgré l'intérêt que peut présenter son passé, on ne pourrait pas trouver matière à encadrer un film, à moins qu'il ne fût d'une désolante banalité!

Le docteur ne répondit pas à ces mots lancés comme un défi.

Quelle puissance inconnue guettait, dans l'ombre, et releva la provocation?...

Devant les yeux du docteur se déroulait à ce moment la plus attachante des fantasmagories. Le passé! Il remontait à sa mémoire et battait le rappel émouvant de tous ses souvenirs d'érudit. Les vieilles chroniques délivraient leurs étranges personnages. Les bourgeois, les prêtres, les hommes d'armes défilaient en une procession chatoyante et bigarrée. Les cloches réveillées des anciennes abbayes sonnaient à toute volée. Les vieux murs gallo-romains surgissaient de terre, resserraient leur enceinte robuste et rechrépie. L'Histoire prodigieuse ressuscitait, revivait avec une intensité singulière. Quel film splendide, en vérité, que celui-là! Le docteur ne se lassait pas de l'imaginer. Mais, au milieu du grouillement des images, une seule s'imposait, imprécise d'abord, mais prenant forme, s'approchant, prédominant... Un visage, tout illuminé, avec de grands yeux énigmatiques, ensorceleurs...

Le docteur Roubaix se tourna vers sa fille. Il s'étonna soudain de ne pas l'avoir entendue davantage au cours de la conversation. Il s'approcha d'elle. Yvonne leva vers lui un regard d'enfant, où passait comme une inquiétude, une souffrance...

— J'ai froid, murmura-t-elle.

Dans l'âtre, le feu pétillait joyeusement. Une bûche s'effondra, déterminant le jaillissement d'une gerbe d'étincelles.

— Tu n'es pas bien, mon enfant?

Yvonne resserra son manteau qu'elle n'avait pas quitté. Tout à coup, un grand frisson la fit tressaillir.

— Elle a pris froid sous la pluie, dit Robert.

— Vite, montons-la dans sa chambre. Thérèse!...

Il fallut soutenir la jeune fille pour la conduire jusqu'à son lit. Une fois couchée, le docteur l'examina. Son front plissé, son regard anxieux ne présageaient rien de favorable.

— Il va falloir qu'elle reste ici, au moins quelques jours, n'est-ce pas? demanda Robert.

Le docteur, absorbé, fit « oui » de la tête. Et, comme son visage restait tourné vers la malade, il ne surprit pas chez Robert cette involontaire crispation des lèvres qui suit l'annonce d'un contre-temps...

## CHAPITRE IX

### UNE RENCONTRE

Quittant la chambre de sa sœur, le jeune homme descendit dans le cabinet du docteur. Une table, couverte de papiers, une vitrine où luisaient des instruments de chirurgie, une bibliothèque, deux fauteuils, un canapé de cuir constituaient l'ameublement de la pièce. Des rideaux masquaient la fenêtre, qui s'ouvrait sur la cour. Robert, l'esprit ailleurs, s'assit dans le fauteuil où son père prenait place lorsqu'il recevait ses malades, et s'aida d'un coupe-papier pour feuilleter une revue médicale. Inconsciemment, il fit sauter une ordonnance d'un bloc et la froissa en boule. Sur une autre feuille, il griffonna des mots sans suite, des arabesques, puis il se leva et écarta les rideaux. La pluie avait cessé. Les pavés et les toits miroitaient. Il éprouvait pour sa sœur une affection profonde. Celle qu'il avait tant de fois appelée « sa petite mère » était malade. Il en ressentait une grande peine. Il s'en voulut d'avoir manifesté à ce propos un peu de mécontentement. Yvonne ne le saurait pas, certes, et

l'apprendrait-elle, qu'elle pardonnerait tout de suite à son Bob, qu'elle savait si entier, si impulsif, si satisfait de soi aussi ; elle avait assez d'indulgence pour excuser chez lui ce défaut, mais comme cette indisposition bouleversait les projets du jeune homme ! Un hochement de tête vers la chambre d'Yvonne révélait son état d'esprit. A l'ennui s'ajoutait un véritable chagrin...

— Ah ! monsieur Robert est ici... Entrez donc.

Thérèse s'effaça pour laisser entrer Fred, le chauffeur de l' « Ibérienne ».

— Ah ! la ! la !... Quel pays !... Quelle aventure !...

Fred pétrissait dans ses mains sa casquette de drap beige. Ses doigts y imprimaient des taches d'huile et de cambouis. Ses cheveux étaient en désordre et tout embroussaillés.

— Qu'y a-t-il donc ?

— Il y a, il y a... que nous sommes immobilisés pour je ne sais combien de temps dans ce patelin. Mon moteur...

Il entreprit alors une explication où les termes techniques abondaient ; en l'écoutant, le visage de Robert s'assombrissait. Il questionnait et proposait des solutions dans le jargon des mécanos. Fred exprimait son impuissance et son découragement. Robert, rageur, haussait les épaules. Comme il fallait qu'il fût américanisé pour prendre ainsi une vétille au tragique, au moment même où sa sœur, tout près de lui, souffrait !

L'accident survenu au moteur exigeait le changement de la pièce faussée. Il était impossible de se procurer cette pièce à Senlis. Il faudrait s'adresser à l'usine ; cela demanderait plusieurs jours...

— Nous allons voir cela, dit Robert.

A cet instant parut le docteur.

— Yvonne ? interrogea aussitôt le jeune homme.

— J'ai fait le nécessaire pour atténuer la fièvre.

La pauvre enfant va reposer enfin. Je te parlerai d'elle tout à l'heure. Monte la voir, elle désire causer avec toi, mais quelques minutes, pas plus!

Thérèse attendait dans le couloir. Elle monta, elle aussi, tandis que Fred expliquait au docteur ce qui l'avait amené.

— Il me faut partir au plus tôt pour Paris.

— Attendez un instant. Mon fils doit avoir des ordres à vous donner.

Le docteur songeait, à part soi : « Comme elle m'a parlé! Que peut-elle avoir de si grave à lui dire? » On entendit enfin le pas de Robert qui descendait l'escalier. Le jeune homme entra.

— Est-elle raisonnable? lui demanda le docteur.

— Mais oui, papa. Pourquoi?

— C'est que, tout à l'heure, il m'avait semblé... Je t'expliquerai... Dis d'abord à ton chauffeur ce qu'il doit faire.

— Voici, décida Robert, en se tournant vers Fred : vous allez retourner à Paris. Je vais vous remettre une lettre à porter, puis vous vous occuperez de l'auto.

Le chauffeur, ayant salué, sortit.

— Que t'a dit Yvonne?

— Elle désire que Stackbach soit prévenu de ce qui vient d'arriver.

— Stackbach?...

— Oui, le « manager » d'Yvonne... de Prisca Margyl, enfin ; il attendait ma sœur ce soir. Toute notre semaine devait être remplie par des visites, des réceptions, des exhibitions...

Le visage du docteur s'était contracté. Robert poursuivit :

— Il va falloir décommander tout cela?

— Oui, évidemment.

— Ce n'est pas inquiétant, au moins, papa?

— Je ne sais... Pourvu qu'elle n'ait pas trop de

fièvre aujourd'hui! Pourvu que la nuit soit assez bonne! Je resterai près d'elle.

Les mots se pressaient, les lèvres tremblantes balbutiaient. On sentait chez cet homme si pondéré, si froid, des sanglots contenus, une source de larmes prêtes à jaillir. Il se tut un instant, passa la main sur son front et reprit d'un ton plus ferme :

— Si la nuit est satisfaisante, je réponds d'elle. Si tout va comme je le souhaite, elle sera remise dans une huitaine de jours, mais il lui faudra rester ici trois semaines, peut-être...

— J'attendrai le rétablissement d'Yvonne près de toi, papa, si tu le veux bien.

— Comment! si je le veux?

Le docteur avait pris la main de son fils.

— Dis-moi, Robert, fit-il, je m'étonne que le mal d'Yvonne se soit manifesté si brusquement. Les symptômes que j'ai constatés sont ceux d'une maladie qui couvait depuis déjà quelque temps. N'a-t-elle pas toussé, ces jours-ci?

— Oui, avant-hier. Elle a pris froid en sortant du Diamant-Palace. Elle était en robe de soirée décolletée ; elle a frissonné dans la torpédo de Stackbach, qui nous ramenait.

— Voilà la cause de son mal; viens, nous continuerons de bavarder à table, dit le docteur Roubaix en apercevant Thérèse qui ouvrait la porte de la salle à manger.

— Monsieur, je crois que mademoiselle sommeille, ça ne sera peut-être rien?

— Nous le souhaitons, Thérèse!

— Notre repas ne sera pas bien gai, ajouta le docteur. Je m'étais promis une telle fête, pourtant! Enfin, il en est si souvent ainsi de nos pauvres espérances.

Ils s'assirent. Une sorte de gêne régnait entre les deux hommes. Chacun avait quelque chose à deman-

der à l'autre, et n'osait... Ce fut Robert qui, le premier, parla.

— Il va falloir que je fasse venir ici nos objets personnels. Verrais-tu quelque inconvénient, lorsque Stackbach arrivera, à l'héberger chez toi?

— Comment cela?

— Stackbach va accourir, c'est sûr. Dès qu'il aura connaissance de la maladie d'Yvonne, il ne tiendra plus en place. C'est par lui que ma sœur est devenue ce qu'elle est. Il a beaucoup d'affection pour elle. Yvonne aussi l'aime beaucoup; elle serait peignée de le savoir logé à l'hôtel.

— Yvonne désire vraiment le voir s'installer ici?

— Oui, papa.

— Eh bien! soit; tu peux lui annoncer qu'il sera le bienvenu chez moi et puisque c'est lui qui a pris en main les intérêts de ma fille, je lui ferai à son sujet d'importantes recommandations : il ne faut plus que la pauvre enfant s'expose à des refroidissements! Plus de robes trop ouvertes, plus de soirées fatigantes, plus d'exhibitions! Ah! ce mot...

— Du moment qu'il s'agit de la santé de Prisca, Stackbach en passera par où tu voudras.

Visiblement soulagé par le succès de sa requête, Robert mangeait avec tout l'appétit de la jeunesse. Le docteur se rassurait peu à peu. Eh! Yvonne était fragile, certes, mais il n'y avait pas lieu de s'alarmer outre mesure.

— Cependant, quand je l'ai quittée, elle me paraissait agitée, exaltée même, quand elle te demandait, Robert, pour te confier quelque chose. Puis-je savoir ce qu'elle avait de si important à te dire?

— Mais, tu le sais, papa.

— Il s'agissait?

— De Stackbach, oui. De quelle autre chose eût-il pu être question?

— Ah! J'avais cru...

Le silence se fit; Thérèse changeait le service. Le docteur se demandait s'il n'avait pas surpris un embarras dans les réponses de Robert. Mais il accusa ses nerfs surmenés : qu'allait-il donc imaginer encore?... Quels secrets ses enfants pouvaient-ils lui dissimuler, surtout en de pareilles circonstances!... Il ne pensa plus qu'à écouter Robert.

— Cette histoire d'automobile est grotesque ! Comme l'on se moquerait de moi s'il m'arrivait de la raconter dans le Nouveau Continent. Là-bas, chaque garagiste possède les connaissances d'un ingénieur. En moins d'une heure, un moteur plus compliqué et plus détérioré que le mien eût été remis à neuf!... Et tiens, pour Stackbach, le mieux n'eût-il pas été de lui téléphoner?... Mais quelle histoire ce doit être que d'obtenir une communication avec Paris!

Le docteur se leva.

— Je reviens, dit-il. Thérèse va te servir le café.

Sur la pointe des pieds, il monta dans la chambre de sa fille. Elle somnolait. Le docteur la recouvrit, écouta sa respiration, hocha la tête, puis après avoir effleuré les jolis cheveux fins qui bouclaient sur l'oreiller, il se retira avec précaution, revenant dans la salle à manger.

— Je vais lui préparer un remède : elle le prendra toutes les deux heures.

Fred entra. Robert lui tendit deux enveloppes.

— Voici, Fred, une lettre pour monsieur Stackbach et un billet pour mon valet de chambre et la camériste de mademoiselle. Qu'ils nous fassent tenir ici du linge et des vêtements.

— Mon cher papa, tu vas être bien ennuyé avec tout ce monde sur les bras! Ta vie coutumière va se trouver bouleversée. Mais je suis là, je tiens à

me rendre utile; dispose de moi, si besoin est, tu me feras plaisir.

— Je te remercie et j'accepte. Voyons... Tu voudras bien me faire quelques courses?... La première chose, c'est celle-ci : je suis entré en pourparlers avec un entrepreneur pour faire installer le chauffage central... Il lui faut établir son devis et je dois lui fixer un rendez-vous aujourd'hui. Mais quand pourrai-je?... On ne commencera les travaux que lorsqu'Yvonne sera rétablie.

— Oui, mais si le devis n'est pas encore fait, tu risques fort de n'être pas chauffé cet hiver. Pas de temps à perdre donc. Sans doute, si une chaleur égale était distribuée dans toute la maison, crois-tu que cela ne vaudrait pas mieux pour Yvonne? Dès qu'elle se lèvera, il faudra qu'elle se confine au coin d'un feu. Il ne faut pas songer à en allumer dans toutes les pièces, et quant aux couloirs, il est impossible d'y faire régner une température supportable.

Les arguments de Robert se pressaient, décisifs. Le docteur Roubaix devait se souvenir, plus tard, de cette insistance...

— Cela ne doit souffrir aucun retard! Je vais me charger de tout! Ça ne traînera pas. Où le trouvez-vous, l'entrepreneur?

Le docteur lui donna les renseignements indispensables.

— Bon. Je vais partir à l'instant. Justement, le temps se remet au beau!

Robert partit, tandis que son père rentrait dans son cabinet et que Thérèse remettait la salle à manger en ordre. Le docteur tira de sa bibliothèque des ouvrages médicaux et les consulta, les sourcils froncés, puis, d'une écriture nette, il traça la formule du remède destiné à sa fille.

Un petit laboratoire attenait au cabinet du mé-

decin. C'était là qu'il examinait certains de ses malades et qu'il se livrait parfois à de légères interventions chirurgicales. Dans une vitrine, un microscope, dont les tubes de cuivre luisaient, attestait le désir de recherches dont faisait preuve le praticien. Minutieusement, il prépara la potion, et se rendit auprès d'Yvonne. Il eut la joie de constater qu'elle n'avait pas bougé depuis qu'il l'avait vue. Les yeux de la jeune fille s'ouvrirent.

— Comment te sens-tu, mon enfant?

— Mieux, papa, plutôt mieux...

Elle toussa. Le cœur du docteur se serra en entendant cette toux sèche qui semblait déchirer la gorge frêle.

— Ne parle pas; tiens, bois ceci... Ne te découvre pas, surtout.

Avec d'infinies précautions, il disposait plus commodément l'oreiller, rebordait les draps. Yvonne s'allongea, avec satisfaction.

— Robert est là?

— Non... Il vient de sortir. Ah! tu sais, c'est entendu : je recevrai M. Stackbach, s'il désire venir.

— Merci, papa; je suis bien contente.

— Silence! Tâche d'être debout pour l'accueillir.

— J'essaierai. Mais Robert, où est-il?

— En ville, pour une course, dont il a bien voulu se charger. Il va se promener aussi un peu, je crois.

— Il te l'a dit?

— Oui. Il voulait même que je t'en informe. C'est fait.

Un sourire éclaira les traits alanguis d'Yvonne.

— Je te laisse, mon enfant. Tu vas dormir, je pense; ce soir, je m'installerai près de toi.

Le docteur déposa un baiser sur le front de sa fille et descendit dans son cabinet. Vers la fin de l'après-midi, Robert rentra et trouva son père qui

l'attendait dans la cour. Les deux hommes se rencontrèrent près du puits.

— Bonne promenade, Robert?

— Charmante. Yvonne?

— Aussi bien que possible.

— Bravo! Ah! j'ai fait la connaissance d'un drôle d'individu en sortant d'ici; il m'a abordé très délibérément, m'a fait parler. Il m'amusait! Je lui ai tout dit. Tout!... Même où j'allais, et pourquoi : à savoir, chez Mautier, l'entrepreneur, pour l'installation d'un calorifère. Le particulier m'écoutait en grattant une excroissance charnue qui orne son menton.

— Ah! mais c'est Grieur!

— Il s'appelle Grieur? Je ne le savais pas. J'ai été plus discret que lui!

— C'est un notaire de Senlis.

— Tout s'explique. Il passera te voir prochainement, m'a-t-il dit.

— Tiens! Pourquoi?

Le père et le fils restèrent un instant près du puits. Robert s'accouda à la margelle.

— Eh bien! dit le docteur, tu n'es pas trop mécontent de ta première journée ici?

Robert se redressa. Ses mains restèrent posées sur les vieilles pierres. Il regarda son père. Une lueur passa dans ses yeux, toujours ironiques, et il répondit, avec une emphase plaisante :

— Oh! non. J'ai vu ce que je voulais voir!

## CHAPITRE X

### LA VEILLÉE

Le docteur Roubaix expédia son dîner et Robert se retira dans sa chambre. La potion absorbée par Yvonne n'avait pu empêcher une recrudescence de la fièvre, inévitable vers le soir. De son cabinet, le docteur l'avait entendue tousser et gémir. Immédiatement, il avait couru vers sa malade. La figure empourprée, les yeux ouverts, des gouttes de sueur perlant sur son front, elle semblait se débattre contre le mal. Un léger délire se manifestait. Des mots anglais, français se mêlaient, coupés par des accès de toux. Thérèse se tenait dans l'embrasement de la porte en tortillant entre ses doigts un coin de son tablier.

Le docteur Roubaix ne voulait rien entreprendre — piqûre, traitement spécial — avant le lendemain. La nuit déciderait de tout. Mais, malgré lui, l'anxiété le gagnait. En un instant de désarroi, il songea à appeler un de ses confrères en consultation. Mais il réagit. Cela n'en valait pas la peine! Yvonne tourna les yeux vers lui et murmura :

— Papa...

Nul mot ne pouvait être plus agréable au docteur. Yvonne le reconnaissait! Le gros accès était donc passé? Les traits perdaient progressivement de leur crispation douloureuse.

Thérèse manifesta sa joie de voir la jeune fille mieux disposée. Le plaisir de la brave femme rassura encore le docteur. Après bien des recommandations, il laissa Thérèse s'occuper d'elle, passa une robe de chambre, chaussa des pantoufles. Puis, il se munit de cachets, prit des ampoules et la seringue à injections en cas de besoin.

Thérèse ferma les rideaux, éteignit la lumière. Seule, une petite veilleuse mit une tache laiteuse dans l'ombre. La vieille femme approcha le fauteuil du docteur, déposa sur l'un des bras une couverture et se retira.

— Papa...

— Mon enfant, il faut dormir.

— Tout de suite. Dis-moi, tu ne m'en veux pas trop des mauvais moments que je te fais passer?

— Mais non, ma petite fille, je ne t'en veux pas. Voyons, ne t'agite pas. Dors...

Et, involontairement, il se mit à fredonner une vieille berceuse qui remontait du fin fond de sa mémoire. D'où le tenait-il, cet air? Ne l'avait-il pas entendu, jadis, lorsqu'une femme, près de lui, berçait un bébé? N'y avait-il pas, en ce moment, dans l'ombre, une présence aimée qui, en sentant souffrir le fruit de sa chair, rappelait à son compagnon les notes douces qui apaisent? Comme le docteur Roubaix évoquait, à cette minute, le souvenir de la mère de ses enfants!

Doucement, Yvonne s'endormit. La nuit était tombée. C'était l'heure où, derrière les volets clos, on relate, dans chaque demeure, les menus incidents de la journée. De combien de conversations plus ou moins bienveillantes le docteur Roubaix

était-il l'objet, à cet instant même? Ne connaissait-on pas déjà, dans la ville, cette arrivée inopinée de deux « étrangers »?

Le père d'Yvonne se souciait peu, au vrai, des commentaires que suscitait l'événement. Il écoutait la respiration de sa fille et fronçait les sourcils en y discernant parfois un indice du mal, regardant le cher visage aux lèvres entr'ouvertes, et les paupières bleuies, battues par la souffrance.

Cette journée, si fertile en émotions diverses, avait laissé le docteur exténué. Son corps se tassait dans le fauteuil. Mais il songeait, le cerveau lucide : « Je suis là, je veille. Rien n'arrivera que je n'essaie d'y remédier. »

Yvonne, en proie à quelque cauchemar, se retourna dans le lit et sa main se posa sur celle de son père. Le docteur ne bougea pas, gardant dans sa paume le frêle poignet où le sang battait, plus vite qu'au rythme normal.

« Oh!... Si tout cela était un jeu de la fatalité, mon châtement? Si je n'avais retrouvé Yvonne que pour la perdre!... Mon Dieu!»

Après un effort mental, il domina son trouble. Yvonne reposait plus paisiblement. Ne voulant plus reprendre le cours de ses obsédantes pensées, le docteur essaya de diriger son esprit vers d'autres sujets. Des divers incidents de la journée, deux faits retinrent son attention : l'annonce de l'arrivée de Stackbach et sa surprise en entendant Yvonne réclamer son frère pour lui confier, semblait-il, quelque chose d'important... Le docteur songea à Robert qu'il avait d'abord trouvé avec peine assez peu sympathique. Mais l'attitude de son fils avait effacé bientôt la première impression. Cependant, qu'avait donc voulu dire le jeune homme en rentrant de promenade lorsqu'il avait répondu à son père : « J'ai vu ce que je voulais voir? »

Cette phrase, où le docteur l'avait-il déjà entendue? Où?... Mais à la même place, dans la cour, près du puits! C'était cet individu, désireux soi-disant de photographier le puits, qui avait lancé ces mots, les mêmes, lorsque le docteur lui en avait refusé l'autorisation. Quelle surprenante coïncidence!

Quelles relations pouvaient exister entre cet inconnu et Robert? Et qu'est-ce que ce dernier pouvait voir dans la cour de si intéressant? Si, par extraordinaire, Robert y avait découvert quoi que ce fût, il n'aurait pas manqué d'en faire part à son père. Dans quel dessein eût-il gardé pour lui sa trouvaille, et pourquoi se fût-il exprimé ainsi?

Le docteur se perdait dans un dédale d'hypothèses : « Coïncidence, soit, se dit-il. Mais bien étrange assurément... »

Il se proposa d'interroger Robert, mais, dès ce moment, il hésita. N'était-ce pas s'exposer à entendre encore des réflexions ironiques, des sarcasmes? Et quelle serait l'attitude du docteur si Robert avait véritablement quelque chose à lui dissimuler? Avait-il le droit de demander à son fils des explications sur sa conduite? Allons, allons! Il n'y avait certainement là qu'une futilité. Quel travers poussait le docteur à compliquer ainsi les moindres événements? Tant de soucis réels méritaient d'absorber son esprit! Quoi qu'il en eût, il ne pouvait dissiper cette impression, pareille à celle que l'on ressent, au réveil, après une nuit peuplée de rêves pénibles, dont aucun souvenir précis ne persiste, mais qui laissent des appréhensions au même titre que de fâcheux présages.

Le docteur prit un livre et le feuilleta, sans parvenir à fixer son attention. Il se leva, sans bruit, et fit quelques pas. Dans son lit, Yvonne dormait. Une grande joie pénétra le docteur. Ses prévisions se réalisaient; il répondait de sa chère petite, à pré-

sent. Voici qu'elle remuait, que sa tête roulait de droite à gauche sur l'oreiller, avec des mouvements câlins, puérils. Ses yeux tout ensommeillés s'entr'ouvraient. Mais elle toussa encore. Déjà, le docteur avait rempli une cuiller de la bienfaisante potion. Il la tendit à sa fille, en la soutenant aux épaules. Elle but, sourit et, presque immédiatement, retourna dans le pays des songes étranges...

Le docteur Roubaix reprit sa place dans le fauteuil. Ses paupières lourdes descendirent sur ses yeux. Bientôt, il redressa la tête; dans la ville, des horloges sonnaient 3 heures du matin. Le roulement d'une carriole courut sur les pavés. Yvonne ne se réveilla pas. Le docteur se répétait avec bonheur :

— Ce ne sera rien, ce ne sera rien!

Alors, des images souriantes passèrent devant ses yeux. Il formait des projets auxquels il associait les personnes qui lui étaient chères, d'anciens amis, des compagnons d'armes. Et un visage apparut soudain devant lui, plus près... Il se prit à le contempler avec un sentiment dont il ne traduisait pas exactement la nature : le docteur Roubaix évoquait, avec autant de ferveur que de respect, les traits de Mme de Valjenceuse...

Les quelques moments qu'il avait passés chez elle étaient restés gravés dans la mémoire du médecin. « Quelle femme spirituelle!... Et si belle! » se dit-il. Puis, il se défendit d'avoir pensé ces derniers mots. Était-ce donc une chose répréhensible que de s'avouer séduit par la grâce d'un corps féminin, surtout lorsque à l'élégance s'ajoute le charme de l'intelligence ? « Je suis homme... Et nous sommes libres », fit-il réflexion, comme pour s'absoudre.

Ainsi donc, malgré lui, une idée venait de se former, qui allait peut-être modifier toute sa vie. Le docteur se sermonna : « Je suis jeune, trop jeune, ricana-t-il. Oui, malgré mes tempes grises, mon vi-

sage fané — pas tant que cela, pourtant — je ne suis pas plus sensé qu'un gamin. Comment! Voici une personne que je n'ai rencontrée qu'une fois, et, tout de suite, j'envisage... Oh! oh!... C'est la fatigue qui me fait battre ainsi la campagne! Comme si, à mon âge, dans ma situation, on pouvait encore redouter — ou espérer! — le coup de foudre! »

L'aube blanchit l'occident. Dans la campagne, des coqs claironnèrent. Le docteur laissa tomber sa tête contre l'oreillère du fauteuil et s'assoupit, au moment où montait à l'horizon le soleil qui devait présider à une journée, entre toutes, singulière.

## CHAPITRE XI

### L'ÉTRANGE ULTIMATUM

« Dans le courant de l'après-midi, notre malade se lèvera », avait dit le médecin; dès le lendemain, Yvonne, tandis que le matin ensoleillé était venu lui sourire dans sa chambre, avait prié Thérèse de faire monter Robert. Celui-ci exulta en voyant sa sœur l'accueillir avec les manifestations joyeuses d'un retour à la santé. Thérèse regardait les deux jeunes gens avec un débonnaire attendrissement. Elle ne devina point qu'Yvonne et Robert désiraient être seuls, mais la brave femme était tellement « de la maison » qu'aucun d'eux ne songea à l'éloigner. Simplement, ils s'exprimèrent en anglais, avec le nasillement emprunté aux citoyens des Etats-Unis. Thérèse les écoutait, en ouvrant des yeux stupéfaits. Que pouvaient-ils se dire ? Yvonne questionnait sans cesse et Robert acquiesçait. A la fin, il ponctua un « yes » énergique, prit sa sœur dans ses bras et l'embrassa tendrement. Il se disposait à partir. Sur le seuil de la chambre, Yvonne le rappela.

— Ce matin, n'est-ce pas ?

— Tout de suite.

Il sortit. Un moment plus tard, il allait, au hasard, à travers Senlis, un peu plus loin, peut-être...

Presque aussitôt après son départ, un employé de la poste apporta un télégramme, arrivé la veille dans la soirée. Le docteur Roubaix en prit connaissance. Il émanait de Stackbach, qui suppliait, avec des termes que l'abréviation rendait risibles, qu'on prît le plus grand soin de sa chère Prisca Margyl; il acceptait l'invitation du docteur Roubaix, mais disait qu'il n'en pourrait profiter avant deux jours, car il fallait résilier certains contrats que la « star » devait exécuter dans des délais très proches. Il offrait de faire venir « par retour » un « lot » de professeurs de la Faculté. « Lot » — le mot anglais employé par Stackbach — devait conserver dans son esprit son sens britannique, c'est-à-dire « quelques-uns ». L'expression ne manqua pas de déterminer un sourire sur les lèvres du docteur. Stackbach terminait en demandant le silence le plus absolu autour de la maladie de la star. Il se chargeait d'expliquer sa disparition, de la transformer en un voyage secret, ou en tout autre chose, mais il fallait éviter qu'on sût que Prisca pouvait être en proie à une maladie qui diminuerait sa valeur photographique et, par conséquent, commerciale.

Cette rouerie déplut au docteur Roubaix; il y découvrait la marque d'une sorte d'exploitation qui le disposait peu favorablement à l'égard du metteur en scène. Il montra la dépêche à Yvonne; celle-ci fut ravie à la pensée que bientôt son gros « Jimmy » serait à ses côtés. Elle rit de bon cœur du stratagème qu'il suggérait et voyant son père froncer les sourcils, elle passa son doigt sur le front du docteur et lui dit, enjouée :

— Papa! papa! mais tu n'entends donc rien aux affaires?

— Non, je l'avoue.

— Cela viendra! Tu verras! Quand Stackbach sera ici, il t'en racontera bien d'autres. Les galéjades de là-bas, les *jokes*, dépassent souvent en saveur celles de Marseille, tu sais!

— Tu parles comme Robert! A propos, où est-il, Robert? Qu'as-tu?... Tu n'es pas bien?...

— Mais je n'ai rien, papa. Tu disais? Ah! oui... Robert? Il est venu m'embrasser... Il voulait te voir. Thérèse l'a prévenu que tu reposais. « Il fait bien beau, s'est-il écrié, je vais me promener! » Et voilà!

La volubilité de la jeune fille ne faisait pas oublier au docteur la rougeur dont les joues d'Yvonne s'étaient empourprées dès qu'il s'était enquis de Robert.

— Décidément, Senlis l'intéresse! conclut le médecin. Voici l'heure de ta potion, Yvonne. A midi, Thérèse te montera du bouillon. Et tu te lèveras tantôt, mais pas longtemps! Tu vois, tu tousses encore.

— Ce n'est rien... Tiens, voilà Robert qui rentre.

— Et voilà aussi Mme Lorieux qui vient me consulter. Repose-toi, Yvonne, pour être vaillante tout à l'heure.

— Oui, papa, Robert peut monter?

— Sans doute. Mais ne bavardez pas trop. J'enverrai Thérèse pour vous surveiller, dit-il en riant.

Le docteur croisa son fils dans l'escalier. Après le bonjour habituel, Robert gagna la chambre de sa sœur. Dès que Thérèse vit entrer Robert chez Yvonne, elle dit au docteur :

— Pour sûr, ils vont encore baragouiner comme lorsque j'étais près d'eux, avec des mots qui n'étaient pas des mots de chrétiens...

— Ils parlaient anglais?

— Anglais, chinois, je ne sais quel charabia!

Thérèse partie, le docteur se dirigea lentement vers son cabinet.

— Bizarre, se dit-il tout bas, en pénétrant dans la pièce où l'attendait la cliente.

Le début de cette journée fut très chargé pour le docteur. Plusieurs malades vinrent s'asseoir en face de lui, près de la table encombrée de papiers. L'entrepreneur, prévenu par Robert, fut également introduit, et son devis, discuté quelques instants, fut déposé parmi les lettres et les brochures. Puis le docteur déjeuna en compagnie de son fils.

Des questions brûlantes venaient sur les lèvres du père. Il ne dit rien pourtant. Que craignait-il? Mais Robert, lui, paraissait toujours être doué d'un caractère bien étrange à tous points de vue. Son père se défendait d'attribuer les actes du jeune homme à un mobile vilain, mais il n'osait tenter de percer le mystère qui, croyait-il, réglait la conduite de son fils et aussi celle d'Yvonne, peut-être...

A la réflexion, il jugea qu'Yvonne était bien gaie pour une conspiratrice! Encore étourdie par les longues heures passées au lit, elle chancelait et riait de voir les choses osciller, tourbillonner. On avait apporté les objets demandés à Paris. La jeune fille passa une robe d'intérieur que son père lui permit, à condition qu'elle y ajoutât un manteau. Le docteur dosa le temps qu'il accordait à sa fille pour rester debout. Yvonne taquina son père.

— Robert vient de m'apprendre que, demain, l'« Ibérienne » sera en état de reprendre la route. Alors, une grande randonnée s'impose. Nous partirons dès l'aube et c'est moi qui conduirai!

— Ma potion semble t'avoir faussé l'entendement, ma chère Yvonne?

Thérèse entraînait, une carte à la main.

— Cette dame voudrait vous voir Monsieur.

Le docteur regarda le nom gravé sur le bristol et ne put réprimer un geste de surprise.

— Je l'ai fait entrer dans votre cabinet, continua Thérèse; maître Grieur l'accompagne.

Le docteur Roubaix s'arrêta dans l'escalier pour relire la carte : « Madame de Valjenceuse ».

L'imprévu de cette visite l'intriguait. Quelle transmission de pensée s'était donc établie entre eux deux, depuis les quelques heures où, en veillant son enfant, le docteur avait évoqué le souvenir de Mme de Valjenceuse?

Le docteur pénétra dans son cabinet. Robert s'y trouvait et causait, désinvolte, avec Mme de Valjenceuse et avec le notaire qui se recroquevillait sur une chaise. Tous trois se levèrent. Le docteur salua Mme de Valjenceuse et serra la main du notaire.

— J'ai été charmée de connaître monsieur votre fils, docteur. Il m'a appris que Mlle Yvonne avait été souffrante. J'espère la voir bientôt.

— Dans quelques jours, elle se fera un plaisir de vous rendre visite, chère madame.

Assis tous les quatre, ils s'examinaient en silence. Robert tapotait du bout des doigts le coin de table où il s'appuyait. Grieur tourmentait son menton. Mme de Valjenceuse pétrissait un fin mouchoir. Ce fut elle qui prit la parole, la première.

— Je m'excuse d'être venue vous déranger, docteur. Mais, depuis notre dernière conversation, j'ai réfléchi. Vous m'aviez demandé l'autorisation de faire installer, dans cette maison, le chauffage central...

— Vous y avez consenti.

— Certes, mais je n'avais pas alors... comment dirais-je?... examiné, étudié à fond la question... Elle ne m'apparaît plus sous le même jour... J'ai revu une correspondance que j'avais échangée avec

mon architecte, avant votre arrivée à Senlis. Il en ressort que l'immeuble ne se prête pas à des travaux de ce genre... Des modifications importantes devraient être apportées à la maçonnerie et je ne sais...

Les paroles sortaient avec difficulté de la bouche de Mme de Valjenceuse. Le docteur était surpris d'entendre cette femme qui lui avait paru si peu soucieuse de détails matériels, s'exprimer aussi longuement sur un pareil sujet, mais, bientôt, il aperçut, fixé sournoisement sur lui et l'observant, les paupières à demi baissées, le regard aigu de Grieur.

« Ah! songea-t-il, c'est de celui-là que vient le coup! Il me dissuadait déjà de m'adresser à Mme de Valjenceuse. Il m'en veut d'avoir passé outre à ses avis et d'avoir eu gain de cause... Il a endoctriné sa cliente. Attends un peu, mon bonhomme. »

— Madame, dit-il vivement, croyez bien que j'apprécie les raisons qui inspirent vos paroles, mais je désire beaucoup que ces travaux soient faits. C'est une nécessité.

« D'ailleurs, j'ai pris des engagements avec un entrepreneur : il est venu ce matin. Voyez, son devis est sur ma table; il a reconnu que l'aménagement que je souhaite ne souffrait pas de difficultés. Il s'est extasié même sur la solidité des fondations de votre maison, madame. Dois-je ajouter que si le moindre dommage se produisait, la responsabilité m'en incomberait? Je pense que cela doit vous rassurer. Je ne voudrais pas être la cause du plus petit ennui pour vous, madame... Ne voyez aucun entêtement dans ma fermeté. Mais je n'aime pas à revenir sur ce qui a été décidé.

Le docteur s'était animé en parlant. Il avait la sensation que l'embarras de Mme de Valjenceuse s'accroissait.

— Dans ce cas... dit-elle.

Grieur, aussitôt, l'interrompit.

— Permettez, fit-il. En somme, aucun arrangement précis n'a été conclu entre Mme de Valjenceuse et le docteur Roubaix, son locataire! Non. Des paroles, une conversation... Qu'est-ce que cela, au regard des hommes de loi?

— N'est-il pas des gens d'honneur parmi eux? fit le docteur d'un ton nuancé de mépris.

— Certes, certes, mais les affaires... Enfin, si une entente à l'amiable n'aboutissait pas, faudrait-il envisager?...

— Rien, dit tout de suite Mme de Valjenceuse. Le docteur s'est adressé à moi, et je lui ai donné ma parole. Je ne veux pas qu'il puisse en douter. C'est en amie que je m'adresse à lui, s'il veut bien reconnaître...

Grieur dardait des yeux d'acier sur le visage de Mme de Valjenceuse. Il y eut un silence et, lentement, d'un voix singulière, il prononça :

— Je suis votre notaire, madame. Et, comme toujours, je m'occupe de vos intérêts.

Ce fut tout. C'était fort étonnant de la part de cet homme, d'ordinaire si prolix.

Mme de Valjenceuse se taisait. Le docteur l'observait. Un malaise étrange survenait entre les personnages réunis dans le cabinet du docteur. Celui-ci allait prendre la parole, quand Robert s'écria :

— Papa, il faut arranger cela pour le mieux! Tiens-tu tellement à ce chauffage central?

Eberlué, le docteur regarda son fils. Quel être changeant, inconsistant avait-il donc en face de lui? La veille encore, il prônait les vertus du progrès, démontrait les avantages que procurerait l'installation d'un bon calorifère... Et aujourd'hui?... Ce revirement irrita le docteur. Il se promit de

ne point céder, bien que Robert continuât de pérorer.

— Un calorifère, c'est bien vieux jeu! Que te faut-il? Un chauffage rapide, économique et pouvant être répandu dans toute la maison? Eh bien, et l'électricité? J'ai vu de merveilleux appareils...

— En Amérique?... Je n'attendrai pas qu'ils me soient expédiés. Installation pour installation, celle que j'ai conçue me plaît davantage.

Robert se tourna vers Mme de Valjenceuse.

— Madame, vous le voyez, j'ai fait ce que j'ai pu pour rallier mon père... Et ce n'est pas fini, ajouta-t-il avec un air suffisant.

Le docteur, heureusement, n'entendit pas cette dernière phrase, ni le ton sur lequel elle fut prononcée. Yvonne, au-dessus, venait d'être reprise par une quinte de toux. Aussitôt, le docteur s'excusa et sortit de son cabinet. Avant de refermer la porte, il aperçut Robert, penché vers Mme de Valjenceuse, et chuchotant.

« Rien qu'à cause de lui, je persisterai dans mon dessein », se dit le docteur. Une contrariété justifiée l'envahissait. Ainsi, cette femme qu'il avait tant désiré revoir, c'était une mesquine discussion de propriétaire à locataire qui venait de la conduire chez lui!

La crise que subissait Yvonne fut de courte durée, mais le docteur voyait à quel danger pouvaient l'exposer le moindre changement de température et le plus léger courant d'air.

— Si ma maison était chauffée comme je le veux, je ne craindrais rien, fit le docteur afin de fortifier sa résolution.

— Monsieur votre fils a bien de l'esprit! lui dit en riant Mme de Valjenceuse, dès qu'il entra dans le cabinet.

— N'est-ce pas? répondit le docteur.

— Il vous convaincra, vous verrez, insinua Grieur. Il est plein d'idées étonnantes.

— Pour l'instant, je m'en tiendrai aux miennes, répliqua le médecin, que ces paroles, autant que l'air satisfait de Robert, agaçaient.

— C'est Mautier que vous avez chargé de vos travaux? demanda Grieur après un moment de silence.

— Vous le savez bien, puisqu'on vous l'a dit.

— Oui, j'ai questionné monsieur votre fils, lors de notre rencontre. Mais Mautier? Vous le trouvez sérieux, vous?... Rappelez-vous ce qu'il a fait de la maison de Soubeyraud! Au premier coup de pioche, elle s'est à moitié effondrée...

— Je me souviens. Mais la faute n'incombait pas à Mautier. La maison de Soubeyraud était trop vieille; elle exigeait des travaux de consolidation.

Mme de Valjenceuse se leva.

— Je ne veux pas abuser de votre temps, docteur, dit-elle en tendant sa main fine au médecin. Excusez-moi encore de vous avoir dérangé... inutilement.

— C'est moi qui m'excuse, chère madame. Croyez que je suis très très confus de ne pouvoir vous donner satisfaction...

Robert aidait Mme de Valjenceuse à remettre son manteau. Grieur, le chapeau déjà enfoncé sur la tête, les ongles au menton, se tenait coi.

— Au revoir, dit Mme de Valjenceuse. Et sans rancune, n'est-ce pas?

Le docteur effleura de ses lèvres la main qu'elle lui tendait. Grieur, sortit, en marmonnant un adieu. Robert, hardiment, s'avança :

— Me permettez-vous, madame, de vous accompagner jusqu'à votre porte? Mon père est retenu ici; je revendique l'honneur qui lui revenait.

— Mais vous me ferez le plus grand plaisir, cher

monsieur, d'autant plus que maître Grieur m'a déjà abandonnée!

Le notaire, en effet, s'était éclipsé. Le docteur Roubaix reconduisit Mme de Valjenceuse jusqu'au portail et l'entendit rire d'une boutade de son fils. Il resta songeur, l'esprit encombré de pensées. Dans son cabinet, la table couverte de papiers épars le choqua par son désordre. Il rassembla les livres, les lettres, les brochures, mit à part le devis de l'entrepreneur Mautier, déchira les feuillets inutiles. Et il trouva soudain une sorte de parchemin, cassé aux plis et tout couvert de taches jaunâtres, sur lequel était tracé d'une écriture d'un autre âge, et souligné d'un trait péremptoire, ce singulier ultimatum : « *Quittez le pays.* »

## CHAPITRE XII

### STACKBACH, CURIEUX HOMME

Le docteur Roubaix resta un moment immobile, tenant dans sa main le mystérieux billet. Il était stupéfait. De qui cet ordre pouvait-il émaner? Qui avait intérêt à ce qu'il quittât Senlis? Qui avait apporté ce papier, et comment avait-on pu le déposer sur son bureau sans qu'il s'en aperçût? Il sonna Thérèse.

— En mon absence, quelqu'un est entré dans mon cabinet? questionna-t-il.

— Personne avant vous...

— On ne vous a pas chargé de déposer quelque chose sur mon bureau?

— Non, monsieur. Oh! il faut m'excuser. Il y a bien du désordre! Mais, depuis hier, j'ai eu tant à faire. Je ne me suis pas occupée de votre cabinet, je le reconnais.

— Depuis hier... Ah!

— Mais justement, hier matin, monsieur Robert est resté ici, tout seul. Aujourd'hui, je n'ai fait en-

trer que Mme Lorieux, deux minutes avant que vous n'arriviez.

— C'est tout?

— Je cherche, monsieur! je cherche. Voyons? Vous avez eu beaucoup de visites, tantôt, mais vous étiez toujours là pour les recevoir. Ah! tenez... Quand Mme de Valjenceuse est arrivée, avec M. Grieur, c'est Robert qui les a introduits ici. Il est entré avec eux. Mais vous êtes arrivé presque tout de suite... Auparavant, vous aviez reçu l'entrepreneur Mautier.

Le docteur réfléchissait. Une ride barrait son front. Thérèse interrogea timidement :

— C'est-il qu'il y aurait quelque chose de disparu?... Oh! ce n'est pas ma faute!

— Mais non, il n'y a rien, dit le médecin en mettant dans sa poche l'énigmatique message. Simple-ment une lettre que j'avais cru écrire et que je ne retrouve pas...

Elle se baissa et fouilla dans la corbeille.

— Tenez, voilà de l'écriture, un de vos brouillons, peut-être?

Le docteur défroissa les papiers que sa domestique lui tendait : ce n'était pas son écriture. Il n'avait pas souvenir d'avoir tracé ce genre de signes, même dans les moments de préoccupation où la main, indépendante de l'esprit, forme sur le papier des mots sans suite; il regarda plus attentivement : un mot se détachait, se répétait : un prénom masculin, anglais ou américain : Ralph.

— C'est cela que vous vouliez retrouver, monsieur?

— Non, Thérèse. Mais c'est sans importance. Montez chez Mlle Yvonne.

Resté seul, le docteur reprit le fragment de parchemin, le rapprocha du feuillet froissé et compara les écritures. Elles ne se ressemblaient aucu-

nement. Mais celle de l'ultimatum était assurément contrefaite, et tracée avec une plume qui n'était pas d'un usage courant. « Ralph » avait été écrit avec le stylographe même du médecin, toujours à portée de la main sur son bureau, et la forme des lettres ne pouvait révéler la personnalité du scripteur, visiblement « dans les nuages » au moment où il griffonnait ces mots-là.

Le docteur ne comprenait pas. Il songeait à Robert; sûrement, le feuillet avait été couvert de signes par lui. « Ralph », c'était là sans doute le nom d'un de ses amis... Mais cette distraction du jeune homme ne s'expliquait-elle pas tout naturellement? Le mystère du parchemin demeurait entier. A moins que...

« Quand je pense que j'ai demandé qui était entré ici en mon absence! Robert est seul coupable, parbleu!... Pour un peu, j'allais accuser Mme Lorieux, ou Mautier, que j'avais laissé seul un instant, ou encore Mme de Valjenceuse! Cet oiseau de malheur de Grieur aussi, peut-être!... »

Il allait déchirer le papier. Il arrêta son geste. Que dire à Robert? S'il s'était livré à une mystification, une réprimande lui paraissait disproportionnée; elle laisserait croire au jeune homme que sa plaisanterie avait produit quelque effet.

Il considéra encore le billet. « Pas mal travaillé, sourit-il. Influence visible des films d'aventure! Mais où diable le gaillard s'est-il procuré ce vieux morceau de parchemin? Ma parole, il a même écrit avec une plume d'oie, et avec une encre comme je n'en possède pas ici! » Le docteur décida de conserver le papier; il le rangea dans son portefeuille, puis monta dans la chambre de sa fille. Yvonne parcourait un magazine et paraissait remise. Sa voix demeurait cependant un peu voilée : rappel à l'extrême prudence!

Le docteur Roubaix ne souffla mot à Yvonne de la plaisanterie qu'il avait éventée, mais il chercha à se rendre compte si sa fille était au courant de la mystification. Il en arriva même à lui poser une question directe : Yvonne déclara qu'elle avait en horreur les farces qui pouvaient chagriner ou inquiéter qui que ce fût.

Le docteur changea le cours de la conversation.

— M'entendrai-je avec ton Stackbach, ma chérie? demanda-t-il. N'est-ce pas un de ces êtres pleins de suffisance qui jugent indignes d'eux les autres mortels? Surtout, n'a-t-il pas le travers, commun aux gens de théâtre, de parler sans cesse de leur métier, de ramener tout à eux, sans la moindre modestie, car le tact, la réserve et la mesure ne sont pas précisément leurs qualités maîtresses...

Le docteur Roubaix n'éprouvait aucune estime pour ces fantoches portés à croire que l'univers entier a les yeux braqués sur leur personne.

— Dès que tu le verras, papa, tes craintes se dissiperont! C'est l'homme le meilleur qui existe, le plus original aussi, mais il a un cœur d'or... Je conviens que sa passion pour le cinéma fait qu'il considère tout sous l'angle coutumier des metteurs en scène. Ses yeux sont les objectifs d'une « caméra ». Lorsqu'il parle, je te défie de tenir longtemps ton sérieux en face de lui. Mais c'est un être admirable. Si tu savais le nombre d'artistes qu'il a aidés à sortir de situations pénibles! Pour moi, il a été...

Elle s'interrompit. Le docteur se mordit les lèvres. Les mots que sa fille n'avait pas prononcés sonnaient dans ses oreilles. « Un père... n'est-ce pas? Un meilleur père que moi, voilà ce qu'elle pense... Oh! »

A ce moment la porte s'ouvrit et Robert apparut.

— Tu as des relations vraiment très chic, papa,

dit Robert avec sa désinvolture habituelle. Cette Mme de Valjenceuse est charmante. Elle me réconcilie avec Senlis! Mais je n'ai pu m'empêcher de le lui dire : « Comment se fait-il qu'une femme comme vous s'enterre dans cette province sépulcrale? Paris n'est pourtant pas bien loin! »

— Tu lui as parlé en ces termes? Qu'a-t-elle pu penser?

— Mais j'ai été correct, papa. Que supposes-tu donc? Je ne t'ai pas compromis! Ne crains rien!

— Robert, je te prie de quitter ce ton!

— Papa!

Robert s'était dressé, comme un jeune coq. Le docteur Roubaix allait le réprimander sévèrement, lorsque Yvonne sauva la situation en éclatant de rire.

— Je te demande pardon, papa, de m'être emporté. Mais tu avais l'air de supposer que je ne m'étais pas conduit comme il convenait vis-à-vis de Mme de Valjenceuse... Sois tranquille. Tu n'auras jamais à rougir de moi!

— Je l'espère, mon enfant. Voilà qui est bien.

— Ne m'en veuille donc pas des quelques vétilles que je commettrai sous l'impulsion de ma nature et de mon âge. Tu as été jeune, toi aussi, n'est-ce pas?

Le docteur Roubaix sourit et frappa amicalement sur l'épaule de Robert :

— Tu as toute mon indulgence.

— L'orage est passé, dit tranquillement Yvonne. Bon. Alors, continuons : de quoi parlions-nous donc? Ah! de Stackbach! Robert, je disais à papa qu'il n'existe pas au monde de plus fieffé original.

— C'est exact. La vie, pour lui, est un film perpétuel. Combien de fois, par exemple, lui ai-je entendu critiquer des couchers de soleil! « Mauvaise luminosité, grommelait-il. Ah! si c'était moi! Avec

deux ou trois *jupiters*, quelques spots, et cette toile de fond, là, ça serait diablement réussi!... Ah! si c'était moi!... » La toile de fond, père, poursuivit en riant Robert, c'était un des plus beaux coins du grand canon du Colorado!

— Et cette fois, ajouta Yvonne, où il voulut convaincre tout un troupeau de bœufs qu'il fallait jouer dans le mouvement! Il allait de l'une à l'autre bête, en criant, en se trémoussant, tant et si bien que plusieurs animaux s'affolèrent, communiquant une sorte de panique au troupeau! Ce que n'avaient pas réussi les aiguillons, les fouets, ce diable d'homme l'avait obtenu! Mais il faillit bien y laisser sa peau! Qu'importent les risques! Il a la foi!

Le metteur en scène arriva vers le soir, devant l'heure et la date qu'il s'était fixées. Les présentations se firent le plus cordialement du monde. Le shake-hand de Stackbach luxa presque l'épaule du docteur et le saisissement l'empêcha de remarquer que le metteur en scène, sans lui lâcher la main, reculait pour le voir de plus loin; il clignait les yeux, baissait la tête à droite, puis à gauche. Sa main libre dessinait dans l'espace des gestes familiers aux peintres et aux sculpteurs, lorsqu'ils apprécient les formes et les volumes. Stackbach, son examen terminé, murmura :

— Allure convenable... Expression à travailler...

Ainsi, le docteur Roubaix avait sa fiche classée dans l'esprit méthodique de Stackbach. Celui-ci demanda aussitôt à voir Yvonne. La jeune fille se redressa à l'entrée de son manager, qui s'arrêta dans le cadre de la porte et lui tendit les bras, en poussant un « Hello! » des plus sonores.

— Que se passe-t-il donc, douce petite chose, questionna-t-il en s'approchant? Faut-il me servir de mes larmes?

— Inutile, maintenant, gros Jimmy! Je suis presque guérie!

Tandis que Robert et Yvonne contaient par le menu les événements des jours précédents, le docteur examinait Stackbach. C'était un homme assez grand, corpulent; sa physionomie respirait la bienveillance et la franchise. Il portait d'énormes lunettes à monture d'écaille, dont les verres s'inscrivaient dans un cadre octogonal. Son visage, strictement rasé, était très américain, avec un menton solide et volontaire. De sa bouche, largement fendue, on distinguait surtout la forte lèvre inférieure, qui semblait absorber l'autre. Des dents aurifiées étincelaient sur ses mâchoires. Il était vêtu de la façon la plus confortable. Un vaste manteau-raglan l'enveloppait : Il portait un costume de sport, un pull-over qui moulait comiquement l'importance de son abdomen, une de ces culottes qui s'arrêtent, en bouffant, à la moitié des mollets. Des bas à larges carreaux, des souliers rouges à semelles épaisses complétaient son accoutrement. Certes, il ne pouvait passer inaperçu! Mais il se présentait avec une autorité si bonhomme qu'il ne prêtait pas trop à la moquerie. On souriait, en le voyant, et c'était tout. D'ailleurs, il avait une façon d'assurer sur sa tête son feutre, en saisissant ses ailes entre le pouce et l'index, et de regarder droit, en bombant le torse, quiconque se gaussait de lui, que le railleur n'insistait pas.

— J'ai fait mes preuves, disait-il à ce sujet. Quand on doit commander comme moi à tout un peuple d'acteurs, d'électriciens, de figurants, il faut savoir payer de sa personne et l'imposer. Eh! le coup de poing a parfois du bon! Il suffit de savoir, en plus de l'endroit, la minute opportune pour le placer...

Stackbach regardait Yvonne, avec cette mine particulière qu'il prenait, lorsqu'il jugeait l'aspect

d'un personnage. Il eut une moue désapprobatrice.

— Dear Prisca, dit-il, je vous ai toujours conseillé de vous inspirer de la réalité; mais pour Dieu! si jamais vous devez interpréter une malade, ne vous rappelez pas votre attitude d'aujourd'hui. Ça n'y est pas!... Vous avez tout au plus l'aspect d'une jeune pensionnaire encore anémiée par un séjour au couvent. Mais une malade ayant donné des craintes à son entourage?... Allons donc! Rien de cela! Ah! je ne suis pas content de vous, chère!

— Que t'avais-je dit, papa? lança en riant Yvonne au docteur. N'est-ce pas qu'il est adorable, ce gros Jimmy?

Le docteur était heureux de voir s'égayer ainsi sa fille. Robert était assis sur le bord du lit; sa sœur avait un bras passé autour de ses épaules. Stackbach, carré dans un fauteuil, leur faisait face. Le médecin était un peu à l'écart. Une conversation s'engageait entre ses enfants et le metteur en scène. Quand Stackbach éprouvait quelque difficulté à trouver le mot français correspondant à sa pensée, il parlait anglais. Yvonne et Robert lui répondaient dans la même langue. Il s'ensuivait un ensemble décousu où le docteur discernait peu de chose. Et on ne le mêlait pas aux propos, très animés, cependant. Il avait la sensation pénible d'être chez lui, près de ses enfants, un importun.

Stackbach, depuis un moment, parlait à Robert. Yvonne, appuyée sur l'épaule de son frère, baissait les yeux. Stackbach, dans un mouvement jovial, lui frappa l'épaule. Yvonne ne redressa pas la tête.

Le docteur Roubaix, croyant voir, dans l'attitude de sa fille, l'annonce d'un malaise, s'approcha. Stackbach et Robert, en continuant de parler, avaient baissé la voix. Le regard d'Yvonne croisa celui du docteur. Celui-ci s'aperçut que les yeux de

sa fille étaient embués... Elle toussa assez fort. Mais cette toux qui sembla au médecin un peu artificielle (pourquoi?) ne l'empêcha pas d'entendre Stackbach prononcer, sur un ton interrogateur, en s'adressant toujours à Robert, un mot, un seul, qu'il reconnut pour l'avoir lu, écrit par la main de son fils : Ralph?

## CHAPITRE XIII

### OU VA ROBERT?

Dès le lendemain matin, les ouvriers de l'entrepreneur Mautier arrivèrent pour rechercher dans les caves la place de la chaudière du calorifère. Stackbach, qui tenait à se rendre compte des moindres détails, par curiosité d'esprit, voulut accompagner le docteur et assister aux premiers travaux. Le metteur en scène admira beaucoup, et sans ménager les démonstrations, les voûtes spacieuses de la vieille maison de la rue des Cordeliers.

— Samuel Goldberg payerait à prix d'or un décor pareil. Quelle ambiance! Au fait, je ne sais encore s'il a trouvé ce qu'il voulait. Arrêtez tout! cria-t-il d'une voix tonnante.

— Mais... protesta le docteur.

— Je vais lui câbler immédiatement, poursuivit Stackbach. On fera le marché. Je traiterai pour Goldberg, au mieux de vos intérêts, mon cher docteur. Les contrats en poche, on démonte tout cela, pierre à pierre. On numérote les blocs, et en route pour Hollywood!... Au fur et à mesure, on vous

remplacera vos vieux murs par de solides cloisons bétonnées. Cela va-t-il? All right!

Les assistants, sauf Robert, étaient éberlués. M. Mautier dit quelques mots à l'oreille du docteur; les ouvriers se poussaient du coude, étouffant de gros rires. L'un d'eux, en regardant un de ses compagnons, se toucha plusieurs fois le front avec l'index, d'un geste significatif.

Stackbach insistait.

— Je regrette, finit par déclarer le docteur. Oh! j'apprécie votre proposition, poursuivit-il sur un geste étonné de Stackbach, mais cette maison me plaît telle qu'elle est. En outre, elle ne m'appartient pas. Il m'a déjà été fort difficile d'engager les travaux que j'entreprends. Soyez sûr qu'on refuserait de souscrire à votre projet...

— Pourquoi, fit Stackbach, puisqu'on paierait?

L'argument suprême des Anglo-Saxons mécontenta le docteur Roubaix. Il décelait une réelle ingénuité, l'empreinte d'une race formée trop vite et qu'une civilisation hâtive n'a pas pliée aux exigences du tact et de la délicatesse. Robert mit un terme à la discussion.

— Nous reparlerons de tout cela, dit-il. D'ailleurs, mon bon Jimmy, il n'est pas certain que Goldberg approuverait votre initiative.

— Peut-être avez-vous raison, Bob! s'exclama Stackbach. Mais ça me plaît, à moi, cette affaire-là. Je traiterai donc pour moi seul! Je vois... je vois tout ce qu'on pourrait réaliser, là dedans. Oh!... Oh!...

L'admiration de Stackbach croissait, tandis qu'on avançait dans les étroits couloirs. Des lampes à acétylène trouaient les ténèbres de leur vive leur. Les ombres des visiteurs s'allongeaient sur les murs humides, faits d'énormes pierres scellées entre elles par un mortier séculaire, armé de bandes de plomb.

Des gouttes d'eau tombaient des voûtes. De place en place, sur les murailles, des anneaux rouillés s'accrochaient. La porte du cellier, malgré la moisissure qui la dévorait, était d'une épaisseur impressionnante. De curieuses ferrures y attenaient encore.

Le docteur remuait de très anciens souvenirs : il évoquait les moines de jadis, possesseurs des couvents et abbayes, qui avaient fait maçonner ces caves de façon qu'elles pussent résister aux épreuves du temps.

— A n'en point douter, disait-il, nous sommes ici dans l'un de ces souterrains dont l'imagination romantique a usé largement. Mes collègues de la Société archéologique de Senlis en ont découvert et exploré, avec fruit, de semblables, notamment à Montépilloy, d'où partit Jeanne d'Arc pour défaire les troupes de Bedford dans les plaines de Senlis. Ils ont la conviction qu'il en existait un très important réseau, fertile en chambres secrètes, en oubliettes, en in-pace. Malheureusement, les éboulements, les tassements du sol, les travaux de fondations en ont fait disparaître la partie la plus intéressante. On ne découvre, en général, que des caves comme celle-ci, dont la solidité défie toutes les atteintes, à tel point que les Allemands, lors de leur passage à Senlis, songèrent un instant à les utiliser. Les événements, en abrégeant leur séjour, les en empêchèrent. Mais sans la victoire de la Marne!...

La pensée du docteur Roubaix demeura en suspens à cette évocation. Puis il continua :

— En creusant les rues, pour les canalisations du gaz et les égouts, on mit aussi au jour des sortes de couloirs qui semblent remonter à l'époque gallo-romaine. Mais, depuis bien longtemps, rien de vraiment digne de remarque n'est apparu au cours des fouilles pratiquées.

— N'as-tu jamais songé, papa, à chercher ici même?

— Oui. Mais, encore une fois, je ne suis pas le maître.

— Cela occasionnerait donc tant de dégâts?

— Eh! oui. Où chercher, au juste?

— Par le puits!

Le docteur sursauta. Dans l'ombre, Robert ne le vit pas qui pâlisait.

— Qu'est-ce qui te fait penser au puits?

— Rien, répondit Robert, sans manifester le moindre trouble. Le puits me paraît ancien, contemporain de ces murs, n'est-ce pas?

— Non, d'une tout autre époque.

— Ah!... Alors, mon idée ne vaut rien. J'avais cru que, peut-être, il serait possible d'y descendre et de rencontrer...

— Quoi?

— Une trappe, une issue dans la paroi. Tu parlais de romantisme, tout à l'heure! Nous y nageons en plein, si je puis ainsi dire.

Il rit. Le docteur questionna, d'une voix un peu oppressée :

— Depuis quand as-tu cette idée?

— Elle m'est venue à l'instant. Pourquoi?

Il y eut un silence. Robert s'ébroua.

— Oh! oh! dit-il. On ne s'amuse pas trop ici! Vous ne trouvez pas, Jimmy? Si nous remontions à la lumière du jour? Il vous entre une humidité dans les poumons! Et puis, on ne se sent pas rassuré, hein plaisanta-t-il. Brr!... Tout à l'heure, des chauves-souris nous frôlèrent de leurs ailes glacées! De surcroît, nous gênon les ouvriers!

Ceux-ci, ayant posé leurs lampes à terre, se disposaient à attaquer une paroi. L'entrepreneur avait décidé du meilleur emplacement pour la chaudière. Mais les dimensions de celle-ci exigeaient que l'on

agrandît un peu le fond du couloir principal de la cave.

Arrachant Stackbach à la contemplation des ouvriers piochant dans le clair-obscur, Robert remonta avec lui, tandis que le docteur demeurait quelques instants à s'entretenir avec Mautier. Lorsqu'il revint dans la maison, il aperçut Robert qui se disposait à sortir.

— Où vas-tu? ne put-il s'empêcher de lui demander.

— Je vais faire un petit tour, comme à l'habitude. J'aime beaucoup me promener le matin. Senlis ne me déplaît plus du tout à présent, et ses environs...

— Tu les connais?

— Ces jours derniers, je suis allé un peu à la découverte, j'espère bien continuer mes explorations tantôt.

— Tantôt? J'ai justement un malade à visiter du côté de Pontarmé. Veux-tu que je t'y conduise? Tu verras, il est charmant ce pays-là!

— Je te remercie, papa, dit Robert, dont le docteur remarqua l'air soudainement embarrassé. Mais...

Il cherchait à se dérober. Le docteur voulut saisir l'occasion qui se présentait. Entrevoyait-il un coin du mystère?

— Mais? demanda-t-il, en regardant son fils droit dans les yeux.

— J'avais, moi-même, un projet pour cet après-midi.

— Ah! Où voulais-tu aller?

— Vers Chamant.

— A l'opposé.

— Oh! cela n'a pas d'importance!... Si tu y tiens absolument, je pourrais...

Cette phrase maladroite choqua le médecin. Il

eût préféré que Robert lui dît : « Aujourd'hui, j'ai arrangé ma journée. Mais demain, ou le plus tôt possible, je serai bien content de sortir avec toi ».

— Et puis, j'y pense, dit le jeune homme. Et Stackbach ! Il faut s'occuper de lui, puisqu'il est notre hôte. Ne le laissons pas s'ennuyer ; il ne peut rester toujours auprès d'Yvonne. Alors ? Je vais songer à cela ! A tout à l'heure !

Et il sortit.

Stackbach survint, peu après. Il avait vu Prisca Margyl et se réjouissait de son bon état de santé. Sa joyeuse humeur se donna libre cours. Il conta d'interminables anecdotes, les émaillant de mots de « slang », cet argot britannique si pittoresque, et s'esclaffant tout seul de leur drôlerie. Tout ce qu'on peut raconter sur la prohibition, le canal de Panama, la maigreur des femmes de pasteurs, les indigestions de corned-beef, se mêlait, à grand renfort de jeu de mots, d'à peu près, de calembours. On était étourdi par cette débordante truculence ; mais elle décelait un esprit si « bon enfant » qu'on était obligé de la subir, même de s'en amuser...

Robert rentra quand Thérèse annonça que le déjeuner était servi. Pour passer dans la salle à manger, Stackbach mit délibérément son bras sous celui du docteur Roubaix ; son autre main s'appuya sur l'épaule de Robert et tous trois allèrent s'asseoir à table.

La verve du metteur en scène anima tout le repas.

A la fin du déjeuner, le docteur Roubaix se leva et alla chercher les liqueurs. En posant les flacons sur la table, il crut remarquer que Robert finissait de dire quelques mots à l'oreille de Stackbach. Robert, en voyant s'approcher son père, avait eu ce recul un peu brusque, cette attitude composée des personnes qui cherchent à dissimuler leur trouble. Un large sourire illumina la face rubiconde de

Stackbach quand il tint dans sa main le verre que lui tendait son hôte.

« Se pourrait-il, se disait le docteur, en buvant non sans plaisir une chartreuse veloutée, qu'un homme d'aspect si franc partageât avec mon fils un secret qu'il me serait peut-être désagréable de connaître? Oh! non, ce n'est pas possible. »

Les boutades de Stackbach le rassurèrent. L'hypocrisie était inconciliable avec une telle nature. Il s'égaya, répondit à l'Américain. Celui-ci était déjà venu en France pendant la guerre; il avait servi sous les plis de la bannière étoilée. La sympathie qui a toujours uni les combattants rapprocha les deux hommes. Stackbach accapara davantage le docteur. La conversation, à laquelle Robert prit d'abord peu de part, se restreignit totalement entre eux deux.

L'Américain, sans cesser de discourir, alluma une courte pipe, puis il s'étira bruyamment, rit, se leva, et reprit le bras du docteur, qui fit les honneurs de l'appartement à son invité. Bien qu'on n'eût rien de particulièrement remarquable à lui montrer, Stackbach, à chaque instant, se récriait d'admiration, questionnait, hochait la tête en connaisseur.

— Mon fils est-il monté chez Mlle Yvonne? demanda le docteur à Thérèse.

— Oh! non, monsieur, il est sorti, il n'y a pas dix minutes.

— Il nous a délaissés pour des bords plus fertiles..., déclama Stackbach, dans la bouche de qui cette citation était pour le moins inattendue.

Cette fois, le docteur ne rit pas. Robert s'était esquivé! Qu'avait-il dit à l'oreille de Stackbach? D'occuper son père, de l'amuser, pour que son départ passât inaperçu? Où pouvait-il bien aller, dans

cette ville qui lui était inconnue quelques jours auparavant?

Jusqu'à l'heure où il dut sortir pour visiter ses malades, le docteur resta en compagnie de Stackbach. Le metteur en scène abordait un sujet qui tenait au cœur du docteur; il lui parlait de sa fille ! Non pas seulement en relatant ses succès, mais en lui retraçant sa vie de tous les jours, là-bas, en Amérique. Stackbach s'attendrissait en retrouvant des détails :

— Douce petite chose! commença-t-il. Un jour, passant en auto dans la campagne, elle a rencontré un enfant mal vêtu qui poussait devant lui trois moutons. Un pauvre vieux chien pelé suivait. Elle a arrêté sa voiture et y a fait monter toute la bande : chien, enfant, bétail, pêle-mêle sur les coussins de velours; elle les a emmenés à leur but, à trois milles de là.

Stackbach contait d'autres incidents où l'on voyait qu'en toute occasion Yvonne prodiguait le meilleur de son cœur.

Le docteur Roubaix écoutait... Il se répétait : « ...Et je n'étais pas là pour la prendre dans mes bras et lui dire ma fierté! »

Stackbach se taisait, maintenant. Enfoui dans un bon fauteuil, il suivait ses souvenirs dans les volutes bleuâtres de la fumée de sa pipe. Le docteur Roubaix, soudain, pensa tout haut : « Où peut donc aller Robert?... »

Stackbach remit sa pipe entre ses lèvres, et cligna de l'œil; le docteur le fixa avec étonnement. Stackbach, alors, fit avec les deux mains un geste d'ignorance, et se remit à fumer placidement.

Deux heures sonnèrent. Le docteur était obligé de partir; il en informa Stackbach, le priant de l'excuser.

— Allez-vous loin? demanda rondement l'Américain.

— Non, Senlis n'est pas une grande ville.

— Eh bien, emmenez-moi! Nous ferons route ensemble. Je vous attendrai pendant vos visites.

— Soit!

Ils montèrent tous deux dans la chambre d'Yvonne. La jeune fille écrivait. Elle cacheta rapidement la lettre qu'elle venait de terminer.

— Veux-tu que je la mette à la poste? lui proposa son père.

— Non. Je m'aperçois que j'ai oublié d'écrire le principal... Il va falloir que je la recommence!

Et elle déchira sa lettre en petits morceaux.

Le docteur et Stackbach partirent. Yvonne, dans sa chambre, rêvait. Thérèse entra. Elle bavarda quelques instants avec la jeune fille.

— Monsieur n'avait pas l'air bien content que M. Robert soit sorti sans le prévenir...

Quelques heures plus tard, le docteur Roubaix et Stackbach rentrèrent. Ils avaient croisé dans la rue les ouvriers qui venaient de terminer leur première journée de travail dans les caves. L'un d'eux dit au docteur :

— M. Mautier est resté chez vous.

L'entrepreneur attendait, en effet, devant la porte de la cave.

— Venez voir, monsieur, fit-il.

Suivis de l'inévitable Stackbach, ils descendirent. Les lampes à acétylène restaient allumées devant le mur attaqué à coups de pioche.

— Tout à l'heure, expliqua Mautier, en désignant un coin du mur, cela a cédé d'un coup, ici. Un souffle froid a presque éteint la flamme d'une lampe qui était tout près. Suivant les plans que nous avons consultés avant de nous mettre à l'œuvre, il ne devrait y avoir là que de la terre. Il se pourrait

que nous nous trouvions en présence d'un de ces souterrains dont vous parliez ce matin, monsieur Roubaix. On peut placer la chaudière au fond de l'autre couloir. Ce sera moins pratique, il faudra plus de canalisations... Mais vous aimeriez mieux voir où cette ouverture mène...

— Certainement, dit le docteur.

— Comment donc! renchérit Stackbach.

— Eh bien! Je vais faire le nécessaire, dit Mautier. Mes hommes élargiront d'abord l'entrée du souterrain et nous continuerons nos travaux. Même si vous ne jugiez pas la découverte intéressante, on pourrait quand même installer notre appareil ici. Seulement, il faudrait décider vite.

— Dès demain, mon brave Mautier; je vous remercie. Vous avez raison, il se peut que le souterrain nous réserve une désillusion. Alors, jusqu'à nouvel ordre, ne changeons rien à nos projets.

Stackbach abondait en hypothèses extravagantes, et voulait que les ouvriers se remissent à la tâche.

— Demain, demain! lui répétait doucement le docteur.

Lorsqu'ils remontèrent, Robert venait d'arriver. Stackbach lui posa une question en anglais, l'accompagnant de clins d'oeil. Robert lui fit signe de se taire. Le docteur, qui s'avancait vers son fils, s'arrêta devant l'attitude et l'expression de Robert; elles décelaient un trouble peu commun, métamorphosant ce garçon que M. Roubaix avait pris l'habitude de voir, l'air détaché, souvent railleur, l'allure désinvolte et sportive... Rien de tout cela ne subsistait. Que s'était-il donc passé pour déterminer un tel changement?

## CHAPITRE XIV

### SURPRISES

De bon matin, le lendemain, les ouvriers arrivèrent. Le docteur les attendait. Stackbach, qui avait promis d'être debout avant l'aube pour assister à la mise au jour du souterrain, dormait encore à poings fermés.

— Je n'ai plus grande confiance, dit Mautier au docteur qui lui serrait la main.

— Et pourquoi donc?

— Hier soir, au café, j'ai parlé du souterrain. Tout le monde s'est moqué de moi.

— Qui donc?

— Voyons... Piedevin, Cardel, le pharmacien.

— Parbleu! Je ne lui envoie pas mes clients!

— M. Legastet...

— Mon collègue de la Société archéologique? C'est plus étonnant. Bah! depuis vingt ans qu'il fait partie de la société, il n'a pas pu mettre sur pied un rapport!

— L'adjoint, M. Dufour, enfin, M. Grieur!

— Cela m'eût étonné qu'il ne me critiquât point,

celui-là! Il ne tenait déjà pas à me voir commencer nos travaux; si maintenant il se doute qu'ils m'intéressent à un double titre, il ne doit pas décolérer. Belle assemblée d'ignorants, au surplus! Il faut que nous trouvions quelque chose, Mautier, rien que pour leur clouer le bec!

— Je ne demande pas mieux, docteur. Dites, je n'ai pas eu tort de parler?

— Tort? Pourquoi? Je n'ai rien à cacher à personne, moi! Allons, à l'ouvrage !

Les ouvriers avaient disposé leurs lampes près d'eux et préparaient leurs outils. Un homme arriva, portant des bouteilles de vin qu'il déposa dans un coin. Enfin, les ouvriers saisirent leur pioche et frappèrent avec précaution, à l'endroit du mur où l'on présumait que s'ouvrait le souterrain.

Les grosses pierres s'effritaient assez difficilement. Le mortier qui les unissait faisait corps avec elles. Un pic se brisa. Les hommes travaillaient avec ardeur. De temps en temps, le docteur les faisait s'interrompre, et, l'oreille collée à la brèche déjà ouverte, il écoutait les échos qui se répercutaient dans la galerie. A un moment, il fit signe à l'ouvrier de cesser de frapper : il lui avait semblé surprendre, au loin, un bruit insolite, dont il ne discernait pas la nature... Probablement parce que ce bruit s'était produit trop avant.

Trop avant! La galerie alors serait assez profonde? Il écouta encore... Rien, cette fois-ci. Un silence sépulcral. Seul, un souffle froid passait par la fissure et couchait la flamme de la lampe qu'approchait l'ouvrier.

— Continuons, dit le docteur à Mautier.

— Allez! tous ensemble!

Les pioches reprirent leur cadence. Il y avait pour plusieurs heures de travail avant qu'une ouverture praticable fût forée. Le docteur Roubaix

donna ses instructions à Mautier, puis remonta dans la maison où maintenant tout le monde, sauf Stackbach, était éveillé.

Dans sa chambre, Robert, le visage fatigué par un mauvais sommeil, était assis, accoudé sur sa table, devant un livre; il semblait poursuivre une rêverie étrange. Ses yeux, fixés dans le vide, se fermaient parfois. On eût dit qu'un grand trouble s'était soudain emparé de lui. Il vint ouvrir à son père; le docteur remarqua la persistance du changement qu'il avait observé chez son fils, la veille au soir.

— Qu'y a-t-il, Robert? Tu n'es pas souffrant?

— Non, fit Robert d'un ton neutre.

Puis il se tut soudain et marcha vers la fenêtre. Le docteur l'examinait à la dérobée. Plus que jamais, il avait l'impression que Robert lui cachait quelque chose. Et cela devait être assez grave, car le jeune homme paraissait sérieusement affecté...

Après quelques vagues paroles, ils se quittèrent; le médecin descendit et donna ses ordres à Thérèse.

— Quatre couverts aujourd'hui. Mademoiselle déjeunera avec nous!

— Comme je suis contente, monsieur! Je vais soigner le menu!

On frappa à la porte. Thérèse alla ouvrir : Mautier était là.

— Qu'y a-t-il?

— Un accident, répondit Mautier. Oh! pas bien sérieux, ajouta-t-il vivement, mais un accident tout de même. Voulez-vous venir?

Le docteur Roubaix suivit l'entrepreneur. En arrivant dans la cave, il trouva les ouvriers rassemblés loin du lieu de leur travail. Ils entouraient un des leurs et lui frottaient vigoureusement l'épaule.

— Voilà, dit Mautier : comme vous voyez, nous avons pratiqué une ouverture assez large. Mon contremaître Bonjot — il désignait l'ouvrier blessé — a voulu pénétrer le premier dans le souterrain. Il a pris une lampe et s'est courbé afin de passer par l'ouverture. Il s'est redressé et nous a dit : « C'est épatant! C'est voûté, bien maçonné et ça n'a pas l'air de finir... » Il a fait quelques pas, en parlant fort. Sa voix résonnait. Tout à coup, il a crié, mais d'une autre façon...

Le contremaître Bonjot s'approchait. Il semblait à peu près remis, mais sa voix tremblait encore.

— Ainsi donc, je marchais... J'avais bien fait quinze, vingt pas. Je balançais mon falot dans tous les sens, sans voir rien de bien sensationnel. Des murs comme ceux-là, ni plus ni moins vieux, et tout suintants. Il n'y avait que sur le sol que ça changeait : presque tout de suite, c'étaient des dalles, très larges, avec une telle couche de poussière que mes pas, bien sûr, doivent y rester marqués. J'avancais. De ma main libre je tâtonnais, mettant prudemment un pied devant l'autre. C'est cette précaution qui m'a sauvé. Voilà que, tout à coup, je sens une des dalles qui bouge, juste à l'instant où j'allais peser dessus de tout mon poids. « Tiens, ça ne joint pas bien », que je me dis. J'appuie un peu plus, d'un seul pied, toujours... Ah! là! là! J'entends comme un déclic un bruit de verrous rouillés, et j'ai à peine le temps de me jeter de côté! Pan! Un énorme moellon dégringolait de la voûte et m'effleurait l'épaule. Si j'avais fait le pas franchement, j'étais assommé net!

Le docteur Roubaix examina l'épaule du contremaître et fit jouer les articulations. Bonjot grimaça quelque peu, mais fut bientôt rassuré.

— Thérèse vous donnera de ma part le meilleur remède qui soit, mon brave : deux bonnes bouteilles

cachetées... Mais promettez-moi de ne rien dire à personne. A personne, n'est-ce pas? Et vous aussi, Mautier, vous tous, mes amis! Gardez-moi le secret et je vous récompenserai...

Le docteur remarqua la mine peu enthousiaste des ouvriers, braves gens tranquilles que les risques des aventures ne tentaient guère. Leur travail pour la matinée venait de prendre fin. Tandis qu'ils parlaient, le docteur les entendit murmurer entre eux:

— Pas payés pour ça... Dangereux... diableries... syndicat...

L'heure du déjeuner sonna. Yvonne, Robert, Stackbach s'assirent à la table du docteur. Yvonne manifestait une joie débordante. Stackbach se montrait plus exubérant qu'à l'ordinaire. Robert souriait, vaguement, et le docteur Roubaix vit passer dans les yeux de son fils comme un regard de mélancolie...

— Hello! Bob, interpella Stackbach, qu'avez-vous donc, vieux cher garçon? Vous avez l'air tout « drolle ». Enfin, vous n'étiez pas avec nous, à l'instant!...

— M'y voici, dit Robert.

Stackbach, hilare, lui frappa sur l'épaule, et attaqua le plat que Thérèse venait d'apporter. Toute la conversation roula sur la découverte du matin, et l'incident qui avait failli avoir de si graves conséquences. Stackbach ne se consolait pas de n'avoir pas été là.

— C'est moi, affirmait-il, qui serais entré dans la galerie!

— Et où seriez-vous, à cette heure, vieux Jimmy? Dans un lit d'hôpital, le crâne entouré de pansements...

— Mort au champ d'honneur de la science archéologique!... Vous aimeriez qu'on dise cela de vous, Jimmy?

Les convives réclamèrent des éclaircissements au docteur.

— Je suis à la fois content et surpris, dit-il. Content, parce que la découverte dépasse mes espérances : une galerie qui semble très longue, sur laquelle s'ouvrent peut-être des salles, des cellules, des cryptes des plus curieuses! Elle possède probablement des ramifications. Mais n'envisageons encore que ce qui est tangible. Cette embûche que le maçon a rencontrée sur son chemin, c'est là un témoignage historique d'une grande valeur! Ce qui m'étonne, c'est que le mécanisme du traquenard, inutilisé depuis des siècles, ait pu fonctionner...

— Bonne fabrication, glissa Stackbach.

Le docteur poursuivait :

— Il ne faudra s'aventurer dans la galerie que très prudemment. Les pièges doivent y abonder : chausse-trapes, oubliettes, machineries insoupçonnées et terribles! Ah! nos ancêtres ne plaisaient pas!

— Dis donc, papa, intervint Yvonne, ils avaient sans doute quelque chose de bien précieux à défendre, à garder, les gens de l'ancien temps, puisqu'ils armaient si redoutablement des chemins qui conduisent, le diable sait où!... Si tu allais tomber sur un trésor!

— Là! là! ne te monte pas l'imagination, dit en riant le docteur.

— Il y aurait pourtant de quoi, fit Stackbach. Un trésor, Bob!... Eh!... Encore dans les nuages?

Robert, en effet, parut à cet instant sortir d'un rêve.

— Ne nous occupons que des pierres, dit le médecin. Elles fourniront matière à des discussions passionnantes. Qui donc prétendait qu'à Senlis il ne se passait rien que de banal? N'était-ce pas toi, Robert?

— Oui, je me souviens, j'avais tort, sans doute... Pas trop, cependant; j'avais dit : « rien de sensationnel ! »

— Ceci ne l'est pas, à ton avis?

— Taisez-vous, Bob, dit Stackbach. Moi, je dis, pour l'événement en question : sensationnel, oui! Croyez-moi; j'ai le flair.

— Sensationnel est un mot que Jimmy n'emploie pas souvent, dit Yvonne à son père.

Thérèse vint prévenir le docteur du retour des ouvriers. Deux hommes manquaient à l'appel : le contremaître, puis un maçon assez âgé, que ses camarades écoutaient beaucoup. C'était lui qui avait prononcé, en s'en allant, le mot de « diablerie ». Il avait prié Mautier de l'envoyer travailler ailleurs. Quelles raisons avait-il données? Mautier n'y avait rien démêlé de sensé.

Le docteur resta en compagnie des ouvriers, leur parlant avec bonne humeur afin de les mettre en confiance. Il aurait besoin d'eux assez longtemps encore pour maçonner l'ouverture pratiquée et consolider l'intérieur de la galerie.

A plusieurs reprises, les ouvriers s'arrêtèrent, l'oreille tendue. Le docteur crut reconnaître le bruit qu'il avait perçu le matin, plus net, à présent. Les coups de pioche éveillaient des échos, mais ce bruit en était très distinct.

— On dirait des pas, murmura un ouvrier.

— Ce sont peut-être des pas, en effet, répliqua le docteur. On marche au-dessus du souterrain, dans une maison, dans la rue... Ecoutez encore...

Un des hommes collait son oreille contre le sol.

— Eh bien?

— Je ne sais pas... Il me semble que c'est au même niveau que nous. Mais du moment que monsieur le docteur assure le contraire...

Le passage était désormais suffisant. Le docteur

s'y engagea. Trois hommes le suivaient, portant chacun deux fortes lampes. L'entrée du souterrain était bien telle que l'avait décrite Bonjot.

— Marchez derrière moi, sans vous écarter à droite ni à gauche, recommanda le médecin. Suivons les pas de Bonjot. Ils sont très visibles sur cette poussière épaisse. Attention. Halte!

Le docteur Roubaix venait d'arriver devant la lourde pierre que le contremaître avait si heureusement évitée. Il se pencha pour l'examiner.

— C'est un travail très ancien, dit-il à Mautier en lui désignant un crochet scellé à la face supérieure du bloc. Regardez : la rouille a en partie disparu sur le crochet à cause du frottement que le métal a subi en quittant l'appareil qui le maintenait là-haut.

On leva les lampes. Dans la voûte, un trou noir marquait la place de la pierre dangereuse. On y distinguait vaguement un système de poulies, de chaînes...

— Passez-nous donc les lampes. C'est vous qui avez marché là, Mautier? demanda soudain le docteur.

— Non, monsieur. Je suis resté derrière vous. Ces pas-là, — il montrait des empreintes sur lesquelles se penchait également le docteur Roubaix — ces pas-là sont sur notre gauche. Ils continuent hors de notre vue; ils vont dans les deux sens; quelqu'un est venu, puis reparti...

— Quelqu'un?... Quand?... La poussière peut-elle garder, comme l'argile, des traces très anciennes?

— Je ne sais pas. Mais ces marques-là me paraissent aussi récentes que celles de Bonjot, que les nôtres; comparez...

Il appuya son pied, juste à côté d'un des mystérieux stigmates.

— C'est pareil, dit-il. Sauf pour la forme... Quelle

drôle de chaussure! Pas de talon! du moins pas comme ceux que nous portons. Une sorte de pied plat, effilé du bout...

Le docteur projetait la lueur de sa lampe sur le signe apparu.

— C'est un pied chaussé d'un soulier « à la pou-laine », qui a laissé cette trace, fit-il. On portait ces chaussures-là, voici quatre ou cinq siècles...

Il y eut un silence. Mautier était sidéré.

— Ce n'est pas possible, dit-il enfin, d'une voix altérée, que des traces de pas se soient conservées intactes pendant si longtemps... Le moindre courant d'air les aurait brouillées.

— En existait-il avant notre trouée?

— Sûrement. A mon avis, seule une grande sécheresse pourrait expliquer un pareil phénomène. Or, voyez quelle humidité règne ici! Les murailles suent littéralement! Tenez, là-haut, à droite, ça ruisselle... Ah! mais regardez donc, on dirait une grille... Oui. Elle doit communiquer avec votre puits!

Le puits! Son évocation ajoutait un facteur nouveau au mystère, et le reliait à cet autre, peut-être aussi obscur, que le docteur avait entrevu, ces jours derniers, et auquel il croyait son fils mêlé. Il en éprouva un frisson, déterminé à la fois par la crainte et le froid...

— Pas chaud, hein? fit Mautier en resserrant sa blouse.

Ils avancèrent encore. Le souterrain, bientôt, obliqua. Les deux hommes ne s'aventuraient qu'après avoir balayé le sol, les murs et les voûtes de la lumière vive de leurs lampes. Le docteur regardait au-dessus de lui quand il se sentit empoigné par la main de Mautier crispée à son vêtement... Il se retourna. L'entrepreneur lui montrait, d'un doigt tremblant, un point devant lui...

— Là... là..., balbutiait-il.

— Qu'y a-t-il?

— J'ai vu, j'en suis sûr, une lueur, au fond, là-bas, assurait Mautier. J'ai vu aussi une ombre qui a passé et repassé devant... J'ai parlé. Tout a disparu.

L'entrepreneur était effrayé. Sa peur se communiquait au docteur. Bien qu'il s'en défendît, celui-ci sentait une angoisse bizarre lui étreindre le cœur. Quel inconnu les guettait, là, dans l'ombre?...

— Il y a quelqu'un, dit-il à Mautier. Eh bien! appelons. Ensemble! Crions : « Ohé! » Attention : une! deux! trois! : « Ohé! »

Les clameurs roulèrent, répercutées par les voûtes et les murailles. Ils écoutèrent. Le silence.

— Encore une fois, dit le docteur.

Le son de leur voix les inquiéta. Ils sursautèrent. On leur répondait. Les ouvriers, derrière eux, croyant à un signal, répétaient le mot pour affirmer leur présence. Les rumeurs éveillées par tous ces cris décréurent. Il sembla au docteur que la dernière se prolongeait, simulant un ricanement. M. Roubaix, se tournant vers Mautier, ne lui demanda pas s'il avait entendu comme lui... L'entrepreneur était hagard.

— Retournons, dit le docteur. Nous reviendrons mieux outillés...

Mautier fit demi-tour avec soulagement. Les deux hommes n'avaient fait que quelques pas, lorsqu'un objet siffla et s'abattit, près d'eux. Une pierre... lancée!... D'où? Et par qui?... Un deuxième projectile faillit atteindre le docteur et ricocha sur l'armature de sa lampe. Mautier, pris de panique, s'enfuyait à toutes jambes. Le docteur, le suivant rapidement, se retournait de temps à autre. Ce qu'il vit au loin était-il un reflet de sa lampe ou la fameuse lueur observée par Mautier? Celui-ci s'ar-

rêta près du bloc tombé pour reprendre son souffle. « Quelle affaire! » dit-il.

Le docteur regardait le sol. Les énigmatiques empreintes s'y dessinaient. On s'était arrêté là, pour mettre au point le mécanisme, sans doute?

— Ne dites rien de tout cela aux ouvriers, recommanda le docteur à Mautier.

— Entendu... Mais... aurez-vous encore besoin d'eux?

— Oui... pour installer le calorifère.

— Ah! bon, fit l'entrepreneur, maintenant rassuré.

— Obtenez leur silence, insista le médecin, en rejoignant les maçons. Allez, mes braves, votre journée est terminée, leur dit-il.

Et les hommes partirent. Le docteur Roubaix demeura devant l'entrée béante... Il croyait encore discerner un bruit inquiétant. Ce n'était qu'un filet d'eau qui tombait sur les dalles, de cette grille qui devait communiquer avec le puits...

Le docteur, assailli de pensées confuses, soupira longuement; il lui sembla entendre de nouveau le ricanement de tout à l'heure. Alors, il remonta, précipitamment, et son départ ressemblait à une fuite devant l'invisible menaçant.

## CHAPITRE XV

### UN PROJET

En recommandant le silence à Mautier et à ses ouvriers sur ces incidents, le docteur Roubaix obéissait à plusieurs raisons. La première, c'était qu'il voulait garder pour lui le bénéfice moral de la découverte. Les risques courus en la faisant n'étaient pas illusoires. Le mécanisme meurtrier qui avait été mis au jour, les traces de pas, les lueurs, les pierres lancées, certes, il était facile de fournir à tout cela des explications plausibles. Mautier lui-même, à présent, se riait des terreurs qui l'avaient assailli et s'amusait des hallucinations dont il convenait avoir été victime.

Les pas?... Qui prouvait que le souterrain n'avait pas une issue? Le couloir était probablement connu par des personnes qui n'y attachaient aucune importance, voire par des enfants... On s'y promenait parfois en chaussons sans doute...

Le docteur sourit en songeant que, dans son cerveau enfiévré, il avait évoqué les « chausures à la poulaine » du moyen âge! C'était là pure imagina-

tion. Le souterrain connu? Cela expliquerait tout! Les lueurs, les pierres lancées? Des garnements devaient avoir établi dans ce dédale leur quartier général et lapidaient ceux qui venaient les troubler, voilà tout. Le raisonnement du docteur mettait de l'ordre dans ses pensées, et il lui semblait inutile que le bruit de sa découverte se répandît, avant qu'il l'eût étudiée entièrement...

Ensuite, il ne fallait pas que d'autres tentassent de chercher le mot de l'énigme qui le torturait, quoi qu'il en eût. Malgré ses déductions apaisantes, un doute subsistait au fond de son esprit. Si, par un hasard cruel, comme il avait cru en saisir des indices, son fils Robert se trouvait mêlé à quelque sombre intrigue? Devant les yeux du docteur repassa toute la série des faits qui l'avaient si désagréablement surpris... Robert y figurait toujours en étrange posture : répétant près du puits la phrase ambiguë du déplaisant photographe; sortant chaque jour dans cette ville, qu'il ne pouvait supporter au début; conseillant les travaux puis demandant qu'on y renonçât; se montrant depuis la veille en proie à des soucis qu'il ne confiait pas; baissant les yeux en présence de son père...

Le docteur Roubaix envisagea un moment une hypothèse monstrueuse : Yvonne n'était-elle pas la complice de son frère? Une voix malfaisante souffla au docteur : « C'est une comédienne!... » Puis, il écarta la téméraire accusation. Il chassa les idées mauvaises qui affluaient à son cerveau. Son Yvonne était inattaquable. Et pourtant, quelles influences pesaient sur elle! Ce Stackbach? Un brave homme, semblait-il, mais un fantoche. De surcroît, un étranger pour qui la notion du bien et du mal n'apparaissait pas celle des citoyens français. En outre, Yvonne était une femme, c'est-à-dire une pâte bien malléable pour qui sait l'attendrir... Oh! ces doutes,

de plus en plus douloureux, qui soudain lui venaient, torturants!

Le docteur s'énervait. Si encore il pouvait parler à Robert, lui faire soulever un coin du voile sous lequel celui-ci cachait son secret? Le médecin se demandait de quelle façon il aborderait son fils, sous quel prétexte il engagerait la conversation avec lui, Robert, à ce moment, entra.

— Je ne te dérange pas? Je viens passer quelques instants avec toi, papa; voici des heures qu'on ne t'a vu... Tu me regardes?

— Tu es très bien habillé, Robert... Mais il me semble que tu n'avais pas ce costume, à déjeuner?

— J'ai changé de veston, c'est vrai. Ce pantalon va avec presque tout...

Le docteur se rappelait, en effet, ce pantalon beige au pli impeccable, sur lequel, à son grand plaisir, il ne découvrait aucune trace semblable à celles dont il s'était taché lui-même, dans le souterrain.

— Stackbach nous abandonne bien, dit Robert. Il ne cesse de causer avec Yvonne. Fred a apporté un énorme courrier. Aussi, les projets s'échafaudent, là-haut!

— Yvonne ne parle pas de repartir, j'espère?

— Sois tranquille, elle ne pense pas à te laisser seul. Et moi non plus, du reste.

— Ton revirement m'étonne, Robert.

— Quel revirement? J'ai beaucoup de plaisir à vivre ici!

Le docteur Roubaix, plus à l'aise, poursuivit :

— Lorsque j'aurai un peu de temps, je te servirai de guide, comme je te l'ai proposé. Je te conduirai non seulement à travers la ville et dans la campagne, mais je te ferai connaître des « types » de Senlisiens assez curieux. Oh! rassure-toi, je ne t'imposerai pas des heures de papotages dans de

tristes salons provinciaux! Mais outre qu'il y a, à Senlis, des gens d'un commerce souvent très agréable, je pense que tes dons d'observation trouveront à s'exercer utilement...

— Je comprends, papa, mais j'ai déjà quelques aperçus, tu sais! J'ai fait des rencontres... Grieur, le notaire, c'est un Senlisien pur sang.

— Sans aucun doute. Mais, parmi ceux à qui je veux te présenter, il y a Evariste Séverin, entre autres. Il connaît Senlis comme sa poche...

— Du moment que tu l'estimes, il me plaît déjà.

Le docteur Roubaix se sentait en confiance. Il lui sembla que Robert ouvrait la bouche pour parler, puis qu'il se ravisait.

— Eh bien? fit-il, avec un sourire, en observant Robert. Celui-ci, visiblement, décidait d'aborder un autre sujet de conversation.

— Dis-moi, papa, fit-il, ta propriétaire, Mme de...

Il s'arrêta, bien qu'il n'eût pas l'air de chercher le nom qu'il avait sur les lèvres.

— Mme de Valjenceuse? articula le docteur. C'est vrai, tu l'as vue ici, ces jours derniers! Tu as causé longuement avec elle, après notre entretien; tu l'as accompagnée jusqu'à son domicile, si je ne me trompe?...

— Oui.

Tous deux se turent encore. Le docteur rêvait. Il murmura : « Mme de Valjenceuse... »

— Tu la connais depuis longtemps, toi? demanda Robert.

— Personnellement, non, mais dès ma première visite, nous avons sympathisé...

— Elle possède une intelligence vive; j'ai pu en juger.

— N'est-ce pas?... Et elle s'exprime avec beaucoup d'aisance.

Robert regardait son père. Il dit, sans ironie :

— Tu me parais très emballé, papa!

Le docteur sourit.

— Oh! n'exagérons rien!

— Papa, reprit Robert à mi-voix, je plaisante... Voyons, je plaisante... Je conviens pourtant que c'est agréable de compter parmi ses amis une femme comme celle-là!

— Elle est fort belle, évidemment. Très belle, répéta gravement le docteur.

Le silence tomba de nouveau entre le père et le fils. Celui-ci songeait, le front plissé de ces rides précoces que le docteur n'aimait pas à surprendre. Voyant Robert assis devant lui, il se souvint qu'il devait l'interroger le plus adroitement possible.

— A propos de Mme de Valjenceuse, dit-il, il va falloir que je la mette au courant de cette histoire du souterrain...

— Est-ce nécessaire?

— La maison ne m'appartient pas... Les plus élémentaires convenances exigent que j'informe la propriétaire de ma découverte.

Robert ne semblait plus disposé à bavarder. Le docteur nota ce changement survenu au moment où il abordait une question délicate. Son fils se tenait-il donc sur ses gardes?

— Viendras-tu le voir, ce souterrain? questionna le docteur, qui jugea sa question trop prompte.

— Certainement, répondit Robert, sans dissimuler une petite moue... Mais tu sais, pour moi, tout cela n'est pas une surprise...

Le docteur remarqua la fin de cette phrase. Était-ce un avertissement?... Une menace? Il dit, brusquement, essayant de découvrir un trouble subit sur le visage du jeune homme :

— Le souterrain communique avec le puits.

— Ah! fit Robert avec indifférence.

— Tu le savais? demanda le docteur.

— Moi? Voyons, comment le saurais-je?... Et d'abord, que veux-tu que cela me fasse?

Le docteur, décontenancé, balbutia :

— Je ne sais pas... je croyais... Moi, cela m'intéresse; alors, tu comprends...

— Papa, papa! Toutes ces affaires te fatiguent! Tu as dans ta maison tes enfants, un invité, tu n'abandonnes pas tes consultations et tu trouves le moyen de te créer de nouveaux soucis! Crois-moi, ne continue pas dans cette voie; cela pourrait te jouer un mauvais tour. Veux-tu me permettre de te donner un bon conseil? Eh bien! laisse donc de côté toutes ces histoires d'un autre âge! Que désires-tu? Figurer parmi les gloires senlisiennes? Cela ne mérite pas le mal que tu te donnes! Crois-moi, fais replâtrer ta brèche et ne perds plus de temps pour procéder à l'installation de ce calorifère.

— En somme, tu souhaites que je renonce à l'exploration commencée?

— Ma foi, oui... Que comptes-tu découvrir? Rien. Tu seras bien avancé lorsqu'un coup de pioche donné malencontreusement ébranlera les fondations. Nous vois-tu ensevelis sous des décombres?

— J'avais déjà pensé à des travaux de consolidation.

— Tu vois, que de soucis! Cela n'en vaut pas la peine!

— Qu'en sais-tu?

— Je t'ai prévenu. Je décline toute responsabilité.

— Ce qui veut dire?

— Mais rien... C'est une phrase toute faite, une plaisanterie...

Le docteur croisa nerveusement ses mains derrière son dos et marcha de long en large, d'un pas saccadé.

— Papa, je n'ai pas voulu t'ennuyer, dit Robert. Seulement...

Le docteur supposa, à l'accent de son fils, que celui-ci allait se livrer peut-être. Il le regarda attentivement.

— Voilà, père... C'est autant pour toi que je parle que pour... Enfin, tu as vu, déjà, par toi-même, que ces travaux ne plaisaient pas à Mme de Valjenceuse... Elle te l'a dit... Seule, sa parole l'a liée... Il ne faudrait pas en abuser...

— Comment?

— Enfin, ce serait faire acte de galanterie, n'est-ce pas? que de ne pas s'entêter...

— C'est une leçon, Robert? dit froidement le docteur.

— Une suggestion, seulement.

— Je ne crois pas pouvoir la retenir.

— Tant pis! soupira Robert.

Et pour lui-même, il murmura :

— J'aurai fait tout ce qui était possible...

Le père et le fils échangèrent encore quelques paroles sans importance. Puis, saisissant un vague prétexte, Robert s'en fut et le docteur demeura seul. Il s'assit dans un fauteuil, prit sa tête dans ses mains. Que pouvait-il retirer de la décevante conversation qu'il venait d'avoir avec son fils? Rien de précis... Comme Robert s'était montré habile! Son intention, pourtant, apparaissait nettement : il souhaitait qu'on renonçât aux travaux... Et il jouait, pour cela, du nom de Mme de Valjenceuse...

— Oh! je saurai! je saurai! se répétait le docteur.

On frappa à la porte. Stackbach entra.

— Mon cher docteur, dit l'Américain, agréez d'abord toutes mes excuses. Je vous ai indignement abandonné! Je vous avais promis d'être à vos côtés pendant votre expédition dans les sous-sols...

Et me voici seulement... Au moins, pouvons-nous nous y rendre, tout de suite?

— Je regrette... Je ne dispose pas de la lumière nécessaire... Les ouvriers ont emporté leurs phares.

— J'ai une lampe électrique de poche... Avec quelques bougies, cela pourrait nous suffire. Il n'y a pas de danger?

— Si, dit le docteur.

Il regardait Stackbach qui arrondissait des yeux étonnés. La figure de l'Américain respirait une telle bonhomie, une franchise si évidente, que M. Roubaix au paroxysme de son état anxieux crut découvrir en lui un confident. Il parla, confusément, d'abord, racontant à Stackbach les divers incidents de la matinée, lui montrant la présence d'une menace très proche, mais sans rien dire de ses soupçons. Pourtant, au fur et à mesure qu'il s'exprimait, les craintes dont il avait espéré se débarrasser en les confiant prenaient au contraire une forme plus concrète. Stackbach l'écoutait avec attention et l'émotion du docteur ne lui échappa pas. Comprit-il qu'il ne lui disait pas tout?

— J'avais bien prévu qu'on pouvait tirer parti du souterrain, déclara-t-il, lorsque le docteur eut terminé. Le scénario se présente bien... Veillons au bon découpage... Du surnaturel? Parfait!... Les empreintes? En gros plan... Une bonne surimpression; voilà un excellent fantôme! Ah! Songez au bruit des chaînes pour la « sonorisation »... Bien réussir aussi, à ce sujet, les bruits du vent, le clapotis de l'eau et les ricanements lointains... Eh! Eh! ça ne vient pas mal!

Le docteur Roubaix regardait avec dépit celui qu'il se souvenait avoir nommé, à part soi, un fantôme... Cependant, il dressa l'oreille quand Stackbach poursuivit :

— Il faut finir ce prologue dans un bon mouve-

ment, qui nous remette dans la réalité! Parbleu! La classique descente de police?... Hein!

Voilà ce que le docteur redoutait! A aucun prix, il ne voulait ébruiter l'affaire dans la peur que la justice ne vînt prendre la chose en main. Il fit entendre à Stackbach qu'il ne désirait pas en arriver à cette extrémité. Stackbach, voyant son trouble, y mit fin.

— En somme, dit-il, ce que nous voulons, c'est une exploration du souterrain faite avec les moyens dont disposerait la police, sans les fâcheux retentissements qui suivent les opérations judiciaires...

— A peu près, dit le docteur.

— Eh bien! écoutez-moi, voici ce que je vous propose...

Stackbach se rapprocha du docteur et lui parla tout bas, longuement.

Le docteur parut convaincu. Il était, d'ailleurs, si déprimé, qu'il se serait rendu aux raisons de quiconque se fût offert à l'aider.

— Je pars à l'instant, dit Stackbach. Demain, tout sera prêt.

## CHAPITRE XVI

### UNE «TROUPE» DE CHOIX

La taverne « Belga », à Paris, ressemble à toutes les brasseries un peu importantes des grandes villes. Le matin et au début de l'après-midi, rien ne paraît devoir attirer spécialement l'attention sur cet établissement, mais vers 4 heures de l'après-midi, brusquement, une foule bizarre envahit l'établissement, s'insinue, s'infiltré entre les tables, se divise en groupes encombrant les passages. Les banquettes et les chaises de la terrasse se peuplent, et ce flot murmurant, houleux parfois, où des cris, des rires, des appels trop bruyants s'élèvent, déborde bientôt sur le trottoir. Un tel envahissement a de quoi étonner ceux qui fréquentent assez rarement le quartier de la Porte-Saint-Martin. Cette clientèle offre, en effet, un pittoresque inattendu : des hommes de toute taille et de tout poil, glabres ou barbus, chauves ou pourvus de chevelures absaloniennes, des « messieurs », dont la mise, lorsqu'on l'examine d'un peu près révèle des

détails fâcheux — linge grisâtre, vêtements luisants, bottines éculées. Tous ont des « types » marqués : masques composés selon une expression choisie, regards qui voudraient être lourds de pensées, bouches amères, fronts noblement dégarnis. Sur ces visages d'une étrange teinte uniforme, on découvre des traces roses ou jaunâtres, et les yeux sont soulignés d'un cerne bleu ou bistre qui n'est pas dû certainement à la fatigue. Leurs yeux clignent, parfois, avec un air de souffrance, surtout lorsque le soleil luit radieusement. Alors, des mouchoirs sortent des poches et essuient quelques larmes douloureuses !

Les femmes qui font partie de cette foule sont, en général, plus soignées que leurs camarades masculins. Mais leurs visages fanés, leurs paupières meurtries par un mal étrange, font souvent peine à voir. Elles sont maquillées, mais avec une accentuation ocrée qu'on ne remarque ordinairement pas sur les physionomies des femmes les plus fardées. Elles recherchent, comme les hommes, la composition d'un « type » qui constitue en quelque sorte leur « marque », leur « exclusivité ». Voici des brunes fatales, des blondes trop vaporeuses, de dignes matrones... Plusieurs ont des cheveux longs, et portent des chignons compliqués, anachroniques à souhait.

Les toilettes des artistes de cinéma témoignent d'un grand souci d'entretien; mais elles ont, pour la plupart, une allure bizarre et tapageuse : le lamé, les volants, les écharpes y éclatent, y frémissent, mêlés à de lourds colliers, à des bijoux extraordinairement scintillants. Attablées devant des consommations, les interprètes de films bavardent, rient à grands éclats, s'accueillent avec des gestes excessifs. Certains ont à leur côté des enfants qui, tous, ébouriffent des cheveux trop frisés. Ces petits

ont de grands yeux mélancoliques qui semblent ouverts avec étonnement sur la vie.

Les heures passent. Tous ces êtres attendent celui qui leur assurera le pain du lendemain. Qui n'a pas vu, dans les films, ces foules vibrantes, ces masses qui représentent des peuples en révolte, des armées, l'auditoire frémissant des salles de tribunaux? Les metteurs en scène chargent leurs régisseurs de recruter à la taverne « Belga » les multiples éléments qui constitueront ces ensembles grouillants. On cherche, là aussi, les artistes qui doivent paraître au premier plan, porter un plus riche costume ou même tenir un petit emploi : domestique, officier, assesseur... Dès lors, que de compétitions acharnées! La sympathie de ces recruteurs est précieuse à acquérir, car les trois ou quatre cachets qu'un privilégié pourra obtenir ainsi lui assureront quelques semaines de sécurité.

Tout heureux d'avoir été choisis, les « utilités » qui occupent dans la hiérarchie théâtrale un rang au-dessus des figurants, qui ne sont, au vrai, que des mannequins, se rendent au studio à l'heure indiquée, généralement de grand matin. Ils s'habillent, se maquillent et, après des heures d'attente, vont affronter la dangereuse lumière des sunlights. Très souvent, leurs pauvres yeux se brûlent à cet éclat nocif. Ils jouent avec une grande sincérité, d'après les indications souvent brutales des metteurs en scène et des chefs de groupes. Si, comme il arrive souvent, on demande quelqu'un pour réaligner une scène périlleuse, nombreux sont ceux qui se présentent volontairement, moins par forfanterie, que pour essayer, en se faisant remarquer, de parvenir à un emploi moins subalterne.

Vaines espérances! Ces malheureux vivent en marge de l'un des métiers les plus décevants qui soient. Ce sont, pour la plupart, des « ratés » que

le théâtre a rejetés et qui, trop veules pour lutter contre la rude existence, ont accepté leur médiocre situation actuelle. De braves gens, certes, et remplis de bonne volonté, capables même d'un effort passager, mais qu'ils ne soutiennent guère.

C'est à la taverne « Belga » que Stackbach arriva ce jour-là, à 4 heures. Il était accompagné d'un certain Bébert, régisseur d'une importante firme, aux bureaux de laquelle l'Américain s'était présenté le matin, en exposant les motifs qui l'amenaient. Bébert connaissait tous les figurants de la place. Il serait d'une aide sérieuse à Stackbach pour l'élaboration de son plan.

Stackbach, en pénétrant dans ce milieu nouveau pour lui — la profession de figurant en Amérique étant exercée de toute autre façon — s'attendait à être reconnu, son portrait ayant paru dans tous les journaux et magazines cinématographiques des deux continents, mais l'idée ne vint pas aux gens assemblés devant le café qu'un grand metteur en scène était près d'eux. Ceux qui le regardèrent s'amusèrent même de ses lunettes octogonales, que l'Américain croyait pourtant célèbres! Tout l'empressement se manifesta autour de Bébert. Celui-ci, très important, l'air absorbé, entra dans le café, suivi de Stackbach. Ils s'installèrent devant une table. Le garçon qui venait prendre leur commande dut fendre les groupes qui se resserraient autour des deux arrivants. Une jeune femme se pencha sur le régisseur et l'embrassa en l'appelant : « Chou ! » Bébert, hautain, ne daignait remarquer personne, à l'instar de don Juan regardant le sillage...

— Vous permettez? demanda-t-il à Stackbach  
J'expédie ma besogne journalière et je suis à vous.

Stackbach vit alors l'expression de toutes ces faces tournées vers le régisseur, qui tirait un carnet de sa poche, et mouillait un crayon du bout de

sa langue. Les visages aux yeux quémandeurs se rapprochaient tâchant chacun d'accaparer l'attention de Bébert.

— Demain matin, 7 heures, à Epinay, laissait parfois tomber celui-ci, laconique.

Des murmures... Quelques découragés s'éloignent. Epinay... 7 heures. C'est bien loin, et bien tôt.

— Habits, smokings, toilettes de soirée...

Quelques silhouettes s'en vont, leur garde-robe ne leur permettant plus d'espoir.

— Reste, Dominique, dit Bébert à un grand diable, qui allait, lui aussi, partir. Reste : je vais avoir besoin de toi.

Ces mots suffirent à ramener quelques figurants auprès de la table... Ils attendirent, patiemment, que Bébert eût complété sa liste d'« invités ». Le dernier de ceux-ci fut désigné. C'était un noble vieillard qui tenta, en vain, d'obtenir une avance sur son cachet du lendemain.

— Maintenant, passons à un autre genre d'exercices, dit le régisseur, jovial. Voyons...

Il dévisageait tout le monde. Amènes et souriantes, des figures se présentaient. D'autres, au contraire, l'œil lointain ou aigu, imprimaient sur leurs traits leur « jeu de physionomie » le plus caractéristique.

— Dominique, j'ai dit ; cela fait un. Il vous plaît, monsieur? demanda Bébert en se tournant vers Stackbach.

— Tout à fait.

Dominique bombait son torse, faisant saillir ses pectoraux.

— Ah! voici Cartus, dit le régisseur. Approche! criait-il à une sorte de géant dont les larges épaules tendaient la méchante étoffe de son veston.

Cette fois encore, Stackbach approuva le choix de Bébert. Une femme vint s'appuyer, d'un geste qui

voulait être familier et câlin, sur l'épaule du régisseur.

— Tu ne vas pas encore m'oublier, cette fois? demanda-t-elle.

— Allez, allez, répliqua l'autre assez rudement. Pas besoin de femmes, à moins que monsieur n'en décide autrement.

Stackbach acquiesça d'un signe de tête. Sa face était éteinte. En raison de sa haute situation, il ne s'était jamais mêlé directement aux affaires de ce genre. Il avait fallu des circonstances fortuites pour qu'il vît d'aussi près toute cette misère, pour qu'il touchât du doigt une des tares de cette profession dispensatrice de tant de fortunes!

— C'est quinze ou vingt gaillards « costauds » et pas froussards qu'il me faut, disait Bébert, ennuyé d'être trop harcelé.

Pères nobles, coquettes et rondeurs refluèrent vers un autre point du café où des marchés semblables se traitaient.

— C'est tout ce qu'il y a ici, dit Bébert, en montrant sa petite bande à Stackbach. Il vous en faudrait encore autant? Bon. J'envoie des pneumatiques tout de suite. Demain, au départ, tous mes hommes seront là.

Il se renseigna auprès des figurants retenus, citant des noms, demandant si tel ou tel était libre.

— Si vous m'aviez prévenu plus tôt! Si vous pouviez retarder, disait le régisseur! Vous verriez quel beau choix je vous aurais fourni! Tandis qu'aujourd'hui! Ce n'est pas pour la qualité, rectifia-t-il, car des sourcils terribles se fronçaient vers lui, mais pour le nombre...

A ce moment, un petit homme s'approcha d'eux.

— Complet, patron? demanda-t-il à Bébert.

— Pour toi, oui. Mais, tu ne connais pas un grand fort, qui puisse tourner demain?

— Mais... moi... dit le figurant.

Bébert et son entourage s'esclaffèrent. Stackbach ne put retenir son hilarité, tant était comique cet être minuscule, dont le nez trop long ressemblait au museau d'un rat.

— Vous me rendriez tant service, insistait le petit homme, suppliant. Depuis huit jours, c'est le marasme... Si je rentre sans rien, ce soir, qu'est-ce qu'elle va me passer!

— Ça va, ça va, éludait le régisseur.

— J'ai entendu dire que l'affaire exigeait des gens qui n'ont pas froid aux yeux... On ne peut pas trouver mieux que moi pour ça... Quand j'étais directeur!...

— Allons, ça y est, dit Bébert. Nous n'y coupons pas! Il va nous raconter sa vie...

— Laissez-le, dit Stackbach.

Il écoutait la pitoyable odyssée du pauvre diable. On l'appelait Trouvé. Il avait vraiment été directeur d'un petit théâtre. La chance lui avait d'abord souri... Mais la déveine noire, par la suite, était venue. Sa femme, maintenant, l'obligeait à faire les plus durs métiers, le rouant de coups lorsqu'il ne rapportait pas assez d'argent.

— Le disque est fini? demanda Bébert... Alors, ouste!

— Non, dit Stackbach, j'ai besoin de lui. Il fera nombre...

— Merci, monsieur, merci! s'exclamait Trouvé. Vous n'aurez pas à vous plaindre de moi. Est-ce que... l'affaire est de longue haleine?

— Un jour, pour commencer, dit Stackbach. Voici de quoi il s'agit, continua-t-il. Soyez prêts tous, demain matin, à prendre place dans un autocar qui vous conduira de la place de la République à Senlis. Le départ aura lieu à 10 heures. Vous déjeunerez là-bas. On tournera l'après-midi. On vous ex-

pliquera sur place ce que vous aurez à faire. Attendez-vous cependant à des risques assez importants. Ceux d'entre vous qui pourraient subir quelques dommages seront très largement indemnisés. Ceci, d'ailleurs, pour prévoir le pire, car il est probable que tout ira le mieux du monde.

Sur ces mots, Stackbach se leva, laissant les figurants débattre avec Bébert les conditions accessoires. Trouvé, cependant, accompagna le metteur en scène jusqu'à la porte du café, se confondant en remerciements, ponctuant ses protestations de gratitude par des gestes cocasses de ses bras courts.

Stackbach donna encore quelques coups de téléphone pour s'assurer que les électriciens et un important matériel se préparaient à gagner Senlis, le lendemain avant midi.

Satisfait, il s'en fut dîner dans un « grill-room », puis flâna sur les boulevards. Parmi les vitrines éblouissantes, les cinémas mettaient leur note brillante. Le cigare aux lèvres, Stackbach s'arrêtait devant chaque établissement. Plusieurs fois il sourit à la vue d'affiches et d'enseignes lumineuses : ne lisait-il pas ce nom qu'il avait créé : « Prisca Margyl » ?

C'était pour rendre service au père de sa vedette, donc, pour plaire à celle-ci, que son esprit lui avait inspiré le projet qu'il mettait au point. Seul, le docteur Roubaix était au courant de ce qu'il imaginait. Yvonne ne savait rien : quelle surprise ce serait pour elle ! Comme elle allait s'amuser ! Cependant, Stackbach se demanda s'il n'avait pas été un peu loin en faisant courir de tels risques à quelques pauvres gens. Mais il combattit vite ces scrupules. Pour finir sa soirée, Stackbach entra dans le cinéma où passait le dernier film de « Prisca Margyl ». Bien calé dans un confortable fauteuil, il revit avec un plaisir nouveau le spectacle qu'il con-

naissait mieux que personne. Il eut l'occasion de s'offusquer de plusieurs coupures qui dénaturaient son œuvre. A vrai dire cette production n'était ni meilleure ni plus mauvaise qu'une autre. Son seul intérêt — et il était d'importance — consistait dans le charmant visage, montré généreusement et sous tous les aspects possibles de la jeune « star » française.

Le lendemain matin, à 10 heures, un autocar occupé par une quinzaine d'hommes râblés, parmi lesquels le minuscule Trouvé, quittait la place de la République. Sur la route conduisant à Senlis, la voiture rattrapa deux camions, transportant les projecteurs, un groupe électrogène. Les figurants saluèrent au passage ces appareils qui venaient « pour eux »... Stackbach, en auto, précédait tout son monde. Il descendit devant la maison de la rue des Cordeliers, portant lui-même une « camera ». Il la maniait d'ailleurs sans grand soin et installa le moderne trépied près du puits.

Le docteur Roubaix, venant à la rencontre de l'Américain, parut sur le perron.

— Je suis prêt, déclara Stackbach, en serrant la main de son hôte.

— Je regrette vraiment de vous avoir dérangé. C'est bien peu raisonnable de ma part d'avoir accepté votre proposition.

— Entendez-vous par là qu'elle est déraisonnable? demanda Stackbach en riant... Laissez-moi faire. Vous serez tellement plus tranquille, après.

— Pourvu qu'il n'arrive rien! dit le docteur Roubaix, préoccupé.

A ce moment, des trompes d'autos entonnèrent un concert discordant. La paisible rue des Cordeliers s'emplit de clameurs. L'autocar des figurants et les deux camions arrivaient. Des fenêtres s'ouvrirent. Les gens, stupéfaits, regardaient cette

troupe étrange qui hurlait des refrains à la mode. Et Thérèse, accourue au bruit, demeura sidérée en voyant des hommes formidables se précipiter dans la cour, tandis que la porte principale s'ouvrait à deux battants, pour laisser entrer un camion porteur d'appareils que la vieille domestique n'aurait jamais imaginés.

## CHAPITRE XVII

### ON TOURNE!

Devant la porte de la maison, la foule s'amassait. Des figurants bavards renseignèrent bientôt les badauds. Du cinéma? Dans la maison du docteur Roubaix!... La rue des Cordeliers connu, ce jour-là, une affluence bien inaccoutumée.

Les personnes qui arrivèrent, un quart d'heure après le gros coup de surprise, furent cependant déçues. La porte de la maison était refermée.

Stackbach avait envoyé ses hommes déjeuner, sous la conduite de Trouvé, promu au grade de régisseur. Les électriciens ayant disposé leurs appareils, étaient allés, de même, prendre leur repas. A la table du docteur Roubaix, seuls Yvonne et Stackbach étaient assis. Robert, dès le matin, avait prétexté un rendez-vous urgent qui l'appelait à Paris.

Yvonne, comme l'avait espéré Stackbach, exultait. Oh! oui, c'était pour elle une bonne surprise. Les yeux brillants de joie, elle avait vu entrer les chers appareils qu'elle reconnaissait. Elle questionnait, sans cesse.

— Qu'est-ce que cela veut dire? Vous allez me faire tourner, Jimmy?

— Non, pas vous, douce petite chose!

— Oh! Qui donc, alors?

— Personne... Ou plutôt, des acteurs sans importance... Voici, fit-il : votre père désire examiner attentivement le souterrain qu'il a découvert. Il a besoin pour cela d'une lumière intense. D'autre part, dear Prisca, vous savez aussi comme tout cela m'intéresse, pour d'autres raisons : j'éclaire le souterrain pour votre père, et, par la même occasion, j'y tourne quelques « bouts » des fragments de scènes dont l'idée m'est venue ces jours-ci, et dont j'aimerais voir l'effet. Je n'avais pas à engager de stars pour cela. J'ai trouvé à Paris ce dont j'avais besoin. Ah! notre après-midi va être bien rempli...

— Oh! que c'est donc amusant, dit Yvonne. Gros Jimmy, vous méritez les plus grandes félicitations pour votre esprit inventif!... Jamais, par exemple, je ne me serais attendue à vous voir opérer à Senlis! Avoue, papa, que je ne t'avais pas menti en te parlant de mon manager comme d'un homme extraordinaire.

Stackbach, tout heureux, mimait la confusion, devant ces louanges. Il baissait les yeux, minaudait de la façon la plus plaisante. Seul, le docteur, toujours soucieux, ne participait pas à la gaîté de ses convives. L'absence de Robert l'inquiétait, lui semblait de mauvais augure.

— Puisque, à la rigueur, je puis sortir, dit Yvonne à son père, je vais assister à la prise de vues?

— Tu n'es pas suffisamment rétablie pour descendre dans une cave humide et froide...

— Aussi, serai-je raisonnable, soupira Yvonne. Tout de même, vieux Jimmy, je ne m'attendais pas à votre drôle d'idée!

Une rumeur leur fit dresser l'oreille. A ce moment, Thérèse entra.

— On vient prévenir ces messieurs que tout le monde est là, dit-elle, avec un accent où persistait sa profonde stupeur. Le docteur prit congé de sa fille. Stackbach le suivit et, se retournant au seuil de la porte, lança un vigoureux « hello ! » à l'adresse d'Yvonne.

La jeune fille se leva, courut à la fenêtre et vit Stackbach jeter sur son épaule la « camera », puis ranger ses hommes le long du mur. Elle vit les électriciens dérouler leurs longs câbles vers la cave. Yvonne, à ces rappels inattendus de son existence mouvementée, riait toute seule. Soudain, le groupe électrogène fut mis en action. Les hommes disparurent dans l'escalier de la cave.

Les passants, dans la rue, s'arrêtaient pour tendre l'oreille aux ronflements du générateur électrique. Tout l'intérêt résidait à présent au fond des caves de la maison.

Stackbach et le docteur étaient entrés dans le souterrain. Deux colonnes les suivaient, précédant les électriciens porteurs des puissants projecteurs. Sans encombre, les appareils jalonnèrent le long boyau, dirigés vers les recoins très sombres, braqués sur le fond mystérieux.

Tandis qu'on installait les contacts, qu'on branchait les câbles conducteurs, Stackbach réunissait ses figurants et leur tenait ce discours :

— Je vais expérimenter avec vous une de mes méthodes nouvelles. Vous savez sans doute qui je suis : le nom de Jimmy Stackbach vous est, je pense, familier...

Un murmure déférent et admiratif courut parmi les hommes... « Enfin ! » songea Stackbach.

— Qu'est-ce que je vous disais ! Je m'en doutais bien que c'était un « as » !

Ainsi s'exclamait Trouvé, d'une enthousiaste voix pointue. Stackbach poursuivit :

— Voici la partie de mon scénario qui vous concerne. Vous êtes une bande de hardis compagnons. Vous venez d'entrer dans ce souterrain qui vous est inconnu, et dans lequel des dangers vous guettent. Vous n'en soupçonnez pas la nature... Vous vous avancez prudemment, sans cesse sur vos gardes. A chaque instant, un guet-apens peut se produire. Quel est-il?... Vous l'ignorez. Je ne veux pas vous en avertir, pas plus que du moment où il surviendra. J'espère qu'ainsi vos nerfs seront perpétuellement tendus, et que, par conséquent, votre jeu sera d'une grande sincérité... Vous avez bien compris? Bon! Ah! il se peut que rien ne se manifeste, tout d'abord. Cela, naturellement, d'après mes instructions, et pour que je puisse vous juger à l'œuvre. Nous recommencerons autant de fois qu'il sera nécessaire. Si un incident imprévu surgit, réagissez selon votre tempérament; vous êtes de rudes gaillards, n'est-ce pas? Aussi, un conseil : n'y allez pas de main morte!... Là. Comme vous le voyez, c'est très simple. Vous êtes prêts? Alors allons-y. Lumière!

Des crépitements, des grésillements se firent entendre. Coup sur coup, les projecteurs s'allumèrent. Une clarté fantastique heurta les murailles, fit cligner les yeux, blêmit les visages.

— Dans son pays, on ne se maquille donc pas? remarqua un des hommes. C'est bien la peine d'avoir apporté nos « fonds de teint ».

La lumière métamorphosait les vieux murs. Elle accrochait des scintillements dans l'eau bourbeuse qui suintait. Elle décelait d'étranges moisissures, dont quelques-unes recouvraient des inscriptions que Stackbach signala au docteur. A la grande sur-

prise de l'Américain, celui-ci ne les regarda qu'avec des yeux distraits...

La masse des hommes se doublait d'ombres prodigieuses, mouvantes. Stackbach les disposa, puis il sortit son sifflet de sa poche.

— A mon signal, vous partirez, dit-il. Ne vous occupez pas de l'appareil; il vous suit.

Un remous se produisit parmi les figurants, accompagné de protestations.

— Eh! dis, tu pourrais pas faire attention?

— Regarde où tu mets tes pieds!

— Il n'est bon qu'à se faufiler, celui-là!...

— Allons, qu'est-ce que c'est? dit le metteur en scène, intervenant.

— C'est ce puceron! dit le géant Cartus, en désignant Trouvé.

Stackbach avait cru bon de placer le petit homme en serre-file. Mais l'ancien directeur, blessé dans son orgueil, avait gagné subrepticement la place à laquelle il estimait avoir droit : le premier rang!

— Attention!...

Un coup de sifflet. Les hommes s'avancent, prudemment d'abord. Quinze, vingt pas, rien. Insensiblement, l'allure s'accélère. On arrive près du dernier projecteur. On dépasse la zone où le docteur et Mautier avaient été assaillis à coups de pierres... Rien. Un coup de sifflet. Les hommes s'arrêtent.

— C'est bien. Nous allons continuer.

Le metteur en scène fait avancer autant qu'il est possible les deux derniers projecteurs. Il braque les faisceaux lumineux droit devant lui... Une sorte de brouillard a l'air de s'évaporer du sol, de sortir des murs, de tomber de la voûte. Rien de distinct n'apparaît...

— Silence!

Les figurants, surpris, se taisent. On n'entend

plus que le ronflement assourdi de la machine électrique, là-haut, dans la cour de la maison.

— Prêts?... Au signal, on tourne!

Un nouveau coup de sifflet. La manœuvre recommence. Les hommes marchent, dans la dernière traînée de lumière. Le docteur Roubaix appréhende le brusque cri de l'un d'eux tombant dans une trappe ou saisi par d'horribles mâchoires métalliques, ou bien... Dans sa pensée, il voit une de ces affreuses chambres de supplices comme il en existait jadis, dans les édifices féodaux! Il y pense, à cette chambre, d'une manière si aiguë, que le souvenir de cette minute le hantera longtemps et que, plus tard...

Les hommes vont d'un pas plus hésitant. Le souterrain oblique vers la gauche. On va être bientôt en pleine obscurité. Mais les acteurs, pris par la situation, angoissés pourtant par le danger prévu, ne songent pas qu'ils seraient invisibles à l'appareil cinématographique. Ils marchent, parce qu'ils doivent aller, parce qu'ils sont des hommes...

L'intrépide Trouvé est à leur tête. Aussi, est-ce lui qui s'engage délibérément dans la partie coudée du souterrain. Les derniers rayons du projecteur font danser sur le mur son ombre falote. Dans l'obscurité qui s'accroît, les yeux du petit homme papillotent. Il lui semble que des lueurs sautillent devant lui... Mais oui, voici un point brillant, blafard...

— Là! crie Trouvé en étendant le bras, renouvelant le geste et le cri de Mautier.

Les autres hommes ont entendu. Ils s'arrêtent. Ils regardent... Parmi eux, Stackbach et le docteur Roubaix se fraient fiévreusement un passage, Stackbach lève une lampe électrique de poche... Un coup de feu claque! Tandis qu'il se répercute par les voûtes et les murailles, une panique s'empare des figurants! Ils se bousculent, se renversent, piéti-

nent ceux qui les empêchent de rebrousser chemin !

— Qu'est-ce que c'est? crie, d'abord en vain, Stackbach! Qu'est-ce que c'est? Vous ai-je réglé ce mouvement?

A sa voix péremptoire, les figurants se ressaisissent. Ils sont revenus sous les feux des derniers projecteurs et se regardent, très pâles! Est-ce seulement la lumière crue qui les blêmit ainsi? Quelques-uns rient, cependant.

— On a bien marché! disent-ils. Elle est bonne, votre méthode, monsieur Stackbach! Même pris de dos, nos mouvements auront une vérité!

— En attendant, continuons, dit le metteur en scène.

— Mais non, mais non! fait près de lui le docteur...

— Si, voyons! Moi aussi, maintenant, je veux savoir. Allons, les enfants! D'abord, rien de cassé?

— Pourquoi? murmurent des voix... Jusqu'ici, c'est du chiqué.

Mais soudain, tous se taisent et prêtent l'oreille, tandis que des frissons passent sur leurs épidermes... Là-bas, en avant, à l'endroit qu'ils ont quitté, une pauvre petite plainte s'élève, se traîne jusque vers eux, gémit, implore... Le docteur et Stackbach se précipitent.

La lampe du metteur en scène éclaire sur le sol le corps de Trouvé, roulé en boule... C'est le malheureux qui appelait, tombé à l'endroit où l'avait atteint l'inférieur coup de feu.

Le premier soin du metteur en scène est de cacher aux hommes qui arrivent la véritable cause de l'accident. Aidé du docteur, il enveloppe Trouvé dans son manteau de voyage, qu'il n'avait pas quitté.

— Vous allez le transporter dans ma chambre

et lui donner les premiers soins, dit-il au docteur Roubaix. Moi, je continue. Allez!

L'ordre de Stackbach est sans appel. Aidé d'un des figurants, le docteur emporte Trouvé.

— Voici un des accidents que je prévoyais, dit Stackbach, revenu parmi ses lurons. Ce brave garçon s'est trop pressé. Sa tête a donné contre cette pierre en saillie, et il s'est presque assommé.

L'Américain ment avec un aplomb merveilleux. Il convainc ses hommes, même ceux qui murmuraient, à l'instant :

— Oh! oh! j'aime pas beaucoup ce boulot-là! C'est peut-être le coup de pétard qui l'a mouché, le frère? Sans blague, qu'est-ce que c'est que ce fourbi? Ça ne me paraît pas franc!

Quelques paroles énergiques et joviales de Stackbach, un rappel discret des primes éventuelles, et voici tout le monde prêt à affronter bien d'autres dangers!

On sursaute encore. Un déclenchement, puis un bruit sourd, roulent dans le fond du souterrain. Deux hommes prétendent avoir vu une mince lueur qui bougeait. L'un d'eux assure même avoir distingué une ombre, projetée sur le mur éclairé par les derniers rayons de lumière. Hallucinations! Encore une fois Stackbach fait rapprocher autant qu'il est possible les projecteurs. Le brouillard ne se dissipe que très peu. Une odeur acre de poudre flotte dans l'air.

— En avant! Je tourne!

Serrés les uns contre les autres, les hommes reprennent leur marche. On dépasse le point où fut abattu Trouvé. On marche. Et soudain, tous s'arrêtent. Stackbach s'approche. Impossible d'aller plus loin! Un autre mur, une sorte de porte métallique, sans charnières ni serrures apparentes, d'une résistance à toute épreuve, ferme le passage. Les

poings des hommes, en frappant dessus, n'éveillent au delà aucune sonorité. Quelle doit être l'épaisseur du métal! On regarde, à droite, à gauche... Rien. Le souterrain s'interrompt net. Alors? D'où a été tiré le coup de feu? Par qui?

Stackbach, seul, se pose ces questions. Il a hâte d'informer le docteur du résultat de son enquête. Quelles conclusions en déduira-t-il? L'Américain, maintenant, partageait un des secrets du médecin, le principal, celui sur lequel les autres, *l'autre*, plus douloureux, se greffaient.

Stackbach fit faire demi-tour à ses hommes. Il les régla dans la cour et les congédia. Les autos qui avaient amené ce monde hétéroclite repartirent pour Paris. Le plan de Stackbach avait été suivi. Il n'apportait qu'une précision, sans rien éclaircir : une présence hostile se manifestait bien dans le souterrain, et s'opposait aux incursions. Malgré son apparence fantastique, le mystérieux personnage usait de moyens trop réels pour qu'un esprit sain pût croire à une intervention surnaturelle!

Mais Stackbach, pas plus que le docteur, ne pouvaient déceler l'identité de l'être malfaisant ni les motifs qui le poussaient à se conduire de telle façon. Que réservait encore cet étrange habitant des entrailles du sol? Surtout, qui était-il?

Abîmé dans ses réflexions, Stackbach monta dans sa chambre. Le docteur Roubaix qui venait d'achever le pansement de Trouvé, atteint peu gravement à l'épaule, montra à Stackbach la balle qu'il avait pu extraire.

— Conservez-la, dit l'Américain. Ce sera peut-être utile.

On frappa à la porte. Le docteur, regardant l'Américain et Trouvé, mit un doigt sur ses lèvres. Yvonne et Robert parurent.

— Il y a eu un accident?

---

— Rien de grave. Une chute. L'épaule luxée. Ce brave homme va partir ce soir, dans l' « Ibérienne ». Il passera quelques jours, à mes frais, dans une bonne clinique.

Stackbach parlait. Le docteur regardait son fils. Comme il aurait souhaité le voir étonné de l'incident, questionner, s'inquiéter!... Robert ne disait rien.

— Quand donc es-tu rentré? lui demanda le docteur.

— Au début de l'après-midi, répondit tout de suite Robert.

— Tiens! dit Yvonne... Alors? pourquoi n'es-tu pas venu? Tu aurais assisté aux essais de Stackbach.

— Oui... dit Robert. C'est vrai.

— Où étiez-vous donc, tantôt, Bob? demanda Stackbach à son tour...

Le docteur réprima un tressaillement. C'était là la question qui brûlait ses lèvres.

— Tantôt? dit Robert.

Un sourire vint sur sa bouche, sourire énigmatique dont les yeux du jeune homme démentaient la gaîté, car leur regard restait grave et profond!

— Tantôt? reprit-il. Ah! voilà!

## CHAPITRE XVIII

### L'HOMME SEUL...

Des jours et des jours passèrent... Ils marquèrent, pour le docteur Roubaix, parmi les plus pénibles de son existence. Il se sentit saisi par une prostration qui le poussait à s'isoler dans un mutisme presque absolu. Il se cloîtrait dans son cabinet, et il fallait qu'un motif urgent amenât un visiteur pour qu'il le reçût.

La vieille Thérèse se montrait très affectée du changement qu'elle remarquait chez son maître. Tout le monde, à Senlis, ignorait l'incident dramatique du souterrain. Seuls, le docteur, Stackbach, Trouvé et le mystérieux agresseur possédaient le secret de ce qui s'était passé.

Stackbach ne faisait plus que de courtes apparitions rue des Cordeliers, ses affaires le retenant à Paris. Il venait prendre des nouvelles de Prisca et bavarder avec Robert. Le docteur voyait très peu l'Américain. Celui-ci devinait que M. Roubaix était fâché de l'avoir mêlé à une aventure sur laquelle il exigeait un silence de tombeau. Stackbach s'était

bien gardé de lui en demander les raisons. En outre, comme la découverte de la cloison métallique avait fait s'effondrer tout espoir de la forcer et comme le docteur manifestait une répugnance évidente à épiloguer sur l'aventure, Stackbach avait décidé de s'en tenir là. Le metteur en scène s'était pris d'une vive amitié pour l'infortuné Trouvé, qui s'était guéri assez vite, et en avait fait son factotum. Quant à Robert, il évitait de se rencontrer avec son père et montrait dans ses rapports avec lui une froideur singulière. Le docteur le fuyait également se répétant sans cesse : « Pourquoi ne s'en va-t-il pas? Pourquoi ne quitte-t-il pas ma maison, puisque, sans aucun doute, il devine mon hostilité contre lui et mes soupçons à son sujet? Il se les explique à coup sûr. Sinon, il s'étonnerait de ma conduite à son égard. Mais puisqu'il sait que je l'ai deviné, pourquoi reste-t-il? »

Le docteur s'épuisait à chercher une réponse à sa question. « Faudra-t-il donc que je le chasse, quand je découvrirai de façon certaine ce qui le retient à Senlis? »

Le docteur Roubaix ne révélait pas à Yvonne la cause profonde de ses appréhensions. La jeune fille cherchait à le consoler de son chagrin, mais n'osait lui en demander la raison. Thérèse lui témoignait une sollicitude toute pareille. Mais la domestique, elle, l'interrogeait, tandis que, pas une seule fois, Yvonne ne l'avait questionné. Elle savait donc? Stackbach ne lui avait rien dit, cependant. Alors?... La seule personne avec qui Yvonne causait librement, n'était-ce pas son frère? De là à conclure qu'elle avait reçu sa confession, il n'y avait qu'un pas.

Plusieurs fois, prétextant une lassitude, le docteur Roubaix avait prié Yvonne de le laisser seul, dans son cabinet. Il y demeurait immobile, regar-

dant fixement la porte par où sa fille était sortie, et le démon qui le harcelait sans répit lui répétait : « Complice!... Elle est sa complice... Tous te jouent une odieuse comédie! »

Et l'idée d'Yvonne trempant dans un complot et en étant l'âme peut-être, l'obséda soudain. Plus le docteur voulait se persuader que cette supposition était insensée, plus elle revenait s'imposer à lui. « Ainsi, songeait-il. Yvonne aurait tout dirigé dans l'ombre... Ainsi, elle me prodiguait ses sourires, ses tendres paroles, elle me remerciait de l'avoir guérie... Et tout cela n'avait d'autre objet que de me bernier davantage! »

Il fallait que le docteur fît un rude effort de volonté pour réagir. Il y réussissait le plus souvent en se posant la question qui dominait toutes les autres, et qui éliminait une partie de ses plus grandes craintes : « Pourquoi? »

Oui, pourquoi Yvonne et Robert s'étaient-ils ligüés contre lui? Le pauvre père en arrivait à fouiller, à disséquer ses souvenirs. « Est-ce parce que je me suis montré dur envers Yvonne, voici des années, qu'elle serait revenue ici, pour se venger?... Non, je ne puis croire à tant de noirceur!... »

Des sanglots étouffaient le docteur; il s'abattit sur son bureau, la tête sur son bras et pleura. Il se redressa enfin. Plus rien ne subsistait de son délire. Cependant, il se sentait désespérément seul, désormais.

Yvonne, rétablie, pouvait sortir et profiter des derniers beaux jours. Comme le docteur aurait souhaité faire une promenade avec elle, le bras fragile de sa fille passé sous le sien!.. Mais sa dépression était telle qu'il fuyait toute société. Ce fut Robert qui emmena sa sœur à travers la ville qu'il connaissait bien à présent...

Le docteur regarda s'éloigner ses deux enfants

qui traversaient la cour. Ses nerfs se crispèrent; il ne put réprimer un ricanement. La raison reprit pourtant le dessus.

« Oh! oh! se dit-il... Je suis en proie à la manie de la persécution! »

Hélas! Les idées qu'il agitait en lui étaient bien de celles qui peuvent conduire à la folie. N'est-ce pas un vrai supplice que de se savoir épié, menacé pour des raisons inconnues? Un tel état d'esprit est le propre des déments, mais le docteur Roubaix ne pouvait plus douter de la réalité des dangers qu'il courait. Cette balle qu'il venait de sortir d'un tiroir et qu'il tournait entre ses doigts, ne fortifiait-elle pas sa conviction? Et l'idée parasite qui se greffait sur cette réalité, l'idée lancinante qui s'ancrait en lui chaque jour davantage, on la sentait sous chacune de ses paroles, elle brûlait dans chacun de ses regards! Le coupable était là, chez lui. Et il ne devait pas être seul!

Aucune preuve tangible n'existait, vraiment; mais trop de coïncidences valent parfois plus qu'une certitude absolue. Il combattait ces affreuses pensées et les attribuait à son tempérament inquiet; il voulait croire, surtout, à une recrudescence de ses fièvres paludéennes. Mais quelle tristesse que de souhaiter un mal, pour en expliquer un autre! Excédé, parfois, de porter sans repos le fardeau de son obsession, le médecin cherchait à fixer son esprit sur divers sujets. Aucun ne le retenait. Toujours le désir d'approfondir le mystère qui le harcelait et toujours le mot angoissant revenait sur ses lèvres : « Pourquoi? »

Par moment, il se sentait libéré. Cela ne durait guère et il retombait dans sa prostration. Une fois seulement, il se cramponna à ce qui l'avait distrait un instant de ses pensées; sans l'avoir voulu, il songeait à Mme de Valjenceuse. Ah! n'aurait-ce pas

été pour lui un apaisement que de recevoir les conseils d'une femme aimée? Quel refuge qu'une affection sincère et profonde! Mais il n'avait pas revu Mme de Valjenceuse depuis la visite que celle-ci lui avait faite en compagnie de Grieur. Elle avait dû partir mécontente, le docteur ayant refusé d'accéder à sa demande. S'il avait agi ainsi, n'était-ce pas à cause de Robert, dont les paroles l'avaient irrité? Robert — il s'en souvenait — lui avait récemment parlé de Mme de Valjenceuse, à propos du souterrain. Robert... Le souterrain... Les pensées du docteur Roubaix, après une seconde d'accalmie, reprenaient leur cours douloureux...

Bien entendu, nul ne pénétrait plus dans la cave. Le docteur en avait cadénassé la porte; il gardait la clé dans un tiroir de son bureau et ne songeait plus guère à la curiosité archéologique que recelaient ses sous-sols. Il ne revoyait que les traces des pas, le premier piège, la lueur, les pierres, le coup de feu. Il maudissait Mautier. A plusieurs reprises, celui-ci était venu prendre ses ordres pour les travaux du calorifère; Thérèse avait répondu qu'ils étaient ajournés à une date que son maître ne pouvait encore fixer.

Le docteur Roubaix se rendait parfois dans sa cour et là, immobile, il observait longuement le puits. Il se penchait aussi sur la margelle, fouillait du regard la profondeur ténébreuse, cherchait à découvrir la place où s'ouvrait la communication... Il rentrait alors et s'enfermait derechef dans son cabinet. Thérèse inventait des prétextes pour venir l'y surprendre.

— Vous ne devriez pas rester à vous morfondre, comme cela, monsieur. Allez donc rejoindre vos enfants! Ils sauront bien vous distraire, eux! Ils en ont des choses à vous dire. Ils sont ensemble, là-haut, et bavardent que c'est un vrai plaisir.

Le docteur se garda bien d'aller troubler leur conciliabule. Le soir même, à table, Yvonne se montra plus loquace que de coutume :

— J'ai vu une noce, aujourd'hui! dit-elle, à brûle-pourpoint. La mariée était une fille toute simple, une ouvrière sans doute. Mais comme elle était fière! Pensez donc! On se retournait sur son passage, on lui souriait! Comme ce doit être amusant de se marier!

— C'est une chose très grave, fit le docteur.

— Oh! pas plus qu'une décision un peu importante, comme il m'est arrivé d'en prendre bien souvent.

Le docteur Roubaix regarda sa fille.

— Oh! continua-t-elle, tu penses bien que si j'avais cette idée, je m'empresserais de solliciter ton agrément. Me le donnerais-tu, ce consentement?

— Peut-être.

— Dis « sûrement »! papa, sûrement, les yeux fermés, dès que je te le demanderais, sans chercher à savoir pourquoi, ni pour qui j'agirais de cette manière...

— Je ne comprends pas tes paroles... Déjà, une fois tu m'as parlé, en effet, de semblable façon. Qu'est-ce que cela signifie?

Le ton sur lequel le docteur prononçait ces mots était empreint d'une vive émotion. Yvonne, en le constatant, entourra de ses bras frais les épaules de son père, et l'embrassa :

— Papa! papa!... Alors, on ne peut plus te taquiner?

— Pas en ce moment, Yvonne, dit le docteur, dont les nerfs souffraient de l'assaut qu'ils venaient de subir. Mais explique-toi, je t'en prie!

— Pas en ce moment, dit la jeune fille, en contrefaisant son père. Sache bien, dit-elle plus sérieusement, que jamais je n'irai contre ta volonté.

Mais je voudrais de toi une marque de réelle confiance, une preuve de ton affection.

Le docteur lui répondit :

— Ce n'est pas une question qu'on peut résoudre à la légère. Si tu as des projets réels, soumets-les moi. Je réfléchirai... Mais plus tard, veux-tu? plus tard !

Il passait la main sur son front où perlaient quelques gouttes de sueur.

— Entendu! dit gaiement Yvonne. Papa, reprit-elle, il faut que nous sortions ensemble. Regarde quel beau temps!...

— Non, pas aujourd'hui... Demain, nous verrons...

— Alors, tu m'abandonnes encore? Tant pis. Je sortirai seule.

— Oui, dit Robert, surprenant un regard du docteur. Stackbach m'attend cet après-midi. Je prends la voiture, je pars dans une demi-heure.

C'est à cet instant que le docteur aurait dû revenir sur ses paroles et proposer à Yvonne de l'accompagner; il n'y pensa pas, en raison de son désarroi. Elle tint compagnie à son père aussi longtemps qu'il le lui permit. Ensuite, elle monta dans sa chambre, pour se préparer à sortir. Il était à peu près 3 heures de l'après-midi. Le docteur se sentait en de meilleures dispositions. Ses rêveries l'absorbaient toujours, mais il eût volontiers accueilli une diversion qui les eût dérangées. Cette diversion se présenta presque aussitôt, sous l'apparence de M<sup>r</sup> Grieur, que le docteur vit traverser la cour, précédé de Thérèse. M. Roubaix fit la grimace :

— Si le remède est bon — et j'en doute — il n'est pas agréable à prendre, se dit-il.

Il ne pouvait cependant pas refuser sa porte à l'officier ministériel. Et celui-ci, peut-être, venait

lui parler de Mme de Valjenceuse... On introduisit le notaire.

— Mon cher docteur, le bruit se répand que vous êtes en mauvaise santé. J'en suis fort chagriné. On dit que les savetiers sont les plus mal chaussés, ajouta-t-il en riant assez naïvement; les médecins, de même, seraient-ils les plus mal soignés? Ou peut-être, connaissant la juste valeur de leur science, les disciples d'Esculape se résignent-ils à leur sort? Voilà qui serait peu encourageant!

— Mon cher maître, vos propos me touchent.

— Plaisanteries, plaisanteries, poursuivait le ridicule tabellion. Délassons nos méninges, là est le salut! Si je me permets de parler ainsi, c'est que je vous vois là comme à votre ordinaire, un peu soucieux. Eh! Une mèche un peu plus blanche sur votre tempe... Tout cela, à vrai dire, ne présage rien de très fâcheux. Savez-vous ce qu'il vous faudrait? Changer d'air! Ce serait radical. Votre santé me préoccupe; j'en parlais hier encore à Mme de Valjenceuse...

— Mme de Valjenceuse me sait souffrant? C'est vous qui le lui avez appris?...

— Ma foi, non... Et je crois même que c'est elle qui m'a informé de votre état, dans des termes pleins d'intérêt et en souhaitant une prompte amélioration.

— Comment savait-elle cela?

— Mon Dieu, la rumeur publique!... Nous avons... appris, de même, que vous aviez effectué une certaine découverte, qu'un souterrain...

— Oui...

— Un souterrain qui...

— Qui?

Je ne sais pas... Je cherche à vous faire parler et vous vous dérobez. Vous restez sur vos gardes.

Oh! si je ne dis rien, c'est qu'il n'y a rien.

— Ecoutez-moi. Avec des amis, j'ai parlé de votre trouvaille. Nous sommes tous tombés d'accord pour dire que cela ne pouvait être d'un bien grand intérêt. Rangez-vous à la raison. C'est pour vous que je parle. Un échec serait si regrettable pour un homme de votre mérite! Je connais vos collègues, ils vous couvriraient de brocards.

Le petit homme pérorait, en pinçant l'excroissance charnue de son menton. Son insistance déplut au docteur.

— Je sais à quoi m'en tenir sur l'esprit de nos concitoyens, dit-il. Qu'ils sachent donc que je ne me laisserai brocarder par personne. Coûte que coûte, je prouverai la valeur de ma découverte, mais cela, à mon heure....

— Voyons, docteur...

— Pas à présent, non... Mais plus tard, quand mes enfants m'auront quitté. Alors, je reprendrai mes travaux. A moins qu'une circonstance grave ne m'en empêche...

— Oui... oui...

Grieur murmurait, intimidé par les paroles qu'il entendait. Une gêne s'établissait entre les deux hommes. Pendant le silence, un pas rapide, descendant l'escalier, se fit entendre. On frappa à la porte, et, tout de suite, une voix jeune s'écria :

— Au revoir, papa, à tout à l'heure.

Yvonne descendait le perron, traversait la cour. Le notaire la regarda par la fenêtre.

— Ma fille, que vous avez déjà vue, je crois?

— Oui, fit Grieur, qui, se levant, prit son chapeau.

— Au revoir, mon cher maître, dit le docteur en l'accompagnant. Merci de votre visite. Et, je vous prie, dites bien à Mme de Valjenceuse à quel point je suis touché de ses vœux.

Grieur s'en fut. « Quel être bizarre! » se disait le

docteur. « Prolixe en arrivant, muet et à peine poli, à son départ ! »

Le médecin passa cependant une moins mauvaise journée ; mais, au soir tombant, ses pensées, de nouveau, le hantèrent. Ni Yvonne, ni Robert n'étaient de retour. Le docteur entendit Thérèse disposer les assiettes sur la table de la salle à manger. L'heure du repas sonna. Personne. Inquiet, le médecin se leva, interrogea Thérèse. Yvonne n'était pas dans sa chambre. Le docteur sortit, resta sur le seuil, dans la rue. La nuit descendait. Des souffles de plus en plus frais couraient dans l'air.

« Oh ! elle s'est habillée bien légèrement, se dit le docteur. Elle pensait donc rentrer tôt ! »

L'inquiétude commençait de le gagner. La rue s'animait ; des ouvriers, des employés rentraient de leur travail. La journée était finie, la nuit complète. Toujours personne ! Le docteur s'affola. Quel destin s'acharnait donc sur lui ? Qu'était-il arrivé à Yvonne ? Il se revoyait la disputant à la maladie. « L'aurais-je retrouvée pour qu'elle me fût enlevée ? » se disait-il alors. Serait-il donc dans mon destin de n'être à jamais qu'un père sans enfants ? »

CHAPITRE XIX  
PENDANT L'ORAGE

Thérèse avait rejoint le docteur et cherchait à le rassurer. N'y pouvant parvenir, elle lui proposa d'aller à la rencontre d'Yvonne. Chaque fois qu'un pas résonnait dans la rue, le docteur se précipitait, et, chaque fois, c'était une déception nouvelle.

Le vent soufflait; les volets claquaient; les girouettes proches grinçaient lugubrement.

— Rentrez donc, monsieur, vous allez prendre froid. Au moins, laissez-moi vous apporter un vêtement.

— C'est bon, c'est bon, Thérèse ! Je pense qu'Yvonne ne tardera pas, à présent.

— Mettez-vous donc à table. Il n'y a rien de tel pour faire arriver les personnes que l'on attend !

De larges gouttes de pluie commencèrent de tomber. Le vent s'apaisa. Au loin, de sourds grondements de tonnerre se firent entendre.

— Ça y est ! C'est l'orage. Cette fois, monsieur, il faut rentrer !

Le ton énergique de Thérèse détermina le docteur. Une rafale de pluie ayant cinglé les vitres, il courut vers la fenêtre. Au moment où il allait tirer les doubles rideaux, un éclair fulgurant l'aveugla. Quelques secondes après, le fracas de la foudre retentit. La pluie tombait à verse et rebondissait sur les toits et les pavés. Des ruisseaux coulaient déjà dans les caniveaux de la cour.

— Oh! ma pauvre petite! ma pauvre petite, où es-tu? où es-tu? se répétait le docteur. Son front était moite. Ses mains fébriles pétrissaient nerveusement son visage. La sueur y provoquait d'agaçantes démangeaisons. L'électricité saturait l'air, pénétrait dans tous les pores, l'état anxieux du médecin était porté au paroxysme. Tous les objets lui semblaient importuns. D'un geste, il bouscula ce qui se trouvait sur son bureau : une coupelle de cristal se brisa; il ne tenait plus en place. Comme Thérèse venait doucement l'inviter à se remettre à table, il lui dit, rudement :

— La paix ! Vous m'avez fait perdre trop de temps! Donnez-moi mon imperméable. Vite!

— Vous allez sortir? Où irez-vous?

— Ça me regarde. Dépêchons-nous.

Thérèse se retira en maugréant. Le docteur n'avait pas voulu prononcer certains mots : son dessein était de se rendre au commissariat afin de s'informer si un accident survenu à une jeune fille avait été signalé; il songeait aussi à aller sonner à la porte de l'hôpital.

Thérèse, ses bons yeux pleins de larmes, peinée d'avoir été rudoyée, apporta le manteau du médecin. Sans un mot, celui-ci l'endossa et sortit. L'orage était parvenu à une phase très violente. Des éclairs zébraient le ciel, s'entre-croisant, traçant de sinistres arabesques qui demeuraient, pendant quelques secondes, au fond des yeux éblouis. Les claque-

ments de la foudre retentissaient presque aussitôt, fracas de planches brisées suivi d'écroulement de formidables murailles. Le docteur se lança dans les remous de cette nuit dantesque.

Giflé, glacé par l'eau, bousculé par le vent, glissant sur les pavés polis, le docteur avançait péniblement, lorsqu'un bruit le fit s'arrêter, tendre l'oreille... Cette trompe d'auto?... Cet appel? Il revint, hâtivement, juste à temps pour voir deux silhouettes descendre d'une voiture ruisselante et se précipiter dans la maison. Le docteur accourut : Robert, accompagné de Stackbach, était là; tous deux seuls. Le docteur, en les apercevant, ne put articuler qu'un mot :

— Yvonne?..

Robert et l'Américain, interdits, se regardèrent. Robert murmura :

— Eh! quoi, Yvonne?

Le docteur crut que son cœur allait cesser de battre.

— Elle n'est pas avec vous?

De plus en plus stupéfaits, les deux arrivants croisèrent encore leurs regards. Stackbach, cette fois, parla :

— Comment cela serait-il possible? J'ai passé l'après-midi avec Robert à Paris. Il était tard quand nos occupations nous laissèrent libres. Robert m'a invité à l'accompagner et à venir dîner ici. J'ai accepté, car j'avais certaines choses à communiquer à Prisca. Où est-elle?... Et qu'avez-vous?

L'émotion avait été trop forte pour le docteur : il défaillait. Stackbach l'aida à s'asseoir. Son malaise dissipé, M. Roubaix s'expliqua, à mots entrecoupés... Il dit la sortie d'Yvonne pour une promenade; il décrivit, d'une voix hoquetante de sanglots, la légère toilette de la jeune fille; il fit connaître le retard, puis ses craintes grandissantes ;

enfin, l'absence inexpliquée, les terribles pressentiments qui l'avaient saisi.

Puis, incapable de se contenir, il se mit à pleurer. S'il avait regardé à ce moment ses deux auditeurs, il aurait vu Stackbach se tourner vers Robert et lui parler, à mi-voix, en anglais. Il eût distingué, parmi ces mots rapides, la syllable du prénom « Ralph ». Il eût vu Robert, d'un geste, imposer catégoriquement silence à son interlocuteur.

— Voyons, voyons, dit Stackbach en s'asseyant près du docteur. Rien ne sert de s'affoler. Examinons les faits avec calme. D'abord, où est allée Yvonne?

— Je n'en sais rien.

— Sans doute, aura-t-elle refait une de nos promenades, suggéra Robert.

— Dans ce cas, elle serait revenue...

Il y eut un silence. Stackbach, après avoir réfléchi, se leva et marcha de long en large, la tête baissée.

— Quand l'orage a éclaté, fit-il, Yvonne a dû prendre le chemin du retour, à moins qu'elle ne se soit mise à l'abri. Le pays ne doit pas manquer de braves gens qui l'auront recueillie.

— Oui, mais l'orage se prolongeant, elle a dû tout mettre en œuvre pour m'épargner une inquiétude. Si loin qu'elle ait pu aller, ce n'est pas le bout du monde ! Elle m'aurait fait prévenir.

L'impuissance de ces trois hommes angoissés, cherchant à deviner les ruses du sort, leur apparaissait plus évidente à mesure que l'heure avançait.

— Il faudrait faire quelque chose, dit le docteur à bout de nerfs.

— Quoi? dirent Robert et Stackbach.

Le médecin leur confia l'intention qu'il avait eue, au moment où ils étaient arrivés, de se rendre au commissariat, à l'hôpital.

— N'envisageons pas tout de suite le pire, dit Stackbach d'une voix soudain altérée. Robert, je vous en prie, aidez-moi à persuader votre père que nous ne nous trouvons pas à cette extrémité!

— Excusez-moi, fit le docteur. Mais si vous saviez! J'ai été jusqu'à penser qu'elle avait fait une rencontre... Oui, j'ai imaginé cela! C'est que, voyez-vous, je la préférerais partie, compromise, plutôt que... Mais, enfin cela non plus ne s'expliquerait pas... Aujourd'hui même, à déjeuner, elle m'a tenu des propos étranges. Elle m'a parlé de mariage, m'a demandé si je lui accorderais mon consentement. Qu'est-ce que cela voulait dire? Y a-t-il un lien entre ces propos et sa disparition?

— Non, aucun, déclara Robert.

— Je ne crois pas, hasarda Stackbach.

— J'en suis sûr, moi, répéta Robert.

Le docteur le considéra. C'était la première fois que son fils, au cours de cette conversation, élevait la voix.

— Tu sais quelque chose? lui dit-il.

— Rien, papa, rien qui puisse expliquer l'absence d'Yvonne. Mais, à mon avis, il est inutile de faire appel à la police; on a assez remarqué Yvonne dans Senlis pour savoir qu'elle est ta fille. Si un accident avait exigé qu'on la transportât à l'hôpital, tu serais déjà averti. Mon idée est d'aller d'abord aux endroits qu'Yvonne connaît. Interrogeons les gens qui habitent leurs parages... Une jeune fille comme elle, habillée d'une façon que les Senlisiens trouvent excentrique, ne peut passer inaperçue. Nous obtiendrons ainsi de précieux renseignements.

— Tu as peut-être raison. Allons! dit le docteur.

A part soi, il pensait : « Sa première phrase a été

pour demander de ne pas mêler la police à nos recherches... »

— Tu veux venir avec nous? interrogea Robert, en voyant son père reprendre son manteau.

— Naturellement! répondit le docteur. Je ne vais pas rester ici, seul, tandis qu'en vous suivant, je vous aiderai et, s'il y a quelque chose, je le saurai tout de suite.

— Et si Yvonne arrive, personne ne sera là pour la recevoir? Papa, tu es las, surexcité... Ecoute-moi. Laisse-nous nous occuper de tout.

— Je vous accompagnerai, dit le docteur, Thérèse va veiller. Partons.

— M. Roubaix nous guidera mieux que vous, Bob, par cette horrible nuit! Vous aurez assez de peine à conduire, observa Stackbach.

Robert lui lança un regard sans bienveillance, et ils sortirent. A travers la nuit, l'angoissante randonnée commença. La pluie tombait sans trêve. Un poudroïement liquide s'agitait dans la lumière des phares, qui déterminait sur les pavés de longues traînées miroitantes. Tout de suite, on se rendit à l'hôpital. Sans hésiter, le docteur sonna. Le portier entre-bâilla l'huis. Mal réveillé, il semblait ne rien comprendre. Stackbach et Robert trépi-gnaient. Avec sang-froid, le docteur s'exprimait posément. On n'avait pas eu, à l'hôpital, connaissance d'un accident survenu dans la région. Les trois hommes remontèrent en voiture.

A cette heure, par ce temps, les habitants dormaient. Mais, que diable! on dérangeait assez souvent le docteur Roubaix, en pleine nuit, pour qu'il se permît, à son tour, dans des circonstances aussi exceptionnelles, de troubler le repos de ses concitoyens! On s'arrêta, d'abord, sur la place de la Halle, devant un café où Robert et Yvonne étaient

entrés la veille. L'établissement n'était pas encore fermé, mais un garçon, à l'intérieur, posait les chaises renversées sur les tables.

— Cette jeune fille a passé près de chez nous, en effet, dit le patron; j'ai bien reconnu la demoiselle. Elle était venue hier. Même que j'ai fait réflexion qu'elle changeait bien souvent de toilette, la petite dame... Je l'ai suivie longtemps des yeux. Elle semblait très pressée. Elle allait vers la gare, par là...

— Elle a dû se rendre du côté des ruines que nous avons visitées hier, dit Robert. Les réflexions qu'elle m'a faites me donnent à penser que le site l'enchantait. C'est, d'ailleurs, un endroit charmant, « La Victoire ! » Il y a là des vestiges d'une ancienne abbaye. Le lieu est agréable et pittoresque. C'est là qu'elle a dû retourner.

— Allons-y vite, dit le docteur Roubaix. Il y a, tout près, une métairie où habitent des paysans que j'ai soignés.

Il pleuvait toujours. La chaussée était un long ruban de boue gluante. Les trombes d'eau du début de l'orage avaient cessé, mais une pluie drue frappait les vitres de l'auto comme des volées de sable fin. A pleins feux, les phares perçaient difficilement cette opacité froide et fluide. Le docteur bouillait d'impatience. Assis près de Robert, il donnait des indications d'une voix brève. Tous ses muscles étaient crispés; instinctivement, il cherchait à imprimer comme un élan à la machine.

Enfin, les dernières maisons de Senlis furent dépassées, ainsi que Valjenceuse; on était en pleine campagne, mais le brouillard s'épaississant, Robert dut ralentir. On approchait pourtant.

— Arrêtons-nous ici, dit le docteur; nous allons passer à travers champs.

L'auto fut rangée le long de la route et les trois

hommes s'engagèrent dans un chemin plein d'ornières. Les souliers s'enfonçaient dans la terre molle : Stackbach tomba. Enfin, à travers la pluie qui les fouettait au visage, ils virent apparaître un groupe d'habitations. Plus loin, dans un amas chaotique, se silhouettaient les ruines!

Le docteur, en courant, arriva devant la porte de la métairie et frappa du poing, ébranlant le vantail.

— Qui est là? cria une voix enrouée.

— Le docteur Roubaix, mon bon Nétaud!

Un instant plus tard, la porte s'ouvrait. Nétaud apparaissait, débraillé, se frottant les yeux.

— Eh! Françoise, appela-t-il, quand il sut; c'est-il pas la demoiselle à M. Roubaix que t'aurais rencontrée ce tantôt?

— La petite avec son amoureux dit une grosse femme qui accourait. Bien sûr que je l'ai vue... Ils étaient gentils tous les deux!

— Où allaient-ils?

— Dans les ruines, là-bas.

— Quand est-elle repartie?

— Ça, je n'en savons rien, j'ai pas remarqué.

— Vous n'avez pas entendu parler d'un accident?

— Eh! non...

Les trois hommes se retrouvèrent sur la route. Le docteur ne disait rien. Ses mâchoires étaient serrées. Il se mit en route, suivi de Robert, de l'Américain et de Nétaud, couvert d'un capuchon, une lanterne à la main.

On arriva près des ruines. Nétaud balançait son falot. Soudain, il poussa un cri : une forme humaine était étendue sur le sol, près d'un buisson saccagé. On s'approcha. Un homme, élégamment vêtu, gisait sur le sol. On le devinait blessé. Son col et sa chemise étaient maculés de taches brunes. Le docteur sursauta en reconnaissant le visage bla-

---

pard, dont la lumière crue sculptait durement les traits immobiles : c'étaient ceux de cet étrange photographe que le médecin avait congédié, la veille du jour où ses enfants étaient venus pour la première fois à Senlis!

## CHAPITRE XX

### DES MINUTES QUI COMPTENT...

Stackbach et Robert soulevaient avec précaution le corps étendu. L'homme ne donnait plus signe de vie. Nétaud approcha sa lumière.

— Docteur, docteur ! appelait Stackbach avec une émotion qu'il ne pouvait contenir.

Le docteur Roubaix regarda le visage livide, aux yeux enfoncés et cernés de bistre, aux narines déjà pincées, aux lèvres blanches où un filet de sang s'était figé. La chair, pourtant, n'était pas froide. Les doigts du médecin, en maniant la tête, rencontrèrent une touffe de cheveux agglutinés. Près de l'oreille, une plaie apparut. Le jeune homme avait reçu une balle de revolver à bout portant, alors qu'il devait tourner le dos. Il n'était pas mort, mais plongé dans un coma qui durait depuis plusieurs heures, sans doute.

— Emportons-le chez Nétaud. Là, je verrai si nous pouvons le transporter chez moi.

Stackbach et Robert, sans dire mot, marchèrent lentement derrière le métayer. Quelquefois, un faux pas faisait trébucher l'un des porteurs. Quel-

ques gouttes de sang coulaient de la blessure de l'inconnu, qui gémissait faiblement.

Le docteur s'attarda sur les lieux du crime. Qui donc l'avait commis? On n'avait aperçu «que les deux amoureux» et le jeune homme paraissait mortellement frappé.

Le docteur Roubaix battit les buissons proches, sans y trouver aucun indice. En s'enfonçant dans le taillis, il heurta un pan de muraille. Le père infortuné murmurait, accablé : «Yvonne! Yvonne! Où es-tu? Réponds-moi!» Seul, le bruit de la pluie sur les feuilles lui faisait écho. Après un dernier regard, il se décida à rejoindre ses compagnons; ils étaient arrivés à la maison de Nétaud. François préparait ce qui était nécessaire pour les premiers soins. Le docteur les donna, très attentivement.

— Voilà, fit-il, en achevant son pansement. La blessure est très grave, mais le caillot qui s'est formé tout de suite a empêché un grand écoulement de sang. Je pense que ce malheureux aura assez de force pour supporter la trépanation.

— Oh! s'exclama Stackbach.

Robert, pâissant, se griffait les paumes.

— De toutes façons, il ne peut rester ici. Et je tiens à le conserver chez moi, ajouta plus bas le médecin. S'il parle, je veux être là pour recueillir ses premiers mots. Portez-le dans la voiture; installez-le comme dans un lit, enveloppé de couvertures. En allant très lentement, il n'y a rien à craindre, poursuivait-il. Dès qu'il sera étendu, je lui ferai une piqûre.

Durant le trajet, les trois hommes demeurèrent silencieux. De temps en temps, le blessé laissait échapper une plainte. L'aube blanchissait lorsque le docteur rejoignit Stackbach et Robert qui l'attendaient dans son cabinet.

— Il repose, dit-il. Peu après la piqûre, il a ouvert les yeux, a regardé autour de lui et balbutié...

Robert et le metteur en scène étaient suspendus à ses lèvres.

— ... quelques mots inintelligibles, puis il est retombé dans l'anéantissement.

Un grand silence pesa. Les trois hommes se considéraient alternativement.

— Que penser de cela? murmura le docteur. Et qu'est devenue Yvonne? Qui est cet homme?... Que faisait ma fille avec lui?... Que s'est-il passé? Imaginez-vous quelque chose?

Robert prit la parole.

— Père, dit-il, il y a un secret dans tout cela; Yvonne seule peut te le révéler, n'est-ce pas Stackbach?

— Sans doute, murmura celui-ci, du même ton évasif.

— Et tu apprendras tout par la bouche d'Yvonne, papa. Il faut maintenant continuer les recherches.

— C'est bien ce que je compte faire. A la première heure, j'avertirai les autorités. Le commissaire de police et les magistrats arriveront dans la matinée.

Robert eut un claquement des lèvres...

— Ils vont tout embrouiller, dit-il. Jimmy et moi, ne suffisons-nous donc pas? As-tu envie de voir notre nom sur les feuilles publiques, dans la rubrique des faits divers?

— Tout à l'heure, nous reviendrons sur ce sujet, répartit le docteur à son fils, en le fixant. Pour l'instant, dites-moi votre opinion, aussi terrible qu'elle puisse être. Serait-il possible... tenez, qu'Yvonne?...

Un brouillard montait devant ses yeux. Depuis la découverte du moribond, une abominable pensée le possédait, dont il mesurait toute l'horreur. Le

docteur Roubaix se demandait si sa fille n'était pas la coupable!

Un même cri de protestation, d'indignation, jaillit de la bouche de ses interlocuteurs.

— Papa, dit Robert, tout vibrant, voici ce qu'un policier t'aurait craché au visage : « Pensez-vous que votre fille ait tiré sur cet homme et se soit enfuie, ensuite? » Est-ce à cette honte que tu veux t'exposer? Tu vois, c'est la première idée qui vient à l'esprit, à toi, son père!

— C'est affreux! C'est affreux! répétait le docteur en mettant ses mains devant ses yeux... Alors, qu'est-il arrivé? Il y a bien l'hypothèse du suicide du jeune homme... Yvonne, affolée, s'enfuyant... Mais on nous l'aurait déjà ramenée...

— De deux choses l'une, dit enfin Stackbach : ou elle se cache, ou elle est retenue par quelqu'un — à qui il faut l'arracher...

— Par quel'un? Comment cela?...

— Parbleu! Et l'agression, qu'en faites-vous?... Supposez qu'un malfaiteur ait attaqué les deux jeunes gens. L'homme, naturellement, résiste. Le bandit frappe. Puis, il entraîne la jeune fille...

— Taisez-vous! cria le docteur qui se représentait l'horrible scène. Yvonne, aux mains d'un être immonde! Oh! plutôt la voir morte!... Yvonne!

La douleur du père était inexprimable. Lui qui s'était penché sur tant de misères physiques, qui avait reçu des confidences souvent terribles, jamais il n'aurait imaginé souffrance aussi cruelle que celle qu'il endurait! Il lui semblait que ses pensées empoisonnaient son corps, que du feu coulait dans ses artères... Un tocsin battait contre ses tempes; il éprouvait la sensation que ses muscles se tordaient atrocement. Il vivait des heures de damné. La voix de Stackbach s'éleva :

— Je crois que nous ne sommes pas éloignés de

la vérité, dit-il. Mais, raisonnons. Cet enlèvement, si nous l'admettons, peut avoir des causes très différentes...

— Lesquelles?...

— Nous venons de supposer un mobile ignoble... Une autre chose est tout aussi plausible. A moi, Américain, elle me paraît naturelle. Voyons : n'avez-vous pas un rival, un ennemi, qui voudrait prendre barre sur vous, vous intimider, vous faire chanter, en un mot, et qui, dans ce dessein, se serait emparé de votre fille comme d'un gage de grande valeur?

— Que dites-vous là?... Moi?... Un ennemi?

— Réfléchissez!... Voici une chance de retrouver Yvonne saine et sauve, c'est d'obéir aux exigences de votre adversaire... Rançon ou toute autre condition, je ne sais pas...

— Et dans ce cas, appuya Robert, s'adresser à la police serait une maladresse irréparable.

— Un ennemi... moi?... répétait le docteur.

Comme Stackbach renouvelait son argumentation, le docteur, soudain galvanisé, retrouva sa lucidité. Un ennemi?... Mais... Oui, sans doute... L'homme du souterrain!... L'Américain devait avoir raison!...

Tandis que cette idée se précisait dans son cerveau, le médecin se rappelait l'injonction qui lui avait été faite de ne plus s'occuper de ses recherches.

Qui donc lui en avait parlé le plus souvent ? Robert !

N'avait-il pas déjà reçu un ultimatum, ce billet portant : « Quittez le pays ? » Il l'avait considéré comme une plaisanterie. Et cette injonction émanait de qui, croyait-il ? De Robert !

Les traits du médecin se durcirent. Comme ses pensées se liaient étroitement à présent ! Et comme

son fils se chargeait encore, à ses yeux, en lui conseillant de ne pas faire appel à la police : « Ce serait une maladresse!... » venait-il d'affirmer. Allons! Il fallait en finir, et savoir!...

— Mon cher Stackbach, dit le docteur Roubaix, vous devez être très fatigué, après cette nuit blanche. Allez donc vous reposer. Robert, veux-tu rester un moment?

Stackbach sortit. Le père et le fils demeurèrent en présence. Ils semblaient se mesurer du regard, avant de combattre. Le docteur, dominant la fièvre qui le brûlait, engagea le fer.

— Je pense que la thèse de Stackbach est la meilleure, déclara-t-il. Est-ce là ton avis?

— Tu n'as pas répondu à la question de Stackbach: Te connais-tu des ennemis qui puissent agir contre toi, d'une telle manière?

— Tu me le demandes? Tu ne t'en doutais pas?

Robert considérait son père avec inquiétude. Il dit, après un temps :

— Tu ne m'as jamais rien confié...

— Robert, je sais que j'ai des ennemis, au moins un.

— Qui est-ce? Tu connais quelqu'un qui soit capable de commettre un tel crime?

— Je crois le connaître.

— Je t'en prie, dis-moi son nom! Cela nous sera utile à Stackbach et à moi, pour l'enquête que nous allons entreprendre.

— C'est vrai! Tu ne veux pas qu'on prévienne la police.

— Je n'y tiens pas, tu sais pourquoi.

— M'as-tu donné toutes tes raisons?

Ah! cette fois, le docteur distingua un trouble sur le visage de Robert.

— Mais, oui, papa, fit-il. Toutes mes raisons.

Celles, du moins, qui se présentent en ce moment à mon esprit...

— Bien. Ecoute-moi, Robert, nous allons parler de mon ennemi. Sais-tu où je l'ai déjà rencontré?

— Non.

— J'ai dû me trouver face à face avec lui, fréquemment, mais sa malfaisance s'est manifestée sans que je le voie jamais. La dernière fois, il a failli commettre un crime, déjà.

— Explique-moi ce que tu veux dire.

— C'était dans le souterrain, Robert...

— Dans le souterrain?

— Eh! oui. Qu'as-tu donc?

— Rien. Rien. Cela me surprend, voilà tout.

— Vraiment?

— Oui. Tu ne m'avais fait part de rien.

— Parle, toi, dis quelque chose!

— Mais quoi, papa?

— Avoue!

— Tu me fais peur!

— Tu ne caches plus ton trouble, maintenant. Qu'est-ce que cela peut te faire que j'évoque le souterrain, que je t'affirme, par exemple, que c'est là que se cache mon ennemi?...

— Papa! papa!

— Tu le connais mieux que moi, le souterrain!

— Que dis-tu?

— C'est... c'est... toi... toi!

— Papa!... Tu es fou!

Le docteur Roubaix, haletant, se laissa tomber sur un fauteuil. La tête renversée, il lançait spasmodiquement des mots sans suite :

— Le puits... ce que tu as vu... la grille... les pas... l'ombre... Yvonne ! Qu'as-tu fait, malheureux, qu'as-tu fait?...

Les mots s'étranglaient dans sa gorge. Une sueur abondante coulait sur ses traits convulsés. Le doc-

teur n'était plus maître de sa pensée, ni de ses paroles, mais il voulait de toute son énergie acculer Robert aux aveux. L'obsession qui envahissait son cerveau brisait toutes les barrières. Plus de scrupules, plus de ménagements! La vérité!

Robert connaissait à présent les griefs du docteur. Il ne serait plus pris au dépourvu, comme celui-ci l'avait escompté. La manoeuvre avait échoué. Le docteur Roubaix s'était trahi lui-même. Il s'en rendit compte à la fin de sa crise, en voyant que Robert lui parlait du ton dont on use pour rassurer les malades et les enfants. L'instant de la détente marqua le retour implacable de ses angoisses.

— Qu'ai-je dit? murmura-t-il, effrayé soudain.

— Rien, rien, papa. Tu es épuisé, voilà tout. Imite Stackbach. Couche-toi... Essaie de dormir.

— Je ne pourrai plus... Robert!... Une question encore... Robert? Le souterrain?

— Eh bien?

— Dis-moi ce que tu sais, ce que tu penses...

Déjà, le docteur céda du terrain. Robert, avec étonnement, déclara :

— Je ne sais rien à ce sujet, je te l'affirme, papa.

— Le puits? Réponds-moi : est-ce le boyau de communication entre le puits et le souterrain qui t'a...

— Papa, je ne comprends pas le sens de tes questions ni à quoi elles tendent. Je t'en conjure, repose-toi !

— Robert, je ne suis pas fou!... Pas encore, se reprit-il après une minute de réflexion pendant laquelle ses traits grimacèrent une façon de sourire. Mais je résiste, je me débats contre d'affreux sujets de démence. Allons, réponds-moi.

— Je ne peux rien te dire!

— Tu ne le veux pas!

— Je ne le peux pas! J'ignore tout ce qui se rapporte au souterrain, au puits..

— Tout?... Jure-le!...

Le docteur Roubaix crut surprendre une hésitation chez son fils. Il continua, fougueusement, presque avec colère :

— Jure-le, sans restriction, sur la tête de ta sœur!...

Robert, cette fois, pâlit. Frémissant, le docteur l'observait. Robert haussa les épaules, en essayant de sourire :

— Père, tu t'exaltes inutilement. Toutes les paroles que tu prononces te font du mal. Moi-même, je t'assure, je suis à bout de forces... Terminons cet entretien stérile... Je ne puis rien t'apprendre, hélas!...

— Tu ne sortiras d'ici qu'après m'avoir révélé ce que tu me caches, tu m'entends!

— Quels mots!

— Ne sont-ils pas justes?... Veux-tu parler?

— Tu t'égares, papa, je te l'assure.

— Assez de faux-fuyants! Je veux connaître le mot de cette affreuse énigme.

— Ce que je pourrais te dire n'a aucun lien avec le drame qui nous meurtrit...

— C'est toi qui le prétends!

— Cela, je te le jure!...

— Cela, seulement!

— Je t'en supplie, papa... Finissons-en!

— C'est bien mon avis!... Vite!... Décide-toi!

— Songeons à Yvonne, papa, à Yvonne, avant tout!

Le docteur retint la nouvelle menace qui lui brûlait les lèvres. Hagard, les vêtements en désordre, il parut sortir d'un rêve.

— Oui... oui... fit-il d'une voix rauque. Yvonne, d'abord. Le reste, après, — ou en même temps!...

C'est bien, va-t'en, nous réglerons nos comptes plus tard, soi-en sûr. Va-t'en, puisque je ne peux rien t'arracher. Quand la police viendra, je te ferai appeler.

— La police?... papa... Tu ne renonces donc pas à faire appel à son concours?

Le docteur éclata d'un rire sauvage.

— J'y renoncerais? fit-il. Et pourquoi donc? Pour tes beaux yeux? Cela a toujours été dans mes intentions de faire appel à ses lumières et à ses moyens. Je remarquais bien, va, toutes tes manœuvres pour m'en dissuader!

— Je ne te permets pas d'interpréter ainsi mes sentiments, papa!

— Vraiment? Ah! c'est complet! Je me passerai de ta permission. Ce que je voudrais éclaircir auparavant, c'est pourquoi tu persistes dans ton mutisme.

— Tu le sais...

— Tes motifs ne sont pas valables... Je n'en suis plus maintenant à redouter un scandale. Quant à admettre que tu pousses la vanité jusqu'à te croire capable d'élucider un tel mystère, même avec l'aide de Stackbach, je ne le puis pas... Dès lors...

Robert se taisait. Sa respiration se précipitait. Le docteur eut la sensation qu'il venait de toucher son fils au point sensible. Il rassembla toute son énergie pour profiter du désarroi qu'il discernait chez lui et il commença par abandonner progressivement son ton menaçant, tout en accentuant la fermeté de ses paroles :

— Robert, je croirai que tu ne m'as pas menti, jusqu'ici, si tu me révèles la raison qui te condamne au silence. Parle, mais parle donc...

— Père, fit Robert d'une voix sèche, en cherchant ses mots... Tu l'as devinée, cette raison...

— Tu ne veux pas que la police pénètre ici, et surtout pas dans le souterrain?

— Non, déclara Robert.

— Même si le sort d'Yvonne dépend de ses investigations?

— Père... Si nous l'y cherchions, nous-mêmes, d'abord !

— Cela présente un grand danger, tu ne peux pas l'ignorer.

— Alors... fais comme tu voudras... Mais réfléchis...

— Pourquoi? A quoi?

— Cette incursion... cette perquisition, pourraient peut-être avoir un résultat qui te peinerait...

— Comment cela?

— Papa, tu ne peux pas comprendre l'embarras où tu me mets...

— Parle... Un résultat qui me peinerait?... Lequel?

— Oui, en compromettant, par la suite, une personne...

— Va donc!...

— Une personne... comment te dire, je n'ose... un être, enfin, qui t'est cher...

Robert prononça ces mots si bas que le docteur dut faire effort pour les entendre.

Le jeune homme baissait les yeux...

— Qui donc?... demanda enfin le docteur Roubaix.

Robert dit, dans un souffle :

— Mme de Valjenceuse.

Et il sortit, brusquement, laissant de nouveau son père plein de stupeur, en proie à une émotion indicible.

## CHAPITRE XXI

### LA CHASSE AU CRIME

Le commissaire de police arriva vers 9 heures du matin. Thérèse, bouleversée, l'ayant introduit dans le cabinet, le magistrat essaya de questionner la servante, en attendant que le docteur parût. Les propos confus de celle-ci, la défiance craintive que les gens simples témoignent envers la justice, ne réussirent qu'à intriguer davantage le commissaire. Il connaissait le docteur Roubaix et sa surprise était extrême de se voir mander chez lui.

Le commissaire en était là de ses réflexions quand le docteur survint.

— Je vous remercie d'avoir répondu si promptement à mon appel, lui dit le docteur Roubaix, avec émotion.

— J'ai deviné une raison grave, répondit le commissaire qui regardait le docteur avec surprise.

Il prétendait, en effet, reconnaître entre mille la physionomie d'un être qu'il n'aurait rencontré qu'une fois. Or, il était obligé de convenir, en lui-

même, qu'au premier abord il n'eût jamais pris la personne qui venait d'entrer pour le docteur Roubaix. L'homme qui était maintenant devant lui semblait le spectre du premier. C'était un vieillard, au regard voilé et dont les traits, ravagés, se creusaient sur une face terreuse; la barbe était hirsute, les cheveux hâtivement peignés; de la boue, par places, tachait ses vêtements; ses chaussures étaient également souillées.

D'un rapide coup d'œil, le commissaire enregistra ces détails.

— Que puis-je pour vous? demanda-t-il.

Le docteur respira profondément. D'une voix d'abord lente, embarrassée, il commença le récit des événements qui avaient précédé et suivi la disparition d'Yvonne. Il s'animait en contant son attente fiévreuse, ses recherches et l'étrange résultat obtenu. Le commissaire, muet d'étonnement, l'écoutait avec attention.

— Bizarre, très bizarre, murmura-t-il. Vous dites que le jeune homme blessé est chez vous?...

— Oui. Quand vous êtes arrivé, j'étais en train de renouveler ses pansements.

— Peut-il parler?

— Non, le coma persiste, par intermittence. Il n'est pas en état d'être interrogé. Je voudrais pourtant bien être fixé très vite.

— Moi aussi, fit le commissaire. Ce jeune homme, le connaissez-vous?

— En aucune façon. Ah!... j'oubliais... Il s'est présenté chez moi, il y a quelques semaines, avant que ma fille vînt à Senlis. Ce jour-là, il était déguisé, de toute évidence. Les vêtements qu'il portait hier sont bien différents; ils sont de très bonne coupe, fort soignés.

— Ce détail est des plus importants; il prouve que nous ne sommes pas en présence d'un attentat

crapuleux, mais d'une sorte de machination, de complot qui vous menace, vous ou votre fille, depuis quelque temps déjà...

— J'ai pensé à cela. Le croyez-vous fermement?

— Oui. En vertu du vieil adage « Cherche à qui le crime profite ». Voyons, connaissez-vous des ennemis à votre fille? Ou bien encore a-t-on voulu vous frapper à travers elle?

— Ce serait plutôt cela, murmura le docteur.

— Parlez donc! Vous ne m'avez pas tout dit, il me semble.

Le moment que le docteur redoutait était arrivé. Il se sentait à la merci de cet homme dont la perspicacité l'effrayait.

C'est alors que le docteur narra l'aventure du souterrain, cherchant à atténuer les dangers courus. On en vint à l'épisode des figurants. Le commissaire haussa les épaules.

— Comment, vous, un homme sérieux et pondéré, avez-vous pu vous prêter à cette entreprise de dément?... Estimez-vous heureux de vous en être tiré à si bon compte! Un coup de revolver!... Et si le figurant avait été tué, dans quel cas vous mettiez-vous? Mais, sapristi! pourquoi ne m'avoir pas appelé à ce moment-là?

Le docteur se taisait. Le commissaire s'était levé, lui avait tourné le dos, et, tout en grommelant, avait fait quelques pas. Il s'arrêta près de la vitre, qu'il tapotait machinalement, puis il fit volte-face, et vint se rasseoir près du docteur.

— Evidemment, le nœud de la situation se trouve dans le souterrain. Il faut chercher là. Qu'y trouvons-nous? Votre fille? Cela me paraît improbable, l'agression s'étant produite loin de chez vous... Mais nous pourrions, peut-être, y prendre un gibier dont la capture nous fournira de précieux renseignements... Je vais me mettre en quête des hom-

mes et du matériel nécessaires à ce genre d'expédition, et cela n'aura rien de commun, croyez-moi, avec votre mascarade! Un mot encore : Vous avez de bonnes raisons de penser que c'est vous qu'on a voulu atteindre en ravissant votre fille? Sur qui portez-vous vos soupçons?...

— Je ne sais pas...

— Comment?... Voyons, vous me direz bien, au moins, pour quelle raison on veut ainsi vous nuire!

— Je l'ignore...

— Cherchez bien. Dans une affaire pareille, les ressentiments qui vous opposent au malfaiteur doivent vous être connus... Vous n'osez pas formuler une accusation précise. Scrupule honorable!... Mais l'ombre d'une présomption peut nous mettre sur la voie. N'hésitez donc pas...

— Je ne sais rien...

Le commissaire comprit qu'il était inutile d'insister.

— L'enquête élucidera tout cela, dit-il. Si l'exploration ne donne pas de résultat, le juge d'instruction reprendra l'interrogatoire que j'ai dû vous faire subir. On questionnera vos proches... Votre fils est près de vous, en ce moment, n'est-ce pas?

— Oui, dit le docteur sans se troubler.

— Je n'ai pas le temps de le voir, mais je désire me rendre près du blessé. Vous ne pouvez pas m'éclairer sur ses relations avec votre fille?

— Je ne sais rien... rien... répétait le malheureux père. Voulez-vous venir? ajouta-t-il.

Ils se rendirent dans la chambre où le blessé reposait. Des pansements entouraient sa face exsangue. Il paraissait dormir. Sa respiration soulevait faiblement les draps.

— Je ne l'ai jamais vu dans le pays, dit le commissaire. S'il y résidait, sa disparition m'eût été signalée. Au revoir, docteur, dit-il en sortant. Que

personne ne pénètre dans la cave, n'est-ce pas? Je vais envoyer ici un agent. Bien entendu, vous et les vôtres, voudrez bien vous tenir à ma disposition, puis à celle du parquet, s'il y a lieu. Je vais faire le nécessaire. Il faut des moyens « d'attaque » pour pénétrer dans le souterrain... Une cloison métallique, l'obstrue?... On la percera, on la mettra à bas... Ah! si vous m'aviez mieux aidé, j'aurais plus de confiance! Mais enfin, espérons tout de même... Non, ne me reconduisez pas.

Le docteur revint vers le lit et contempla les traits de l'inconnu. Une grande partie du secret était là, derrière ce front. Comment l'en arracher? La conscience subsistait-elle dans ce cerveau meurtri? Le docteur se penchait vers le visage livide, comme pour le scruter, lorsqu'une impression étrange le frappa soudain. Une sensation de « déjà vu » lui venait devant cet homme. Il pensait sans doute au photographe qu'il avait rabroué, mais le souvenir — si c'en était un! — datait d'avant cette rencontre. Le docteur se rendit compte qu'il avait inconsciemment éprouvé ce sentiment-là, la première fois que le jeune homme s'était présenté à lui. Où le docteur l'avait-il déjà vu?

Cette préoccupation le hantait d'autant plus qu'il espérait trouver, en résolvant le problème, un fil conducteur qui expliquerait sans doute bien des choses. Il ne parvenait pas à fixer une époque, un lieu... Il ne pouvait rapprocher cette figure de celles d'amis, de relations... Cependant, il éprouvait en présence de ce corps pitoyable comme une sorte de rancune qui ne se rapportait nullement à la situation présente. Cela devait remonter très loin dans le passé et se rattacher à de désagréables circonstances... Peu à peu, toujours inconsciemment, cette idée bizarre s'empara de l'esprit du médecin: « Je l'ai vu, mais ce n'était pas lui ». La phrase lui

parut d'abord absurde, mais il songea aussitôt à ces nombreux mystères qui nous entourent, au regard desquels les spéculations et les tourments humains ne sont que vétilles. Et il ne se sentit pas la force ni le courage de chercher plus avant dans ses souvenirs.

Avec des gestes fébriles, il rassembla les objets dont il s'était servi pour soigner le blessé et les emporta afin de les nettoyer. Sous ses doigts, il rencontra une petite chose, ronde et lourde, qu'il faillit lâcher : c'était la balle qui avait frappé le jeune homme. En examinant la blessure, le docteur avait distingué cette balle, peu profondément enfoncée. Assez facilement, il avait pu l'extraire.

Parvenu dans son cabinet, le docteur ouvrit un de ses tiroirs. Il en retira la première balle qui avait atteint Trouvé et fit une constatation stupéfiante. Sans aucun doute, toutes les deux étaient du même calibre ! Elles avaient été tirées par une arme unique. Donc, un des plus terribles soupçons du docteur était réduit à néant. Robert n'était pas coupable de l'attentat dont le souterrain avait été le théâtre, puisque, au moment où le second crime se commettait, il revenait de Paris, où il avait passé la journée. Ainsi, à moins d'un hasard extraordinaire, la plus grave accusation dont il avait, à part soi, chargé son fils, disparaissait.

M. Roubaix rangea ensemble les deux balles. Un moment, il demeura immobile, dans son fauteuil. Il était exténué. Ses efforts physiques et cérébraux le consumaient. L'orage de la nuit paraissait se continuer dans sa tête ; les pensées y tournoyaient sans lien, sans ordre ; il éprouvait des vertiges, des troubles de la vue, une sorte d'hallucination ; il atteignait les limites de la résistance morale.

Un irrésistible besoin de s'étendre le saisit. Il se leva et se traîna jusqu'à sa chambre. Il vit, comme

à travers des brumes, son lit qui l'attendait depuis la veille. Il fit quelques pas, en tâtonnant, pour s'y jeter. Il lui sembla qu'il n'atteindrait jamais sa couche, qu'il allait tomber là, sur le plancher. Ses genoux fléchirent. Ses mains s'agrippèrent à la couverture. Il glissa et, à demi couché en travers du lit, il s'abîma aussitôt dans l'anéantissement total qu'il avait si ardemment désiré.

Au dehors, la rue des Cordeliers connaissait une animation insolite. La visite du commissaire n'était pas passée inaperçue. Lorsqu'on vit arriver deux agents, dont l'un entra et ne ressortit pas, tandis que l'autre restait en faction devant la porte cochère, les langues se délièrent et la nouvelle se répandit à travers la ville : la police était chez le docteur Roubaix ! La fantaisie la plus effrénée se donnait libre cours. Pendant la matinée, des gens affluèrent dans la petite rue provinciale.

Tous les badauds dardaient des yeux avides sur ce mur derrière lequel il se passait quelque chose. Puis, comme aucun fait nouveau ne survenait, comme le placide agent posté devant la porte ne pouvait fournir aucune explication, la foule se dispersa peu à peu. Aux environs de midi, de rares passants seulement tournaient la tête vers le factionnaire résigné.

Ce fut à ce moment que des forces spéciales arrivèrent de Paris. On connaissait, à la Sûreté générale, l'esprit de décision du commissaire ; on savait qu'il ne péchait pas par excès de zèle. Aussi, lui avait-on donné toute satisfaction. Deux inspecteurs, accompagnés d'agents munis d'un attirail hétéroclite, arrivèrent au commissariat ; tout ce monde prit ensuite le chemin de la maison du docteur Roubaix.

Le médecin, Robert et Stackbach reçurent le com-

missaire spécial et les hommes qui l'accompagnaient. Les inspecteurs avaient pris connaissance du rapport du commissaire de Senlis. Celui-ci leur avait signalé les lacunes qu'il contenait. Bien qu'ils jugeassent périlleux de s'aventurer à l'aveuglette, les policiers, étant donné l'urgence, décidèrent de s'attaquer tout de suite au souterrain. Cependant, un brigadier et deux agents furent détachés et se rendirent dans la campagne, près de la métairie Nétaud. Ils devaient examiner les lieux, et requérir le fermier et sa femme en vue d'un témoignage indispensable.

Les agents reçurent l'ordre de se préparer. Le docteur et ses hôtes vivaient la phase culminante de leur cauchemar. La partie décisive allait se jouer.

Les policiers s'équipaient curieusement. Ils étaient tous casqués; certains d'entre eux avaient les épaules et la poitrine recouvertes d'une armure d'acier. Ils portaient des boucliers, en métal blindé, dans lesquels une ouverture permettait de braquer un revolver. A leur cou pendait le masque dont les pompiers se munissent pour pénétrer dans les endroits envahis par des vapeurs toxiques. Trois hommes tenaient des appareils lanceurs de gaz qui incommodent ou endorment le malfaiteur résolu à ne pas se rendre sans défense. Les agents, en outre, étaient munis de puissants réflecteurs électriques.

Stackbach se rappelait son expérience. Comme le plan suggéré par sa bonne volonté lui semblait mesquin, comparé à cette organisation prudente et méthodique!

On descendit dans la cave. L'agent qui y était posté vint à la rencontre des arrivants.

— Rien de nouveau? demanda le commissaire.

— Je ne peux pas vous dire, déclara l'homme. J'ai peut-être la berlue! Oh! je n'ai jamais eu peur, mais il arrive, pas vrai, que les oreilles bourdon-

ment, que les yeux papillotent. Ça fait bien deux heures que je suis là-dedans. Alors, est-ce que c'est bien des lumières que j'ai vues?... Je n'en sais trop rien. Toujours est-il que je suis content qu'on aille s'en assurer.

A ce moment, un grondement retentit, puis un autre, et un troisième, plus sonore.

— Ce bruit, dit le médecin aux inspecteurs, je l'ai déjà entendu; je l'attribue à la fermeture rapide de la cloison métallique très épaisse que vous allez rencontrer.

— On l'aurait donc ouverte, et quelqu'un, averti de notre présence, la fermerait de nouveau? Mais pourquoi ces trois bruits? Vous n'en aviez entendu qu'un de ce genre? Il faut voir. Qui a le chalumeau? Vous, Jeanton? Bien. En avant!

Une fois de plus, on se hasardait dans le souterrain mystérieux, afin de lui arracher son secret. Le docteur revit les ombres fantomatiques danser sur les murailles suintantes. Les rayons des lampes s'accrochaient à tous les objets métalliques, allumaient des reflets sur les casques, les épaulières, les boucliers, les outils, les armes. On eût dit, dans la pénombre de ces lieux archaïques, une résurrection des âges disparus, quand des guerriers, bardés de fer, coiffés du heaume et munis de l'armet cheminaient dans ces mêmes galeries. Quel dragon ces chevaliers modernes allaient-ils traquer au fond de son antre, pour lui reprendre une belle captive? L'aventure tragique, à l'exemple des chansons de geste, finirait-elle bien?

Les hommes avançaient. Le docteur leur fit remarquer les traces de pas qui s'étaient presque effacées ou confondues avec celles des figurants. Et l'on arriva à la fameuse cloison métallique. Elle n'était pas entièrement poussée. A droite, un pas-

sage suffisant pour un homme était ménagé. Avant de s'y aventurer, on examina cette porte encastree dans le mur et qui se fermait en glissant, de gauche à droite; elle devait se bloquer à cet endroit par une serrure compliquée.

— Il nous aurait fallu des heures pour la forcer, dit un inspecteur. Mais comment se fait-il qu'elle soit ouverte? C'est bien elle que l'on manœuvrait, tout à l'heure?

— C'est elle qu'on essayait de manœuvrer, dit le commissaire, qui maniait la lourde masse de fer, mais voyez ce qui s'est produit. La rouille s'est effritée, a formé bloc et coincé cette porte. De sorte qu'à moins d'un assez long travail, on ne pourrait la pousser plus loin. Notre homme a été surpris. Sa retraite nous est ouverte, maintenant. En route, et plus que jamais, attention!

Les murailles ruisselaient d'une eau froide et visqueuse. Le sol marquait une déclivité très nette. Le dallage, par places, manquait. Une boue glaciale le remplaçait.

— Nous sommes très éloignés de votre cave, docteur? questionna le commissaire.

— Certainement.

— Attention! Nous obliquons. Boucliers bien en avant! Marche!

Le couloir, à présent, dessinait des méandres. On arriva à un endroit où il bifurquait. Les hommes s'arrêtèrent. On poussa une pointe dans chacun des sens; à droite, au loin, d'autres portes apparaissaient. On décida de s'en approcher, mais à peine les policiers avaient-ils fait quelques pas dans la nouvelle direction, qu'un bruit formidable, une espèce de tonnerre souterrain qui se répercutait en sinistres échos éclata. Les hommes reculèrent. Devant eux, à dix mètres à peine, la voûte

s'effondrait, les murailles se lézardaient. Ils durent battre en retraite. Dans le couloir de gauche, la même chose s'était produite. En hâte, pour éviter d'être ensevelis, ils regagnèrent en courant la cave, puis la cour... L'expédition demeurait, comme la première, sans résultat!

## CHAPITRE XXII

### LA CHAMBRE DES TORTURES

Bientôt, le commissaire, les inspecteurs venus de Paris et le docteur Roubaix pénétrèrent dans la maison où ils trouvèrent Stackbach tenant dans ses bras Thérèse à demi pâmée.

— Ah! vous voilà, monsieur, s'écria-t-elle, dès qu'elle aperçut le docteur. Je vous croyais perdu, vous aussi!

— Que s'est-il donc passé, demandait l'Américain. Cette explosion a fait un bruit épouvantable, et déterminé un très fort courant d'air. J'ai cru revivre, une seconde, l'un des terribles moments de la guerre!

— Une explosion? Où s'est-elle produite?

— Nous n'allons pas tarder à le savoir; tout Senlis doit être en effervescence!

— Je vous quitte, messieurs, dit précipitamment le commissaire. Mon devoir m'appelle d'urgence sur le lieu de l'accident.

— Nous vous y rejoindrons, répondit l'un des inspecteurs. Nous avons, d'abord, affaire ici.

Ces paroles, qui contenaient une menace, firent que le docteur Roubaix jeta un regard autour de lui; Stackbach et Thérèse, seuls, étaient à ses côtés.

— N'y a-t-il pas dans la maison d'autres personnes? demanda l'un des agents de la Sûreté générale.

Thérèse crut devoir dire :

— M. Robert était là, juste avant que ces messieurs ne descendent. Il était tout agité, tout drôle... Il est parti, d'un trait!

— Tiens!... tiens!... M. Robert, c'est votre fils? demanda le policier.

— Oui, fit le docteur. Mais, je ne vois pas...

— Veuillez nous laisser seuls avec monsieur, dit l'inspecteur à l'adresse de Thérèse et de Stackbach, mais ne vous éloignez pas, ajouta-t-il en fermant la porte derrière eux.

Il revint s'asseoir, son collègue et lui encadrant le docteur.

— Avez-vous pu réfléchir, monsieur, depuis la première visite du commissaire? Nous avons besoin de toutes vos révélations. L'affaire se présente comme étant d'importance. Une chose nous paraît singulière, c'est que vous ne puissiez nous aiguiller sur aucune piste, nous fournir le moindre éclaircissement...

— Qui plus est, reprit aussitôt l'autre enquêteur, je me permets de dire que je crois à une réticence voulue de votre part. Ceci, pour des raisons que je ne m'explique pas, bien que je les pressente. Vous êtes un homme honorable. Répondez-nous; nous avons l'habitude des cas de conscience les plus graves. Vous pouvez, vous devez parler!

— D'autant plus, docteur, que votre opinion, si logique qu'elle vous paraisse, n'est certainement pas

exacte, affirma le fin limier, qui dardait sur lui son regard aigu. Allons, un bon mouvement!

Le docteur se sentait faiblir.

— Pensez-vous que le coupable se trouve dans votre entourage immédiat?

— Certainement, non.

— Qui habite votre maison? Quel est le nom de votre servante?

— Thérèse Gamelin.

— Elle semble hors de cause, mais n'a-t-elle pas des fréquentations suspectes?

— Aucune.

— Soit. Nous l'écartons pour le moment.

— Ce monsieur qui était là, tout à l'heure? C'est un étranger? Il faudra voir s'il est en règle, dit le premier inspecteur. Comment se nomme-t-il?

— Jim Stackbach, metteur en scène américain et manager de ma fille qui est, comme vous le savez, une vedette de cinéma.

— Bien. Il était en bons termes avec votre fille?

— En excellents termes. Elle le traitait comme... comme un père!

— Il connaissait Senlis?

— Il n'y est venu qu'après ma fille, il y a très peu de temps.

— Il n'a aucun intérêt à sa disparition, c'est votre avis?

— Aucun; tout au contraire!

— Bon. Nous l'interrogerons à part. Est-ce tout?

— Mais... je crois.

— C'est maigre. Ah! pardon! s'exclama le policier, comme s'il retrouvait une idée égarée, votre fils, docteur?... Il s'appelle Robert, n'est-ce pas? Comment se fait-il qu'il soit sorti? Il doit cependant penser que nous avons besoin de sa déposition. Vous n'avez rien à lui reprocher? continua l'homme assez vivement.

— Oh! non, rien.

— Entre père et fils, même très unis, des sentiments éclatent, parfois...

— Entre sœur et frère aussi, dit le second inspecteur.

— Messieurs...

— Excusez notre indiscretion, elle est nécessaire.

— Il n'y a jamais rien eu entre Yvonne et Robert.

— Et entre lui et vous?

— Rien, non plus.

— Est-ce votre fils que j'ai vu, un instant, avant notre entrée dans le souterrain? Vous nous attendiez en compagnie de deux personnes : cet Américain et un jeune homme.

— C'était mon fils Robert, oui.

— Je l'ai remarqué, poursuivit implacablement l'inspecteur, parce que, de vous trois, c'était lui qui me semblait le plus ému. Il paraissait même très agité. Où est-il allé?

— Je ne sais pas. Il est sorti, ainsi qu'il en a l'habitude, sans rien dire, balbutia le docteur, qui s'enferrait.

— Il s'absente donc souvent?

— Non... c'est-à-dire... Je ne sais pas. Que voulez-vous que je réponde?

— La vérité, monsieur. Calmez-vous. Rien de ceci n'est grave, encore.

— Votre fils, continua immédiatement l'autre policier sans laisser au docteur le temps de se reprendre, était chez vous depuis longtemps?

— Non. Il est arrivé en même temps que sa sœur.

— Un peu avant Stackbach, donc? Je vous pose la même question qu'au sujet de l'étranger : Robert connaissait-il Senlis?

— Peu. Il flânait, au hasard de ses promenades.

— En êtes-vous sûr?  
— Mais...  
— L'accompagniez-vous dans ses sorties?  
— Mais...  
— Répondez.  
— Non, pas jusqu'à présent...  
— Comment cela? Étiez-vous donc en froid avec lui?

— Oh! non... Mais il est très libre. Et l'occasion m'a manqué.

— Bien, bien; vous disiez donc que ses sorties étaient fréquentes. Vous en rendait-il compte?

— Non, j'en conviens.

— N'a-t-il point fait, au cours de ces promenades, certaines rencontres? N'a-t-il point lié connaissance avec quelqu'un? Êtes-vous au courant, enfin, des relations qu'il aurait pu nouer ici?

— Je ne sais rien, dit le docteur, excédé.

— En nous répondant sur ce ton, monsieur, vous nous donnez l'impression qu'au contraire vous en savez très long! Nous ne sommes pas des enfants. Certes, nous avons le plus grand respect pour votre douleur. Mais, au-dessus d'elle, il y a l'intérêt de la société, qui est en ce moment menacé par un... ou plusieurs bandits. Aidez-nous donc à les atteindre.

— Je le voudrais. Mais, voyez, je ne suis pas en état. Excusez-moi.

Le docteur Roubaix perdait contenance. Il venait d'entendre les paroles mêmes qu'il retenait en lui. Ses soupçons étaient donc fondés, puisque d'autres les partageaient!

Sur un coin du bureau, les inspecteurs rédigeaient un hâtif procès-verbal. Ensuite, devant le docteur accablé, ils interrogèrent la bonne, puis Stackbach. De temps en temps, un frisson secouait le médecin. Il se rendait compte que les policiers s'attachaient à obtenir par eux des précisions sur

la conduite de Robert. Et Thérèse, surtout, parlait, parlait, innocemment, terriblement!

Sa sincérité maladroite épouvantait le docteur Roubaix. A chaque réplique, provoquée par l'habileté des policiers, le père voyait le filet se resserrer affreusement autour de son fils. Thérèse n'oubliait rien; elle mentionnait jusqu'aux conversations en langue anglaise, avec Yvonne, quand il y avait des tiers...

Le docteur eût voulu la prévenir, d'un signe. Mais il sentait les regards des inspecteurs se poser sur lui, à la dérobée, épiait les réactions qui confirmeraient leurs pressentiments. Il était au supplice.

Stackbach, lui, ne livrait rien de ses pensées à la ruse des inspecteurs. Le portrait qu'il fit de Robert fut en tous points excellent. La besogne des policiers touchait à sa fin, lorsqu'on entendit une automobile s'arrêter devant la maison. Un instant après, le brigadier qu'on avait envoyé à la métairie Nétaud, entra :

— Monsieur le commissaire demande que tous ces messieurs se rendent là-bas, près des ruines, dit-il. Si vous voulez monter dans la voiture, nous y serons dans un instant.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda le premier inspecteur, tandis que l'auto démarrait.

— Un beau gâchis, répondit le brigadier. Et c'est une chance qu'on en soit réchappé, mes hommes et moi!

— Racontez!

— Eh bien! voilà; nous faisons une ronde autour des ruines, comme on nous l'avait recommandé; on battait les broussailles; on ne trouvait rien. Alors, on s'est mis à marcher, au hasard, lorsqu'au bout d'un moment, on se retourne et l'on voit un drôle de bonhomme qui sortait, ma foi! je ne sau-

rais pas dire d'où!... On se met à courir vers le citoyen, mais lui nous aperçoit, agite les bras et, sans que nous ayons le temps de dire « ouf » il disparaît comme il était venu. Nous hâtons le pas, quand soudain, ah! je m'en souviendrai longtemps! voilà que la terre tremble et qu'à cinquante mètres à peine, une mine fait explosion! Mes hommes et moi nous nous sommes couchés en un quart de seconde! On l'avait fait souvent, il y a une douzaine d'années, mais on ne pensait pas recommencer de sitôt. On reconnaissait bien ces sales bruits : les pierres qui passent en sifflant, la terre qui retombe en grêle. Ça n'a pas duré. On a attendu, toujours couchés, des fois que ça se soit reproduit. Mais non... Alors, on a couru. Ah! là! là! cet entonnoir! D'ailleurs, nous y voici, vous pourrez vous rendre compte!

L'auto se frayait un passage parmi les groupes de curieux attirés par l'événement et pérorant à l'envi. La vue du docteur Roubaix, environné de gens de police, suscitait une foule de commentaires.

— Ah! vous voilà! docteur, s'écria le commissaire. Venez vite. Nous avons du nouveau à vous montrer!

— Ma fille? demanda anxieusement le médecin.

— Sur elle, je ne sais rien encore.

— Alors?

— On commence à déblayer les décombres. Et je crois qu'on y découvre l'amorce de souterrains semblables aux vôtres et communiquant avec eux. D'après l'orientation de votre galerie, serait-il impossible qu'elle se prolongeât jusque'ici?

— C'est très vraisemblable, il me semble, puisqu'elle possède des ramifications dans tous les sens...

Un agent se présenta devant le commissaire et

chuchota à son oreille quelques mots, que M. Roubaix ne put surprendre. Le commissaire parut intéressé au plus haut point.

— Venez vite, docteur, fit-il. On est en train, je crois, de découvrir quelqu'un.

— Le coupable?

— A moins que ce ne soit une nouvelle victime. Mais je ne le pense pas. Ce doit être le bandit. Se voyant traqué, il a cherché à s'enfuir. En sortant, mes hommes l'ont aperçu. Il s'est senti perdu et s'est fait sauter dans son repaire.

— Il est mort?

— Je le crains. Mon agent vient de me dire qu'on commençait à dégager un corps.

— Un corps! dit le docteur, en s'arrêtant, tout pâle... Un homme?

— Je ne sais pas... fit le commissaire, en hésitant. Allons, allons, docteur.

— Un homme sans doute, si c'est celui que le brigadier a vu... Mais qui est-ce? Oh! qui est-ce?...

Ils étaient arrivés près de l'entonnoir creusé par l'explosion. Le docteur ne pouvait avancer. Il laissa le commissaire descendre dans l'excavation encombrée de moellons, de poutres, de barres de fer tordues, de débris de toutes sortes. Une odeur de poudre flottait dans l'air. On entendait les coups de pioche des agents qui s'encourageaient par des « Hardi! Ho! » A l'aide de leviers, il écartaient quelques grosses pierres, tombées d'une voûte dont l'arc subsistait, marquant l'entrée d'une vaste galerie, qu'obstruait l'amas des décombres. Un inspecteur montrait au commissaire une chose informe, broyée, maintenue sous des ruines.

— C'est un pied, monsieur, et cela, ce morceau de velours marron, c'est le pan d'un manteau. Et tenez, voilà la chaussure! Eh bien! elle est à la mode, on peut le dire!

Il brandissait un soulier d'une forme peu usitée. Le docteur eut un haut-le-corps. On lui mit la chaussure dans les mains; la tige et l'empeigne étaient de drap noir, la pointe s'effilait... C'était l'anachronique « chaussure à la poulaine » dont il avait relevé l'empreinte dans les poussières du souterrain !

On dégageait le corps enfoui sous les pierres. Les policiers n'apportaient pas à cette besogne de bien grandes précautions : le sort de l'homme ne faisait pas de doute, en raison du nombre et du poids des pierres qui l'écrasaient. Peu à peu, on vit apparaître les jambes, grêles, cagneuses, vilainement moulées dans une sorte de maillot de laine noire. Enfin, le torse apparut. La poitrine, qui semblait avoir été étroite, était défoncée. La violence du choc avait fait pénétrer le bras droit jusque dans les chairs... L'autre bras, tordu, plaquait sa main contre la face, enfin mise à jour, comme pour la masquer jusqu'à la dernière minute.

Un homme, se baissant, saisit les doigts, déjà rigides, qui s'incrustaient dans le visage et les en arracha. Le commissaire et le docteur se penchèrent sur le cadavre. Ils ne reconnurent pas ses traits, horriblement écrasés. Les yeux disparaissaient sous la chair tuméfiée : le nez se confondait avec une joue sanglante, la bouche béait, grimaçant de sa mâchoire disloquée... Mais l'homme qui gisait là, on pouvait l'affirmer, était assez âgé. Cette constatation, le docteur la fit à voix presque haute.

Soudain, il se courba davantage sur le corps et fixa la hideuse mâchoire... Sa main frôla, à le toucher, le menton du cadavre. Le commissaire suivit son geste.

A l'endroit indiqué par le docteur, une excroissance de chair, typique, subsistait. Hébétés, doutant de leurs sens, M. Roubaix et le commissaire

reportèrent leurs yeux sur le mort. Peu à peu, les traits déformés de celui-ci reprenaient leur place. Les yeux s'ouvraient, gris, clignotants, sournois. Ils revoyaient le nez coupant, la bouche mince... C'était maître Grieur, le notaire! La constatation était extravagante mais il fallait bien se rendre à l'évidence : d'autres personnes, appelées, reconnurent avec stupeur le tabellion!

Quel rôle avait-il donc joué dans cette affaire? Était-il possible qu'il en fût le principal artisan? Et que signifiait cet accoutrement qu'on détaillait maintenant? Cette longue robe de chambre de velours brun, serrée à la taille par une cordelière, ces chausses, ces souliers, enfin ce costume identique à ceux qu'on portait au moyen âge? Le mystère, pour laisser échapper un de ses éléments, n'en demeurerait pas moins entier, et toujours fort obscur.

Le commissaire fit relever le corps. Une civière fut improvisée, et les restes de Grieur, voilés par une capote de gendarme, furent transportés au poste de police.

Des appréhensions assaillaient le docteur Roubaix à la pensée que Grieur avait joué un rôle capital dans cette machination. Il eût préféré qu'on trouvât un inconnu, quelqu'un qui n'eût jamais approché Robert. Mais une entente entre ces deux hommes, qui s'étaient rencontrés, lui semblait possible. Robert, il s'en souvenait, s'était rangé du côté de Mme de Valjenceuse et de Grieur, lorsque ceux-ci étaient venus le prier de renoncer à ses projets. Quel pacte était donc intervenu entre Robert et le notaire? Mme de Valjenceuse elle-même était en cause! Le docteur se rappelait : son fils lui avait nettement appris que l'intrusion de la police nuirait à la belle propriétaire... Le danger paraissait maintenant tout proche. Les agents, avaient repris leur travail et poursuivaient le dé-

blaïement de la place où l'on avait découvert Grieur. Bientôt l'entrée d'une galerie fut praticable. Le commissaire, le docteur, les agents y pénétrèrent.

Les murailles solides avaient résisté à l'explosion. Ça et là, des pierres détachées jonchaient le sol. Des fissures se creusaient dans les murs.

— Tout le sous-sol de la ville est sillonné par ce travail de taupe! s'exclamait le commissaire! Heureusement que la mine de ce misérable n'a pas été plus puissante! De terribles effondrements se seraient produits!

— Regardez, là-bas, à gauche, dit le docteur.

— Que voyez-vous? Ah! des portes... Nous avons donc rejoint l'endroit que nous avons atteint?

— Je ne le pense pas. Nous sommes trop loin de Senlis. Pourtant, devant nous, cet éboulement qui nous empêche d'aller plus loin est semblable à celui qui nous a obligés à rebrousser chemin.

— Ouvrons ces portes. Nous verrons bien!

Sur l'ordre du commissaire, les agents crochètèrent les serrures. On entra. L'air paraissait plus froid, chargé d'odeurs de moisissures. A la lueur des réflecteurs, un étrange désordre apparut. Dans un coin, un grand four ouvrait sa gueule sombre où l'on entrevoyait des cornues, des serpentins, des alambics. Quelques escabeaux, un fauteuil renversé, entouraient une table massive, surchargée de tubes, de cuves, de globes, tous brisés, balayés par une main rageuse. Un encrier de buis, à terre, tachait d'encre le dallage. Eparpillés, déchiquetés, des livres anciens, écrits en latin, se mêlaient à des feuilles de parchemin, à des plumes d'oie, à de la poudre d'or. On ne pouvait faire un pas sans marcher sur des éclats de verre, des morceaux de creusets, des fragments de plomb. Quelqu'un s'était acharné à détruire ces instruments, qu'employaient autre-

fois les mages et les alchimistes. On sortit de cette cellule. D'autres, ouvertes, ne révélèrent rien d'intéressant : l'ameublement qu'elles contenaient avait été brisé à coups de hache et l'on avait tenté d'y mettre le feu. On allait se retirer, quand un agent signala, dans le mur de la dernière cellule, une sorte de trappe à mi-hauteur. On l'ouvrit et, pliés en deux, les hommes pénétrèrent dans une nouvelle salle beaucoup plus spacieuse que les autres. Un grand froid y régnait. Les lampes dissipaient à peine l'ombre pesante qui s'y accumulait. Les rayons en faisaient pourtant surgir des formes rigides, des espèces de roues, de chevalets. On s'approcha pour examiner les choses de près.

— Un carcan! dit le docteur.

A ce moment, on apportait d'autres lampes. La pénombre s'éclaircit. Des objets farouches en surgirent. Il y avait là des poulies, des cabestans, des tables scellées dans le sol, d'étranges chaises de métal, munies de crampons. Dans les coins, des monceaux de ferrailles, hérissées de dents de scie, des manches d'outils inconnus. A quoi cela pouvait-il servir? A qui?...

— Une chambre de tortures! murmura le docteur. Un vestige du moyen âge, conservé, entretenu. Oh! Où sommes-nous donc? Et... *Elle?*... Qu'est-elle devenue?

— Haut les mains!

Tous se retournèrent. Un agent qui explorait la salle venait de braquer son revolver. On accourut. Le docteur poussa un cri. Dans un coin, ligotée, bâillonnée, les yeux exorbités par une peur indicible, hagarde, mais vivante, Yvonne était là!

## CHAPITRE XXIII

### PREMIÈRES LUEURS

— Yvonne!

Fou de joie, le docteur Roubaix ne pouvait que clamer ce nom, en tendant les bras vers la jeune fille. Des agents s'empressaient. On dénouait les liens. Chancelante, éperdue, Yvonne vint s'abattre contre la poitrine de son père. Ce fut une étreinte où leurs larmes et leurs baisers se mêlèrent.

— Mon enfant! ma pauvre enfant!... Que t'a-t-on fait?

— Sortons! sortons. J'ai hâte de quitter cet horrible repaire.

On prit le chemin du retour. Yvonne essayait de marcher vite, mais son émotion, sa faiblesse aussi étaient telles qu'elle trébuchait souvent.

— Comme c'est loin! disait-elle, fébrile. Sommes-nous dans la bonne direction? Ne vous égarez pas, surtout!

Par d'affectueuses paroles le docteur calmait sa fille, tâchait de prévenir une crise de nerfs. Les murailles, enfin, se teintèrent d'un gris blafard.

— Nous approchons du jour, dit M. Roubaix.

— Le jour! fit Yvonne, avec un accent inexprimable, en poussant un cri.

La trouée venait d'apparaître. On était à la fin de l'après-midi; les rayons obliques du soleil pénétraient dans le souterrain. Yvonne se cacha les yeux dans ses mains, en gémissant. La lumière, dont elle avait été privée pendant de longues heures, l'aveuglait. Elle se remit, peu à peu, et lorsqu'elle gravit en plein air la pente de l'entonnoir, elle chercha à reconnaître les choses, les gens qui se pressaient alentour.

Inattentive aux questions qui affluaient de toutes parts, elle regardait, hagarde. Le docteur s'ingéniait à se frayer un passage parmi la foule, en protégeant Yvonne de son mieux. Mais celle-ci cherchait tout autour d'elle et son visage s'imprégnait de la plus vive inquiétude. Enfin, n'y tenant plus, elle leva les yeux vers le docteur, et c'est à voix basse, presque suppliante, qu'elle lui demanda :

— Ralph? Où est-il?

— Que veux-tu dire? Quel est ce nom que tu viens de prononcer et qui m'a tant intrigué naguère?

— Ralph est mon fiancé, papa, avoua Yvonne en baissant la tête.

— Ton fiancé! Mais je ne le connais pas, je ne l'ai jamais vu!

— Si... si, père, au moins une fois! Pardonne-moi, pardonne-lui, c'était...

— Parle!

— Le jeune homme qui s'est présenté à toi avant mon arrivée, sous l'apparence d'un photographe.

— Quoi? Celui-là, c'était ton fiancé?

— Tu sauras tout, papa, et tu comprendras. Tu me pardonneras, j'en suis sûre. Tu ne veux plus m'empêcher d'être heureuse à présent?

Le docteur ne put que murmurer :

— Ma pauvre enfant!

— Que veux-tu dire? s'écria Yvonne, très inquiète. Qu'est-il donc arrivé? Je ne peux pas savoir! Je me suis évanouie quand on m'a saisie. Mais Ralph! Il accourait, lui, pour me secourir. Dis! Oh! dis vite! Quoi?... Tu ne réponds pas! Il est...

— Il n'est pas mort, dit le médecin, en voyant sa fille pâlir.

— Alors? Blessé?

Le docteur inclina la tête. Yvonne commença à pleurer.

— Oh! c'est donc grave? Où est-il?

— A la maison.

— Vite! vite! Je veux le voir! Conduis-moi! Oh! tous ces gens! Pourquoi nous empêchent-ils d'avancer?

Yvonne, maintenant, pleine d'une vigueur subite, entraînait son père, bousculait ceux qui entravaient sa route. Elle atteignit l'auto, la première, et s'effondra sur les coussins, secouée de sanglots.

En arrivant chez lui, le docteur aperçut Robert. Le jeune homme avait pleuré, sans doute. Ses yeux étaient rouges, et sa mine défaite. Une grande joie resplendit cependant sur son visage en voyant apparaître sa sœur à qui il ouvrit les bras. Mais Yvonne priait qu'on la conduisît près de Ralph. Elle pénétra dans la chambre où le blessé somnolait, dans une torpeur de mauvais augure.

La main devant la bouche, mordant sa chair pour s'empêcher de crier, Yvonne entra, frissonnante. Doucement, elle s'approcha du lit. Sous leur cerne bistre, les paupières closes s'enfonçaient dans les orbites. Allongées sur la couverture, les mains fines et diaphanes paraissaient très longues. Il fallait se pencher pour distinguer le rythme de la respiration, qui soulevait à peine la pauvre poitrine...

Yvonne étouffait ses sanglots. Malgré elle, l'un d'eux s'échappa de ses lèvres. Cela fit un bruit à peine perceptible, mais suffisant pour troubler le silence de cette chambre muette. La main du blessé bougea. La tête se tourna légèrement vers Yvonne. Lentement, les paupières s'ouvrirent, laissant passer un regard vitreux. Mais soudain il sembla que ce regard se vivifiait, qu'une lueur déchirait les voiles qui le masquaient. Ce regard, s'étant posé sur Yvonne, ne s'en détachait plus. Yvonne fit deux pas. Le regard la remercia. Et la bouche du jeune homme, — ces lèvres pâles qui jusqu'ici ne s'étaient entr'ouvertes que pour laisser s'échapper le souffle vivant, — les lèvres ébauchèrent une ombre de sourire. Une main essaya de se lever. Ce fut tout. La bouche se détendit, les yeux se refermèrent, la main retomba. Le blessé retournait à son sommeil, apaisé, embelli par une vision meilleure qu'un remède.

Le docteur Roubaix avait constaté les mouvements du blessé; tandis qu'il sortait avec sa fille, il lui dit :

— Il t'a reconnue, c'est très bon signe. Jusqu'ici, son regard errait. Si la connaissance revient, nous pouvons espérer.

— Père, tu ne dis pas cela pour me rassurer un instant? Je ne veux pas qu'il meure! Je l'aime!

— S'il t'aime aussi, il ne mourra pas. Mais, à présent, veux-tu m'expliquer ?...

— Viens, papa; je désire que Robert et Stackbach m'assistent pendant cet entretien.

— Ne veux-tu pas que j'apprenne, avant eux, la vérité?

Yvonne baissa la tête.

— Eux, la savent déjà, papa!

— Et ils ne m'ont rien dit!

— Je leur avais demandé le silence. Je pensais mieux te conquérir, seule.

— J'ai bien fait, papa, fit Robert, de t'assurer que tu apprendrais le secret d'Yvonne par sa bouche!

— Yvonne, je t'écoute, continua le docteur. Révèle-moi quelles raisons te poussaient à retarder tes confidences! Dis-moi surtout pourquoi tu te défiais de moi, au point de chercher à obtenir mon consentement à ton mariage sans me faire connaître le nom de ton fiancé?

— C'est ce nom, père, qui te révélera tout. Mon fiancé s'appelle Raphaël Mauroye...

— Mauroye!

Le docteur poussa un cri. Brusquement, toute une phase de son existence apparaissait devant ses yeux! Ah! il s'expliquait, maintenant, l'impression troublante qu'il avait ressentie, devant le jeune homme! Ce visage qu'il reconnaissait sans l'avoir à vrai dire jamais aperçu était marqué d'une étrange ressemblance, mais qui s'expliquait à présent. Mauroye! Le nom d'un homme que le docteur, jadis, avait tant exécré! Raphaël Mauroye, le fiancé de sa fille, était le fils de cet homme-là!

Le docteur Roubaix revoyait, revivait ses années de jeunesse, où, étudiant sans fortune, il partageait une modeste chambre, au quartier latin, avec un condisciple qu'il croyait être un camarade. Ensemble, ils prenaient leur service dans le même hôpital. Une même ardeur au travail les unissait. La même année, ils obtinrent leurs diplômes, ayant soumis de bonnes thèses, pour l'élaboration desquelles ils s'étaient fraternellement aidés. L'exercice de leur profession ne les avait pas séparés. Ils reprenaient, au cours de leurs fréquentes entrevues, les projets qui les passionnaient tous les deux. Le docteur Roubaix recherchait la formule d'un sé-

rum; il approchait de son but. Mauroye, naturellement, était au courant de tous les travaux de son confrère. Pendant quelque temps, il cessa de lui rendre visite. Un jour, par hasard, le docteur Roubaix ouvrit une revue scientifique : le portrait de Mauroye s'y étalait en première page. L'article qui l'accompagnait célébrait une découverte de ce docteur, un sérum, qu'une prochaine mise au point permettrait de vulgariser. Le docteur Roubaix, atterré, se trouvait spolié du fruit de ses efforts! Le vol avait été pratiqué de façon très habile, car Mauroye ne manquait pas d'intelligence. Ecœuré, le docteur Roubaix ne se révolta pas. Mais, un jour, rencontrant son ancien ami en public, il lui cracha son mépris au visage. Mauroye, peu de temps après, quitta la France. Le docteur Roubaix n'entendit plus jamais parler de lui.

C'est de cette déception d'amitié que datait la misanthropie du docteur. Il se dévouait aux maux des hommes, mais il évitait leur commerce, et cette déconvenue était pour beaucoup dans la résolution qu'il avait prise d'exercer sa profession dans une ville comme Senlis, si peu moderne à tant d'égards. Et voici que le hasard avait voulu que sa fille se fût fiancée au fils de ce Mauroye!

— Papa! dit Yvonne, me pardonneras-tu? Le père est mort, en Amérique, où j'ai connu Raphaël. Il regrettait ses torts envers toi. Et c'est parce que Raphaël a lu mon véritable nom dans une biographie que publiait un magazine qu'il m'a approchée, pour me transmettre les dernières paroles de son père moribond.

Un lourd silence tomba. Le docteur, plongé dans ses réflexions, n'entendit pas Stackbach qui lui apprenait que Raphaël était architecte, qu'il gagnait honorablement sa vie et qu'il avait tenu à accom-

pagner Yvonne en France afin que leur mariage eût lieu dans le pays qu'ils aimaient tant.

— Que signifiait alors cette comédie du photographe?

— Père, il faut m'excuser, dit Robert. Ce fut là, en effet, un stratagème dont j'ai eu l'idée saugrenue. Yvonne et moi, moi surtout, nous te connaissons assez mal. Voilà pourquoi j'ai pensé à envoyer Ralph ici en reconnaissance. Tu l'as reçu un peu vivement. Il t'a répondu de même. Il est revenu navré de l'insuccès de sa tentative....

— Et je suis tombée malade, poursuivit Yvonne. Je ne voulais pas rester sans nouvelles de Ralph! Robert se chargeait de le voir, chaque matin. Même, parfois, il lui portait une lettre de moi. Oh! papa! Tu ne m'en veux pas d'avoir agi ainsi, à ton insu?

— Voilà donc où allait Robert!...

— Dès que je pus sortir, je rejoignais Ralph, là-bas. Oh! si nous avions pu prévoir! Mais pourquoi tout cela est-il arrivé? Que lui avais-je fait, à cet homme abominable? ?

— Je ne sais, dit le docteur. Monsieur Stackbach, dit-il, en se tournant vers l'Américain, vous auriez dû me prévenir!

— Eh! le pouvais-je? fit le bon Jimmy. Sans cesse, Robert m'imposait silence, me suppliait de vous retenir afin de faciliter ses sorties...

— Pardonne-moi, papa, implora Robert.

— N'ai-je que cela à te pardonner? lui dit le docteur, en le fixant.

Robert baissa la tête. M. Roubaix crut saisir l'occasion d'élucider un des points qui l'avaient le plus fortement préoccupé :

— Robert, que signifiait la phrase, prononcée par le pseudo-photographe, phrase que tu m'as répétée, mot pour mot, en regardant le puits, comme lui? « J'ai vu ce que je voulais voir. »

— Père, « J'ai vu ce que je voulais voir », c'était la conclusion que Raphaël avait donnée à sa visite; il m'avait répété cette phrase. Quand je suis rentré, tu m'as demandé si j'étais satisfait de ma promenade. Par malice, j'ai employé les termes mêmes de Raphaël. Je ne me doutais pas que ces mots t'impressionneraient à ce point-là.

Ainsi, un à un, les liens qui, dans l'esprit du docteur Roubaix, unissaient son fils à la ténébreuse machination se dénouaient. Mais le jeune homme n'était-il pas pris dans le nœud gordien de l'aventure? Car l'hallucinante figure de Grieur continuait de demeurer impénétrable. Quel mobile avait dirigé les actes du sinistre notaire? Qu'allait-on apprendre à ce propos?

— Yvonne, nous nous sommes laissé entraîner au sujet de... ce jeune homme, dit le médecin. Maintenant, raconte-moi exactement ce qui s'est passé, dans la soirée d'hier. Dis-moi tout, même ce que tu voudrais cacher à la justice, qui t'interrogera dès que tu seras remise. Ce monstre ne t'a pas fait de mal, au moins?

— Un peu seulement, dit Yvonne, en passant ses mains sur sa peau encore meurtrie. Mais je suis si heureuse de me retrouver près de vous tous! Ah! si mon pauvre Ralph était hors de danger! C'est aussitôt après être sortie d'ici que j'ai eu l'impression d'être suivie. Je me suis retournée, et j'ai vu derrière moi un homme qui ne me quittait pas du regard. J'ai pressé le pas. Il accéléra son allure. J'arrivais près de l'endroit où je devais retrouver Ralph, ce parc de « La Victoire », dont une grille et un fossé défendent si mal les approches. C'est là que nous nous donnions rendez-vous. Tu connais la propriété? Une allée de marronniers part de la route de Montlévêque et aboutit à un petit carrefour. Des bornes, que relie des chaînes plus dé-

coratives qu'efficaces, donnent un certain caractère à la porte de la demeure. Sur la gauche, est un petit pavillon qui sert de logement au jardinier. Nous avons remarqué que celui-ci s'absentait tous les soirs, non sans s'être assuré que la grille était bien fermée. Mais quel obstacle risible étaient pour nous ce fossé et ces épis de fer forgé, aux pointes multiples, qui prétendaient nous interdire l'entrée de ce parc d'une si parfaite quiétude? Ralph avait découvert dans un champ proche une planche qui, obliquement placée, faisait office de ponceau. Une fois franchi le fossé, nous étions seuls dans ce parc, près de ces ruines dont les arceaux, les ogives à moulures se découpaient dans le ciel, donnant au paysage un aspect fantastique. L'endroit nous plaisait infiniment. Nous étions chez nous, les personnes habitant « La Victoire » pendant la belle saison ayant regagné Paris, les premiers froids venus. Comment nous serions-nous doutés que le tumulus avoisinant les ruines de l'ancienne abbaye n'était autre chose que l'entrée ou la sortie d'un souterrain? La porte, masquée par de hautes orties, avait échappé à nos regards et quant à la planche que nous croyions avoir découverte, par hasard, un autre que nous s'en servait depuis longtemps, je m'en aperçois à présent. Bref, j'oubliai bientôt l'inconnu qui me suivait. J'arrivai près des ruines. Ralph s'y trouvait. Nous causâmes comme à l'ordinaire. A un certain moment, je fis réflexion que j'avais un peu soif. « Qu'à cela ne tienne », me dit mon fiancé. Une petite pièce d'eau se trouve derrière la maison d'habitation. » Avant que j'aie eu le temps de le dissuader d'y courir, Ralph s'éloigna dans la direction de l'étang, sans s'inquiéter de savoir dans quel récipient il m'apporterait le breuvage et je le regardais, ironique un peu, quand soudain j'entendis comme un froissement dans les

broussailles. Avant que j'aie pu me retourner, des mains, des griffes plutôt, m'immobilisaient, m'entraînaient ! J'essayai de crier, impossible ! Ma gorge contractée ne laissait plus passer un son. On me tirait toujours en arrière. Je réussis à tourner la tête. J'aperçus une figure diabolique ! C'étaient bien les traits de l'homme qui m'avait suivie, mais métamorphosés, reflétant une expression de haine abominable. Alors, je pus pousser un cri. Mes forces m'abandonnaient. Dans un vertige, je vis Ralph accourir. Une des mains me lâcha. Je m'évanouis, sans plus rien percevoir qu'une sorte de claquement sec.

— Le coup de revolver que Grieur tirait sur Ralph.

— Quand je revins à moi, j'étais dans une étrange salle encombrée d'appareils de verre, de cuivre ; des parchemins s'entassaient sur les tables. L'homme, penché sur moi, m'observait. Je le regardai avec étonnement. Dans le clair-obscur de la pièce, il avait l'air d'une apparition.

Une grande robe brune l'habillait. Il était coiffé d'une toque de velours, surmontée d'une espèce de crête. Malgré ma terreur, ce que je voyais ne laissait pas de m'étonner, même de m'intéresser. Je me rassurais en me disant que je faisais un rêve. Seul, un cauchemar pouvait expliquer cette invraisemblable aventure, ce rapt par un revenant, m'entraînant avec lui dans les temps révolus, au moins à cinq siècles en arrière.

Mais je ne rêvais pas. L'homme, voyant que je reprenais conscience, resserra les liens qu'il avait noués autour de mon corps.

« Que me voulez-vous ? pus-je prononcer. Qui êtes-vous ? »

— Qui je suis ? Qui je suis ? Ha ! ricana-t-il ! Que ne donnerais-je pas pour le savoir ! »

Une méditation étrange l'absorba. Mon opinion était faite. J'avais affaire à un fou.

« Pourquoi vous êtes-vous emparé de moi ?

— Parce que mes avertissements n'ont pas été écoutés. Parce que j'ai en vous un otage contre ceux qui veulent troubler mes travaux, pénétrer mes secrets. Ils n'oseront plus me provoquer, maintenant ! Sinon, malheur sur vous ! Malheur sur eux ! »

Je ne comprenais pas. J'essayai de faire parler mon geôlier. Il me tenait des propos confus, disant que des hommes d'armes venaient le traquer. Bientôt, il ne s'occupa plus de moi. Il s'assit près de sa table, se mit à lire des parchemins, qu'il annotait. Il parlait seul, murmurait des mots incompréhensibles. Il se leva, prit des tubes, des globes, mélangea des liquides, des poudres. Moi, de temps à autre, je le suppliais. Je pleurais, je lui promettais tout ! Il ne m'écoutait pas, m'imposant rudement silence. Soudain, son attitude changea. Il se dressa et, sans me regarder, comme un automate, gagna la porte, sortit. Je restai seule, pendant combien d'heures ! Oh ! quelles terreurs j'ai subies ! Je vous appelais, tous, désespérément. Je tremblais... Des fantômes semblaient surgir, partout. De légers bruits naissaient et des frôlements. Il devait y avoir des rats, dans ces caves. Je me débattais. Regardez : je suis encore toute écorchée.

— Ma petite Yvonne... dit le docteur, au comble de l'émotion.

— Enfin, je dus m'endormir, brisée de fatigue. Ce fut encore comme un évanouissement. En s'ouvrant brusquement, la porte m'éveilla. L'homme revenait. Il semblait en proie à une terrible fureur. « Les voilà ! Ils viennent ! Ils viennent te chercher, me voler mes trésors ! Tu vas payer, payer pour tous ! » Je criai. Il saisit une étoffe, me bâillonna,

ouvrit une trappe. Il m'attira brutalement et, me traînant à terre, me fit passer dans l'affreuse salle où vous m'avez trouvée. Je l'entendis remuer des outils de métal. Il disait, en haletant : « Du feu! du feu! Les fers rouges!... » Il ricanait. Je sentais s'approcher la mort. Soudain, il bondit. « La porte! s'écria-t-il... j'ai oublié!...»

Il sortit, très vite. Quelques instants après, j'entendis par trois fois un sourd grondement. Puis, l'homme reparut, hagard : « Je ne peux pas... je ne peux pas », répétait-il. « Et toi... Les voilà! Les voilà!... » Il éclata d'un rire sinistre : « Alors tous ensemble! nous allons mourir tous ensemble! Mais nul ne connaîtra mes secrets! »

Il s'élança hors de la salle. Quelques secondes passèrent. Puis il y eut un bruit épouvantable. Les voûtes tremblèrent. J'entendis des effondrements. De grosses pierres tombaient avec des bruits de canonnade. Je me crus perdue, murée vivante dans mon tombeau. Mais bientôt, j'entendis des voix humaines, je crus même reconnaître l'une d'elles. J'essayais d'appeler, mais le bâillon tenait bien! Oh! si vous m'aviez oubliée! Vous savez le reste...

Le docteur, depuis quelques moments, ne maîtrisait plus son émotion. Il prit sa fille dans ses bras, la serrant très fort. Stackbach essuyait ses yeux. On frappa à la porte.

— Monsieur, dit Thérèse qui entrait, vous n'êtes pas raisonnable de garder si longtemps Mlle Yvonne. Ce n'est pas le moyen de l'aider à se remettre! Venez, mademoiselle, qu'on vous fasse prendre un bon consommé bien chaud!

— Vous avez raison, Thérèse, je vous suis.

— Apprendre tant de choses stupéfiantes en si peu de temps, quelle révélation incroyable! dit le docteur Roubaix. Et nous ne savons pas encore tout!

— Nous ignorons les motifs de Grieur, opina Stackbach. Est-ce un fou, vraiment?

— Cela ne me paraît pas possible. Je le connaissais comme un original, mais embourgeoisé dans le sens le plus mesquin du mot. Saurons-nous le « pourquoi » de ses actes? Saurons-nous à quel mobile obéissait un tel être?

Il insistait, en regardant Robert. Celui-ci se taisait.

— Tu n'as vraiment plus rien à m'apprendre? demanda le docteur. Robert, l'enquête n'est pas terminée. Tu as entendu ce que je disais à Yvonne : je préfère savoir, avant quiconque...

— J'ai vu les inspecteurs de police, tantôt; je leur ai dit ce qu'il fallait, répondit le jeune homme.

— Des choses que j'ignore? Ne me laisse pas dans cette incertitude.

Robert se troublait. Ses yeux s'emplirent de larmes.

— Plus tard, papa, plus tard, je t'en supplie... Tu vois bien qu'en ce moment, je ne peux pas ! Je suis trop malheureux!...

## CHAPITRE XXIV

### L'ÊTRE DOUBLE

On imagine quel retentissement eut l'affaire, dès qu'elle fut connue dans ses grandes lignes; une véritable effervescence agita la région du Valois pendant plusieurs semaines. On s'arrachait les journaux et l'on commentait les articles qu'ils publiaient sur l'événement. Mais après des colonnes bourrées de sensationnelles révélations, les reporters se trouvaient bien en peine de conclure. Un mot revenait sans cesse dans leurs récits : la folie... C'était, évidemment, l'explication la plus plausible. Cependant, il n'apparaissait guère qu'il eût été possible à un dément de vivre, sans jamais éveiller les soupçons, de la façon dont Grieur avait vécu. Pour dissimuler leur embarras autant que leur propre stupéfaction, les reporters rapprochèrent le cas du notaire Grieur de celui de l'horloger Michel Billon qui, en 1789, tua vingt-six personnes et en blessa quarante autres, en faisant exploser à Senlis une machine infernale, installée dans sa maison, à

l'angle des rues du Chatel et de la Tonnellerie. Le fait est historique et ne saurait être contesté. Si incroyable qu'il semble, il est cependant vrai, ce qui prouve que tout est possible et que la réalité dépasse souvent les fantaisies de l'imagination.

D'autres journalistes rappelèrent encore les exploits de maître Robillard qui, vers la même époque, instrumentait en qualité d'huissier pendant le jour, et la nuit, dirigeait une redoutable bande de « chauffeurs ».

L'enquête de la police n'ayant révélé aucun fait nouveau, les magistrats du parquet, peu portés au romanesque, firent déclarer l'action publique éteinte par la mort du coupable. Les policiers avaient longuement « cuisiné » tous les proches du docteur, et Robert en particulier. En le quittant, ils s'étaient rendus chez une autre personne... Enfin, après le coup de théâtre, ils avaient questionné la gouvernante du notaire, qui, depuis la mort de Mme Grieur, était à son service. La brave femme ne fut pas la moins étonnée de ce qu'on lui apprenait, mais ne put fournir aucun renseignement utile à l'enquête.

La perquisition dans la maison du notaire fut plus fructueuse. Elle détermina la découverte d'un escalier en spirale descendant dans le sous-sol et donnant accès à une galerie. On s'aperçut alors que les souterrains creusés au-dessous de Senlis formaient un réseau jusqu'ici insoupçonné. Ils communiquaient avec tous les anciens édifices, par des issues secrètes. Dans la partie encerclée par l'enceinte gallo-romaine, la Société archéologique recueillit là un riche butin. Le docteur Roubaix, à qui l'on devait cette aubaine, fut appelé à la présidence, mais déclina cet honneur. Il avait été trop ébranlé par ces événements fantastiques pour que son esprit pût s'occuper d'autre chose que de re-

couvrir une paix dont il avait le plus pressant besoin, après tant d'émotions ressenties.

Robert s'appliquait à éviter son père. Il n'avait plus pourtant figure d'un coupable qui craint de se trahir, mais donnait l'impression d'éprouver une vraie peine sans consentir à confier à quiconque les raisons de sa souffrance.

Yvonne se dépensait pour trois êtres : son père, qu'elle essayait de tranquilliser, son frère, avec qui elle avait de longues conversations, et surtout Ralph, dont l'état s'améliorait enfin. La jeune fille demeurait longtemps au chevet de son fiancé.

— Papa, avait-elle demandé un matin au docteur, veux-tu hâter la guérison de Ralph? Viens lui dire que tu consens à notre union. Il entend et comprend tout, maintenant.

Et le docteur avait cédé. Toute sa rancœur s'était évanouie, devant ce jeune homme qui avait racheté la faute de son père, en exposant sa vie pour courir au secours d'Yvonne. Les deux jeunes gens s'aimaient...

Harcelé par de trop nombreuses visites, le docteur avait fini par condamner sa porte. Elle s'ouvrit, cependant devant un homme que M. Roubaix considérait avec raison comme son ami le plus sûr, le plus dévoué : Evariste Séverin.

Souriant, celui-ci entra, la main tendue :

— Quelles aventures, mon pauvre docteur! dit-il tout de suite, avec sa bonhomie habituelle.

— Oui, convint le docteur, qui se serait jamais douté de pareille chose?

— Moi, dit Evariste Séverin, en le regardant avec des yeux pleins de malice.

— Comment? Vous aviez deviné que Grieur...

— Je pressentais qu'il y avait, dans sa vie, un mystère.

— Et vous n'êtes pas venu à moi, quand?...

— Quand serais-je venu? Je n'ai appris la disparition de votre fille que lorsqu'elle fut retrouvée. Vos affres n'ont duré qu'une nuit et un jour à peine; heureusement!

— C'est vrai; mais lorsque j'y pense, il me semble avoir vécu ces angoisses pendant des semaines et des mois!

— Je vous comprends. Et même, si vous m'aviez dit à brûle-pourpoint : « Savez-vous où est ma fille? » je n'aurais pas songé à faire certains rapprochements qui s'imposaient. J'ai craint le pire dès qu'il a été question de vos souterrains. Je ne vous ai rien dit, car, à ce moment, vous ne sembliez guère disposé à engager une conversation sur ce sujet délicat.

— C'était à cause du danger que je redoutais, mon bon ami.

— Justement, je vous aurais mis sur la voie; vous m'apportiez la preuve que mes suppositions n'étaient que trop justifiées.

— Expliquez-vous!

— Vous savez, mon cher docteur, que je suis un vieux Senlisien. Rien ne m'est inconnu dans notre bonne ville. J'ai fréquenté Grieur pendant plus de trente ans. J'ai pu l'observer à loisir; il en valait la peine, allez!

— Je ne l'aurais pas cru!

— Oui, oui, tout le monde se figurait cela, comme vous-même. Grieur, c'était le notaire ridicule et phraseur, le mari trompé, le grigou, un fantoche dont partout on retrouve l'exemplaire, même et surtout au théâtre. Eh! bien, ce personnage-là, ce n'était pas Grieur, ou plutôt ce n'était pas tout à fait Grieur.

— Que voulez-vous dire?

— J'ai connu le notaire avant son mariage. Certes, ses travers que vous avez remarqués étaient

déjà très accentués, mais ces défauts n'étaient pas déplaisants; ils ne tiraient pas à conséquence. Ce n'est que lorsqu'on abordait certains sujets avec lui que sa conversation ampoulée devenait claire, étincelante même. Je vous étonne? Attendez! Vous n'êtes pas au bout de vos surprises. Grieur possédait une science d'érudit très réelle...

— D'érudit? Ce bonhomme aux phrases farcies de lieux communs, à l'esprit borné, sans finesse, et qu'aucun sentiment vraiment noble n'animait. Que me contez-vous là?

— La pure vérité, je vous assure. Déjà (remarquez ce « déjà »), Grieur faisait de sa vie deux parts bien distinctes. Il employait l'une à l'exercice de sa profession, l'autre il la consacrait à des études spéciales, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles étaient farouchement hermétiques. Il possédait une collection de grimoires, de parchemins enluminés, inintelligibles aux profanes. Dans sa chambre, il entassait toutes les vieilleries les plus disparates qu'il pouvait découvrir. Son intérieur était une sorte de véritable musée, qui contenait même quelques pièces rares.

— Je n'ai rien vu de pareil chez lui!

— Il les cachait, et tout cela a disparu, en effet, de façon mystérieuse. Mais laissez-moi poursuivre. Grieur, donc, se montrait passionné d'études concernant spécialement l'époque médiévale. Lorsqu'il en parlait, tout son être se transfigurait. L'homme falot de la vie ordinaire se muait en une sorte d'illuminé, d'envoûté... Maintes fois, je l'ai trouvé penché sur l'un des vingt-cinq manuscrits laissés par Afforty, ce prodigieux chanoine qui vécut à Senlis, aux dix-huitième siècle, durant plus de soixante ans, et qui s'était constitué l'annaliste averti de la ville et de toute la région valoisienne. Grieur espérait, évidemment, découvrir dans ces

documents si précieux pour les historiens du passé, des indications de nature à l'aider dans ses recherches sur l'époque médiévale. Que de notes il prenait! Que de signes il traçait, tout semblables à ceux de l'archaïque écriture! Comme Afforty, et à son exemple, il se livrait à un véritable travail de Trappiste ou de Bénédictin. Il y eut autrefois beaucoup de moines à Senlis, beaucoup d'églises, d'abbayes et de couvents. C'est à l'appel du chancelier Guérin que les Cordeliers y installèrent, au treizième siècle et y élevèrent, en la paroisse Saint-Pierre, une chapelle à Saint-Etienne, le premier martyr. Or, le cloître du couvent des Cordeliers ne se trouvait-il pas situé à l'endroit même où fut construite, beaucoup plus tard, la maison que Mme de Valjenceuse vous avait louée?

— Tiens!... tiens!...

— Grierur n'ignorait aucun de ces détails et n'aimait pas à être troublé dans ses études. Dès qu'il me voyait arriver, il paraissait sortir d'un rêve. Puis, par tactique, il m'étourdissait de son habituel bavardage. Comment, dès lors, songea-t-il à se marier? C'est pour moi un point demeuré très obscur, mais c'est ce mariage qui le précipita dans un abîme de complications insoupçonnées, presque incroyables.

Ecoutez : il éprouva de telles déceptions qu'il se réfugia, à corps perdu, dans sa science, afin d'y trouver l'oubli complet qu'il cherchait. Il passa ses nuits au travail. Certainement, il devait pouvoir en remonter aux meilleurs chartistes! On le rencontrait, dans la ville, près des vestiges des murailles gallo-romaines, ou bien dans les églises. Durant des heures, il examinait les sculptures religieuses, s'efforçant de déchiffrer les mystères enclos dans leurs symboles. Ce fut à cette époque que se produisit un fait qui décida de son destin. Grierur décou-

vrit, dans sa cave, un escalier en spirale conduisant aux fameux souterrains. Ce ne fut pas par hasard, comme vous, qu'il les explora. Plusieurs fois, il avait pratiqué des sondages, poussé par une sorte de prescience. Souvent, quand je lui rendais visite, je dus l'attendre; j'entendais les coups sourds qu'il frappait. Il revenait, les vêtements souillés de plâtras, de poussière, couvert de toiles d'araignées. Donc, il mit au jour une entrée de ces galeries qui sillonnent le sous-sol de notre ville en tout sens et à une telle profondeur que les travaux de canalisations, de fondations, ne les avaient encore jamais rencontrées. Elles n'ont que de très rares points d'affleurement; ces issues sont dissimulées et maintenant murées. Nous en connaissons trois, à présent : celle de votre cave, celle de Grieur et celle aboutissant aux ruines de l'abbaye de la Victoire. Ces dernières partent de Montépilloy, qui était un château fort pourvu de tours très hautes qui dominaient toute la région. J'ignorais la nature et la portée de la trouvaille de Grieur, mais je me rends compte nettement qu'une nouvelle phase de sa vie commençait alors. Peu à peu, mes déductions se justifiaient. Au vrai, tout cela m'effrayait quelque peu...

— Vous me parliez tout à l'heure d'un phénomène, d'un ordre particulier et relevant de la science médicale? interrogea le docteur, dont l'intérêt se nuancait d'impatience, tandis qu'Evariste Séverin se recueillait.

— J'y arrive, fit-il. Maintenant, c'est au médecin que je m'adresse. Voyons, docteur, que pensez-vous de ce qu'on appelle le déboulement de la personnalité?

A cette question, le docteur Roubaix s'effara.

— Oh! Oh! c'est une psychose, une affection, une

déviations mentales, plutôt. Sa manifestation est fort rare.

— Rare, mais possible, tout de même; on l'a contrôlée?

— Vous me prenez au dépourvu, mais je sais que les exemples principaux, les cas typiques, se rencontrent surtout dans les fantaisies des romanciers!

— Oui, vous évoquez *le docteur Jeckyll et Mr Hyde*, ou encore *le Procureur Hallers*? La fiction cependant a toujours une vérité pour base. Bien souvent aussi, le merveilleux réel dépasse en originalité les thèmes les plus ingénieux!

— Où voulez-vous en venir?

— A ceci, c'est que la personnalité de Grieur, déjà séparée en deux parties indépendantes l'une de l'autre, s'est absolument dédoublée à un moment critique de son existence. Des circonstances fortuites ont aidé et hâté ce dédoublement, cela me paraît évident.

— En quoi consistait-il, d'après vous?

— Grieur fut, dans la vie ordinaire, celui que vous avez connu : l'insignifiant, le prolix, l'avare, le fâcheux en un mot.

— Mais sa science, ses études?

— Tout cela passa sur l'autre plan de son existence sans laisser de trace dans celle du notaire. C'est rigoureusement possible. Je me suis documenté à ce sujet : les deux personnalités sont séparées par une cloison mentale qui peut être absolument étanche. Le Grieur n° 1 ne soupçonnait certainement pas l'existence de son double au début. De même, l'être mystérieux qui, tout de suite, avait organisé sa vie dans les souterrains, ignorait son corps vulgaire... L'intermédiaire entre les deux états était une sorte de transes, semblables à celles produites par un sommeil hypnotique. C'était à ce

moment que l'homme se transformait, se métamorphosait...

— Comment cela?

— Totalement. Le Grieur habituel, par exemple, perdait conscience de lui-même; l'autre, peu à peu, surgissait des ténèbres, avec une expression différente, des gestes inaccoutumés, une écriture même qui ne ressemblait pas à celle du notaire. Je vous ai signalé ce détail, tout à l'heure. Avant sa complète évolution, Grieur en présentait déjà tous les signes annonciateurs. Les deux mentalités de Grieur, trop dissemblables, trop absolues, pour habiter ensemble et à la fois un seul être, devaient régner tour à tour sur le corps. Chacune d'elles s'était exacerbée, de son côté. A quel degré pouvait être parvenue l'âme secrète, avide de savoir, tandis que l'autre s'enlisait davantage dans la médiocrité et les tares d'une vie sans gloire? Je ne saurais pas le préciser. Il y a là tout un problème presque insoluble. Il est probable qu'à cette époque, aucun lien n'existait entre les deux personnages. Je tentais quelquefois une expérience pour me prouver la véracité de mon raisonnement : je questionnais le notaire sur ses études, m'étonnant qu'il parût les avoir abandonnées. Ses réponses vagues révélaient un malaise, un obscur effort pour retrouver la mémoire emportée par *l'Autre*; une inquiétude persistait en lui, et elle se traduisait jusque dans ses propos oiseux, d'une redondance comique dont les gens un peu fins souriaient, mais qui ne laissaient pas de surprendre l'observateur.

— En quoi, d'après vous, consistait sa seconde existence?

— Il se considérait comme le maître des souterrains. L'ambiance dans laquelle il se mouvait conservait presque intact son caractère médiéval; c'est cette atmosphère qui acheva de métamorpho-

ser Grieur. Il menait là l'existence d'un mage du moyen âge et y poursuivait dans la solitude la plus complète ses travaux hermétiques. Ah! la pierre philosophale! La poudre de projection! Tous les philtres dont, jadis, il transcrivait avec amour les troublantes formules! Comme il devait les rechercher et avec quelle foi!

— Qui s'imaginait-il donc être?

— Cela, je ne le sais pas. Certainement, le nom de Grieur devait avoir quitté son souvenir. Mais, si vous croyez à la folie dans son cas, avouez qu'elle se différencie entièrement des manifestations courantes dont elle s'accompagne. Les cerveaux bouleversés comme le sien ont tout de même une certaine conscience, parfois, du trouble qui s'y produit. Il était sans doute l'incarnation de l'un de ces moines alchimistes du moyen âge, quelque sorcier promis à la Grève et se cachant de tous, afin de poursuivre ses maléfices! Comment expliquer autrement ce mystère? Quels incubes s'étaient emparés de sa cervelle en perpétuelle ébullition et quelle âme errante s'y était fixée pour lui dicter, lui imposer sa volonté?...

Les deux hommes se turent. De grands problèmes se posaient soudain devant eux. Tout l'inconnu de l'âme creusait sous leurs yeux son abîme effroyable.

— En tout cas, reprit Evariste Séverin, Grieur me paraît surpasser en originalité, sur un point, le docteur Jeckyll et le procureur Hallers. Les doubles de ceux-ci montraient leurs divers aspects dans leur propre époque. Grieur, lui, vivait son second personnage en deçà du temps!

— C'est extraordinaire! Et personne, chez le notaire lui-même, ne s'est aperçu de rien? Nul n'a soupçonné cette anomalie formidable?

— La femme de Grieur se préoccupait fort peu

de lui. Il la laissait entièrement libre : elle n'en demandait pas plus, et délaissait complètement son mari. Le personnel de l'étude ne voyait le tabellion qu'aux heures de travail. Qui, d'ailleurs, aurait supposé une chose pareille? Ajoutez à cela les précautions dont s'entourent les êtres de ce genre et vous accepterez que Grieur ait pu mener sa double existence pendant très longtemps. Moi-même, je ne réussis jamais à le surprendre. Je me lassai et cessai de le fréquenter assidûment. Après une longue accalmie, la crise inévitable éclata.

— Ici, je me permets une réflexion, interrompit le docteur. Vous me disiez, tout à l'heure, que les deux personnalités étaient séparées par une sorte de cloison mentale, absolument étanche...

— Au début, cela était ainsi, j'en ai la conviction.

— Comment expliquez-vous, alors, que Grieur se soit attaqué à moi? C'était le notaire qui me connaissait. Or, en creusant le souterrain, je m'introduisais dans le domaine de l'alchimiste! Celui-ci, d'après vous, m'ignorait, il ne pouvait donc imaginer et réaliser le rapt de ma fille pour me punir de mon incursion dans son repaire!

Je me souviens d'une certaine phrase de Grieur à ma fille : « Mes avertissements n'ont pas été écoutés. » Jusqu'ici, j'avais cru que ces paroles faisaient allusion au piège du souterrain, qu'il s'agissait du coup de feu tiré contre les figurants. Mais... Attendez donc! s'écria le docteur Roubaix, en se levant d'un bond. Déjà, vous avez attiré mon attention en me montrant Grieur traçant des signes anciens sur un parchemin. Eh bien! maintenant, que pensez-vous de ceci?

Il avait sorti d'un tiroir un carré de parchemin jaunâtre, qu'il tendait à Evariste Séverin. Celui-ci lut, tout haut : « *Quittez le pays* ».

— Quand avez-vous reçu cela? demanda-t-il.

— J'ai découvert ce papier sur mon bureau, à la fin d'une journée au cours de laquelle j'avais reçu de nombreuses personnes, dont Grieur. Il venait, en compagnie de ma propriétaire, faire pression sur moi afin que je renonce à mes travaux.

Le docteur s'arrêta, réfléchissant. Une ombre passa sur son front. C'étaient surtout Mme de Valjenceuse et Robert qui avaient, à ce moment, servi la cause du notaire. Il reprit :

— J'ai cru alors à une plaisanterie. Et c'était Grieur qui me laissait cet ordre! Je comprends, je comprends !

— C'était Grieur, en effet. L'autre, l'alchimiste, en se voyant menacé, a été pris de terreur. Il a cherché du secours. Son émotion profonde, en labourant sa cervelle, y a causé des fissures. Par là, l'étanchéité qui scindait les deux personnalités s'est en partie détruite. L'Autre a eu connaissance qu'il existait quelqu'un, dans la vie d'en haut, qui pouvait le servir. Chose étrange, il a dicté ses ordres à son double! S'il a rédigé l'ultimatum, c'est Grieur qui vous l'a remis. C'est Grieur qui, averti par la rumeur publique de l'arrivée des figurants, puis des policiers, l'a prévenu du péril. C'est de Grieur qu'il a tenu le revolver. C'est Grieur également qui, se rendant compte de la valeur de votre fille comme otage, l'a livrée à l'Autre. Voilà!

— Ainsi, selon vous, Grieur n'aurait jamais eu d'autre complice que lui-même?

— Cela me paraît certain! Qui donc eût pu s'associer aux projets de cet homme? Il aurait fallu les connaître. Et vous savez que, dans sa vie souterraine, il ne se laissait approcher par personne. Quel travail il a accompli seul, et pendant des années! Il a remis en état tous les vieux appareils qu'il avait découverts, restauré des salles entières

Quel aspect devait être le sien, tel que votre fille a pu le voir! Penché sur sa table, sur ses instruments, maniant les liquides, les poudres! Quelle évocation fantastique, n'est-ce pas?

— Certes. Oui, vous avez raison. Les dernières paroles de Grieur, l'autre soir, ici même, furent très singulières. Il tentait encore, seul cette fois, de me dissuader de reprendre, même plus tard, l'exploration des souterrains. Je retrouve le son de sa voix... Comme il était différent! Et lorsque je lui fis part de ma ferme résolution de continuer mes recherches, quel égarement le saisit! Il répétait, sans m'entendre : « Oui, oui ». Il paraissait absent. Il me quitta brusquement, ayant vu Yvonne sortir de la maison. Dans la rue, il la suivit...

Le docteur ferma les yeux, comme pour empêcher de pénibles visions de s'y préciser.

— Allons, mon cher docteur, à présent, c'est fini! Mais, pardieu! quel dénouement! Les moines de la vieille abbaye avaient de l'excellente poudre dans leur cellier! A moins que ce vieux scélérat ne l'ait fabriquée lui-même! Qui eût dit, en voyant ce ridicule notaire, qu'un jour il bouterait le feu à une poudre inventée par lui!

La plaisanterie d'Evariste ne dérida pas le docteur. « C'est fini », avait dit le brave homme! Etait-ce vrai?... Mais quel avait été le vrai rôle de Robert en tout cela? Le point n'était pas le moins du monde élucidé.

M. Roubaix reprit pourtant la conversation avec Evariste. Longuement, ils examinèrent ensemble le fabuleux problème que posait le cas de Grieur. Ils en vinrent à évoquer l'inconnu qui réside dans chaque âme et qui, lorsqu'il s'affirme, produit des génies ou des criminels. Tous deux souhaitaient la douce quiétude d'une existence sans heurts. Mais ils se demandaient si, quelque jour, un intrus ne

se dresserait pas en eux-mêmes. Et le docteur Roubaix, songeur, en arrivait à redouter de découvrir un monstre sous les traits d'un être entre tous chéri !...

## CHAPITRE XXV

### LE JARDIN SECRET

Le calme finit par revenir dans la maison de la rue des Cordeliers. Autour de la table familiale, le docteur Roubaix, ses enfants et Stackbach se réunissaient avec un plaisir chaque jour renouvelé. On avait convenu de ne plus faire allusion aux événements qui avaient tant ému les acteurs de la stupéfiante aventure. La faconde de Stackbach pouvait se donner libre cours. Le docteur n'avait pas eu besoin d'insister auprès de sa fille pour que celle-ci lui promît de ne pas user, comme publicité, de ce qui lui était advenu. L'artiste répugnait à employer ces procédés, ne comptant que sur son talent pour illustrer son nom de Prisca Margyl, déjà célèbre, mais si Stackbach fut plus difficile à convaincre, il finit par se rendre aux raisons de la « star » et du docteur. Il traitait à ce moment avec une grosse firme une affaire des plus importantes : Prisca Margyl devait, après son éclipse, reparaitre sans tarder sur l'écran. Une occasion se présentait. Yvonne demandait cependant des délais. Son fiancé

reprenait des forces et avait cessé d'être pour elle un objet d'inquiétude; elle désirait pourtant ne pas le quitter avant sa complète guérison. Puis, tout ce qui s'était passé avait resserré si fortement les liens entre le père et la fille que celle-ci hésitait à s'éloigner du docteur, fût-ce momentanément. Stackbach donc se démenait pour que les choses s'arrangeassent au mieux de leurs intérêts communs. C'est alors qu'il entrevit un grand projet.

— Encore! s'écria-t-on, lorsqu'il l'annonça.

Derrière ses lunettes octogonales, ses yeux cillèrent vivement. Il dit, d'un ton amer : « J'ai toujours le souci du bonheur des gens. Qu'importe, si des reproches sont mon salaire ! » Et il s'enferma dans un mutisme plein de dignité. Le docteur et Yvonne s'excusèrent si bien que Stackbach consentit à exposer ce qu'il avait imaginé. Il ne parla pas longtemps, mais Yvonne, tout de suite, manifesta une grande allégresse. Le docteur, lui, était ébahi. Maintenant, la jeune fille joignait sa parole enjôleuse à celle de l'Américain pour décider son père.

— Nous verrons, dit celui-ci.

Yvonne fit la moue à cette réponse qui ne promettait ni ne refusait, son éducation américaine n'admettant que le *yes* ou le *no*. Le repas touchait à sa fin. Stackbach se leva de table le premier.

— Je dois prendre part à une discussion décisive, pour régler toutes les conditions. Soyez sans crainte, Prisca, elles seront mirifiques! Je ne pense pas revenir ce soir. Cette vieille ficelle de Goldberg arrive à Paris. Sans doute même veut-il essayer de me couper l'herbe sous le pied! Je sais qu'il cherche à lancer Dorothy Carver. Alors, hein? Attention! Je vais mener l'affaire rondement et, une fois le contrat rédigé, rester sur les lieux pour parler à toute manœuvre de Goldberg. Cependant, plus tôt j'aurai votre signature, mieux cela vaudra.

Alors, réfléchissez encore quelques heures. Plaidez notre cause auprès de votre père. Moi, dès que j'aurai en main le papier, je vous l'expédie ici, porté par mon homme de confiance, en l'espèce Trouvé. Au revoir.

Il s'en alla, accompagné un moment par Robert qui, toujours taciturne, s'était peu mêlé à la conversation. En revenant, le jeune homme se dirigeait vers sa chambre, quand Yvonne le rejoignit. A voix basse, le frère et la sœur échangèrent quelques paroles. Robert murmura : « Fais ce que tu veux », et gravit l'escalier.

Yvonne revint aussitôt près de son père. Le docteur Roubaix, pensif, achevait de fumer une cigarette; la jeune fille s'avança et d'une main légère dissipa la fumée odorante.

Elle était vraiment exquise; le docteur la contempla, et un grand bonheur s'exprima sur ses traits. Il ne se lassait point de la regarder. La jeune fille se rendait compte du charme qu'elle dégageait. Aussi, comme elle était femme, l'idée lui vint que l'instant était bien choisi pour rallier définitivement le docteur au projet de Stackbach et pour mettre fin à la froideur qui séparait son père et Robert entre qui subsistait un malaise qu'il fallait dissiper.

Toute femme est naturellement comédienne. Yvonne, servie par son talent, avait là une occasion nouvelle de justifier le proverbe : « Ce que femme veut... » Elle n'eut aucun effort à faire pour que ses yeux répondissent aux sentiments que reflétaient ceux de son père. Mais elle sut parer leur expression d'une grâce particulière, donnant à son attitude et à ses gestes un attrait incomparable. Un ensorcellement émanait de son corps souple, qu'une robe toute simple habillait. Non sans habi-

leté, Yvonne ne parla pas tout de suite de ce qui l'intéressait personnellement.

— Je sais ce qui te retient, papa, dit-elle. Sans doute y a-t-il quelqu'un, ici, dont la présence t'est pénible?

— Que dis-tu là, mon enfant? Stackbach est un fort brave homme; il a fait ma conquête...

— Il ne s'agit pas de lui.

— De qui donc, alors?

— Papa, tu crois que je n'ai pas deviné? C'est pour ne pas me faire de peine que tu ne me confies pas toutes tes pensées, tes amertumes, peut-être? Sans doute, ne vas-tu pas trouver convenable qu'une jeune fille se mêle de choses semblables. J'ai été cependant une mère pour Robert, et c'est pour cela qu'il m'a dit...

— Robert?

Le docteur s'était levé; une expression crispée se marquait sur sa physionomie. Yvonne le considérait, un peu craintive. M. Roubaix reprit :

— Robert t'aurait-il prise pour confidente? Il se serait confessé à toi? Cela m'étonne!

— Oui, papa. Rien n'est plus vrai.

Le docteur Roubaix ricana.

— Et tu te décides à parler, toi aussi? Ses remords te gagnent, à ton tour?

— Ses remords? Quel mot, papa, quel mot cruel!

— Allons, vite, que t'a-t-il dit?

— Tu dois bien t'en douter, voyons... Ma situation est très délicate, tu le comprends...

— Allons! Dis-moi ce que j'ai à lui reprocher! Cela dépassera-t-il mes soupçons?

— Ton impatience et ta véhémence me surprennent fort, papa. La chose serait-elle plus grave que je ne le pensais?

— Ah ! tu considères ce qui s'est passé comme de peu d'importance? Tu oublies vite, toi...

Interdite, Yvonne regardait son père qui allait et venait dans la chambre, nerveusement; elle répéta, d'une voix plus basse :

— Je ne te comprends pas, je t'assure. Que vient faire ici ce rappel des mauvaises heures? Il y a un malentendu entre nous, papa. Et c'est le même, probablement, qui existe entre Robert et toi! Que reproches-tu à Robert?

— D'être mêlé, je ne sais dans quel dessein, à l'abominable aventure que nous avons vécue.

— Oh!

— Ecoute-moi, puisque tu veux savoir : il a appuyé les arguments de Grieur pour m'empêcher de continuer les travaux; il m'a dissuadé, autant qu'il l'a pu faire, d'appeler la police. C'est parce que j'avais des soupçons sur lui que j'ai accepté l'idée de Stackbach, pour essayer de le démasquer, en lui épargnant la honte d'une arrestation. Il ne m'a pas expliqué où le conduisaient ses sorties fréquentes, qui n'avaient pas toutes pour objet de rencontrer seulement ton fiancé! Jusqu'au dernier moment, il ne voulait pas que la police vînt. Où était-il, le jour où le figurant a été blessé? Je l'ai questionné. D'un air étrange, en évitant mon regard, il m'a répondu : « Ah! voilà! » Où allait-il, quand, trompant la surveillance des policiers, il s'est échappé de la maison, le jour même où nous explorions le souterrain pour te rechercher? Ces griefs ne sont-ils pas suffisants? Peux-tu le disculper, mettre fin à ma torture? Car c'est cela, vois-tu, ce sont ces atroces pensées, qui m'ont mis les nerfs à bout et conduit sur la pente de la folie quand j'ai eu le sentiment atroce d'être trahi, par qui? Par mon fils! Par mon enfant!

Yvonne poussa un cri.

— Papa! Oh! Cela n'est pas possible! Tu n'as pas pu croire une chose pareille!

Le docteur Roubaix articula nettement :

— Si!

— Oh! s'exclama Yvonne avec terreur. Mais s'il te fournissait une preuve certaine de son innocence, une preuve éclatante qui réduisit à néant une aussi affreuse supposition, lui pardonnerais-tu cette offense que tu crois qu'il t'a faite?

— Je lui pardonnerais tout, si mon esprit se trouvait libéré par une explication valable.

— Alors, tu vas ouvrir tout grands tes bras à Robert, papa!

— Yvonne!

— Robert est si malheureux, depuis plusieurs jours!

— Je l'ai remarqué. Le jour où l'on t'a retrouvée, il a dû subir une grande émotion; il pleurait. J'ai cru qu'il allait parler, se livrer. « Plus tard, plus tard », m'a-t-il dit. Le jour est-il enfin venu?

— Oui, papa. Mais écoute-moi : j'aurais voulu prendre plus de précautions... On a dû se tromper, en disant à mon frère que tu... Enfin, voici : Robert aimait Mme de Valjenceuse.

Le docteur resta un moment sans paroles. Cette révélation était la dernière qu'il eût attendue. Et qui est-ce qui la lui faisait à brûle-pourpoint? Sa fille! Ah! Quels voiles se déchiraient soudain! Mme de Valjenceuse! Oui! c'était vrai qu'il avait ressenti pour elle un sentiment où l'affection se mêlait au respect. Il pensait à elle avec un agrément qu'il ne se dissimulait pas à lui-même. Des projets, d'ailleurs imprécis, avaient pu enchanter les réflexions du médecin, mais la tourmente était venue et Robert, lui-même, avait prononcé le nom de Mme de Valjenceuse, après un dramatique entretien avec son père. « Un être cher se trouvera compromis, si la police intervient! » lui avait-il dit.

Un être cher? Robert connaissait donc l'inclination de son père pour Mme de Valjenceuse?

Dans une autre conversation, il s'était encore agi d'elle; le docteur Roubaix s'en souvenait. Robert, habilement, le questionnait; sans doute le docteur avait-il exprimé trop nettement son admiration. « Elle est très belle ! » avait-il convenu. S'ensuivait-il que, lui aussi, l'aimait et que des liens plus étroits que ceux de la sympathie réciproque les eussent unis tous les deux? Voilà donc ce qui opposait l'un à l'autre le père et le fils!

— Ah! c'était cela! disait le docteur avec autant d'étonnement que de soulagement.

— Rien que cela! affirma Yvonne qui, l'espace d'un éclair, avait cru... Veux-tu voir Robert, papa? demanda la jeune fille. Tu n'es plus fâché contre lui, à présent?

— Moi? Mais si j'avais su la vérité, jamais je ne l'aurais été, mon enfant. Va vite chercher ton frère! Il doit avoir besoin qu'on le console.

— Je m'y emploie de mon mieux... Et dire, continua la jeune fille, que j'ai pensé que ton chagrin venait de là! Une excessive pudeur m'empêchait de te parler franchement. Cela prouve qu'il vaut toujours mieux s'expliquer entre gens qui s'estiment et qui s'aiment sans réticences et sans détours.

— Ma chère petite!...

M. Roubaix caressait les cheveux de sa fille qui s'était blottie contre sa poitrine. D'un mouvement câlin, Yvonne s'écarta et courut vers la porte.

— Robert ! cria-t-elle. Hello, Bob ! Descends vite!

Robert accourut. Transfiguré, le docteur regardait s'avancer son fils qu'il avait considéré comme son ennemi, alors que Robert n'était même pas son rival.

Volubile, Yvonne s'adressa à son frère :

— Robert, jamais papa ne t'en a voulu comme tu l'imaginais! Jamais il n'a supposé que tu t'étais conduit déloyalement envers lui! Tous deux, vous vous êtes forgé des idées absurdes! Et c'est moi qui ai eu la joie de mettre tout au point!

Robert, surpris, écoutait sa sœur. Sur son visage, où le chagrin avait laissé ses stigmates, un bon sourire, large et franc apparut.

— Comment? Est-ce possible? Papa!

Le docteur et son fils s'embrassaient. Une aube nouvelle, radieuse et pure, se levait pour le médecin. Toutes les pensées mauvaises qui l'avaient pendant si longtemps torturé s'enfuyaient en déroute.

— Veux-tu me dire, Robert, ce qui s'est passé entre Mme de Valjenceuse et toi? Si nous étions des étrangers, la plus scrupuleuse discrétion serait de rigueur à ce propos. Mais un fils peut ouvrir son cœur à son père sans manquer à la galanterie et à l'honneur. Au reste, ce que tu me diras restera à jamais secret entre nous. Jamais, je te le jure, je n'en parlerai à quiconque, même à toi!

— Papa, quand j'ai vu ici, pour la première fois, Mme de Valjenceuse, j'ai compris qu'une heure grave venait de sonner pour moi. Je ne peux pas analyser l'impression que j'ai ressentie près de cette femme. Tout ce qu'elle disait était une musique que j'écoutais avec ferveur. Je ne me serais pas lassé de l'entendre. Je m'étonnais qu'on pût discuter ses paroles; je m'irritais qu'on osât s'opposer à ses désirs.

— C'est pour cela que, dès ce moment, tu t'es dressé contre moi sans t'apercevoir que tu revenais sur ta propre opinion?

— Je l'avoue. Elle partit après la discussion que tu évoques, mais telle était l'attraction qu'elle exerçait sur moi que je ne pus m'empêcher de la suivre et de la reconduire jusqu'à sa villa. C'est durant le

trajet que je lui ai parlé. Elle souriait et j'étais très heureux. Je devinais que je lui étais sympathique. Quand nous fûmes au seuil de sa porte, elle me tendit la main et m'invita à revenir la voir! J'accédai à son désir, la joie dans l'âme!

— Et tu te rendis souvent chez elle, partageant tes nombreuses sorties entre Ralph et Mme de Valjenceuse?

— C'est cela, papa. Je le reconnais.

— Si j'avais pu le prévoir! Ainsi, le jour où Trouvé fut blessé, tu étais chez elle?

Robert, à ce moment, pâlit. Une crispation douloureuse se marqua sur ses lèvres. Des larmes montèrent à ses yeux et il ne put que murmurer : « Oui... »

Yvonne se penchait affectueusement sur son frère. Le docteur comprenait quel bonheur indicible le jeune homme avait goûté, ce jour-là...

— Veux-tu me dire pourquoi tu ne voulais pas voir intervenir la police quand les événements que tu sais sont survenus?

— Personnellement, je n'avais aucune raison de la craindre, mais c'était pour plaire à Mme de Valjenceuse que je désirais éviter cette intrusion.

— Quel intérêt y avait-elle donc? Était-elle au courant du secret de Grieur?

— Certes, non. Mais le notaire faisait pression sur elle. C'était lui qui l'avait obligée à venir ici, pour te prier de cesser les travaux. C'était lui qui la terrorisait, la menaçait...

— Grieur la menaçait ? Pourquoi ? Pourquoi donc?

— Elle n'a jamais voulu me le dire. Je ne sais que depuis hier, depuis qu'elle est partie, l'affreuse, la terrible vérité...

Les lèvres de Robert tremblaient. Il ouvrit son portefeuille et en tira une lettre.

— Lis cela, papa. Tu connaîtras enfin, comme je les ai apprises moi-même, les raisons de Mme de Valjenceuse.

Le docteur Roubaix déplia les feuillets que son fils lui tendait et c'est avec stupéfaction qu'il lut, non sans émoi, la courageuse confession de l'ensorcelante créature :

« Il faut nous séparer, mon cher Robert. Les instants uniques que nous avons vécu ne pouvaient avoir, de lendemain. Bientôt, peut-être, aurions-nous regretté l'égarément qui nous a poussés l'un vers l'autre. Je suis la plus coupable, et je vous prie de me pardonner. Le souvenir que vous garderez de moi atténuera, je l'espère, la peine que je vous cause. Peu à peu, il ne vous restera que l'image d'une sincère et trop tendre amie. Conservez seulement ce souvenir. Croyez-moi, il n'aurait pas fallu l'assombrir par une liaison prolongée, qui m'eût fait vous apparaître telle que je suis : votre grande aînée. C'est pour cela que je pars, Robert. Votre affection demeurera tout entière dans ma mémoire, dans mon cœur. Je l'évoquerai, aux heures tristes, et cela m'aidera à supporter le poids de la vie. Je vais quitter Senlis et la France pour retourner dans mon pays natal : c'est en Suisse que je terminerai ma douloureuse existence.

« Mais avant de vous dire adieu, mon ami, je tiens à vous révéler la raison de certains de mes actes, afin que vous ne me jugiez pas trop durement si certains bruits vous parvenaient. Peu m'importe, à présent, l'opinion du monde ! C'est pour vous que je n'aurais pas voulu me voir salie et, à cause de cela, j'ai osé me servir de vous, de votre influence sur votre père; vous m'avez obéi sans chercher à comprendre... C'était une preuve de votre tendresse. Aujourd'hui, je vous dois l'entière vérité. Vous êtes un homme d'honneur. La seule personne à laquelle

je vous permets de la répéter est votre père qui est, je le sais, la droiture même.

« Ma famille, vous ne l'ignorez pas, est d'origine germanique. Avant mon mariage, j'avais connu à Lausanne, où j'habitais, de nombreux Allemands. J'étais restée en relations suivies avec l'un d'eux : Hermann Bôerling. Au printemps de 1914, j'eus la surprise de recevoir sa visite. Je le présentai à mon mari et nous l'invitâmes à passer quelque temps dans notre maison de la rue des Cordeliers. C'était un hôte agréable; mon mari et lui s'entendaient fort bien; ils sortaient ensemble, conférant pendant de longues heures. A cette époque, mon mari fréquentait les personnalités civiles et militaires de Senlis, où tenait garnison un régiment de cavalerie.

« Au début de juillet, Bôerling nous quitta. La situation européenne commençait à être très trouble. Déjà, des bruits de guerre se répandaient. L'attitude de mon mari me surprenait. Il sortait très souvent, se cachait pour écrire de nombreuses lettres qu'il tenait à expédier lui-même.

« La guerre éclata, et presque immédiatement, ce fut l'invasion. Senlis fut le théâtre de scènes affreuses. Mais notre maison fut préservée; vous comprendrez bientôt pourquoi... Un jour, un officier allemand se présenta chez nous : c'était Hermann Bôerling! Il y eut de grandes effusions entre lui et mon mari; ce qui ne laissa pas de m'étonner. D'autres gradés allemands survinrent, et s'enfermèrent avec mon mari et Hermann.

« J'étais atterrée, vous le concevez. Je devinais alors le rôle odieux qu'avait joué mon mari pendant ces derniers mois. Bôerling l'avait circonvenu, alléché, par des offres!... Pendant plusieurs jours, je considérai avec horreur l'être auprès duquel j'étais obligée de vivre. Je me répétais : « Un espion... c'est

un espion!» Les troupes ennemies allaient abandonner la ville lorsque mon mari me dit : « Frieda, voudriez-vous aller chez vous, en Suisse? — Pourquoi? — Là-bas, vous me seriez très utile. J'ai toujours compté sur vous. Vous m'êtes toute dévouée, n'est-ce pas, Frieda? »

« J'étais si indignée que je ne trouvais pas de mots pour l'interrompre! Cyniquement, il me proposait de l'aider dans son immonde besogne! Je n'étais pas née française, mais j'aime profondément votre pays. Or, mon mari me demandait de lui servir d'intermédiaire, en transmettant les messages qu'il me communiquerait, rédigés en langage convenu, aux Allemands. L'ignominie d'un tel rôle me révoltait. Je refusai véhémentement. La colère saisit mon mari. Il m'ordonna de lui obéir. Je refusai toujours. Il m'insulta. Je lui criai tout mon mépris, mon dégoût! Je lui dis que j'allais m'enfuir, tant j'avais honte de vivre à ses côtés. « Partir? Pour me dénoncer, n'est-ce pas? » Je haussai les épaules sans répondre. « Vous resterez ici! » Je fis un pas vers la porte. Il se précipita sur moi, me tordit le poignet. Je me débattis, j'appelai. Alors, fou de rage, il prit dans sa poche un revolver.

« Que se passa-t-il? Comment l'arme, tombée à terre pendant notre lutte, se trouva-t-elle dans ma main? Je ne sais... Mais voyant mon mari, écumant, les yeux injectés de sang, s'avancer sur moi, je perdis tout sang-froid. Je tirai sans viser! Mon mari s'abattit, tué net.

« Vous devinez mon affolement. Personne, à ce moment, ne se trouvait dans la maison. On sonna. Sans réfléchir, je courus ouvrir : M<sup>r</sup> Grieur était sur le seuil. Eperdue, je parlai, je pleurai... je lui avouai tout... Je le suppliai de me sauver, de préserver également la mémoire de mon mari. Il m'écoutait, en méditant. Grâce à lui, grâce à sa ruse, je ne

fus pas inquiétée. La mise en scène imaginée par Grieur, l'alibi qu'il me procura, permirent de laisser croire à un suicide. Nul ne connut le crime de mon mari, — ni le mien! Mais Grieur entendait se faire payer son assistance. Tout de suite, il prit sur moi un très grand ascendant. Je dus lui confier l'entière gestion de mes biens. Il se montra, d'ailleurs, honnête. Mais très souvent, il me demandait, il exigeait des services. Dès que je faisais mine de refuser, il me regardait sournoisement et, d'un mot, me rappelait que j'étais à sa merci. Parfois, il me menaçait de tout dévoiler. « Même si la prescription vous est acquise, ricanait-il, vous n'échapperez pas au scandale! » Je ne suis qu'une femme, Robert, et j'avais peur... Je ne pouvais me soustraire à cet odieux chantage. Après une longue période pendant laquelle le notaire ne sollicita rien, il revint à la charge en m'ordonnant de faire cesser les travaux de la maison de votre père. Il tint à venir avec moi pour me surveiller, tandis que j'essayais de convaincre le docteur. Si vous saviez quelle scène j'ai dû subir après mon échec! Cet homme était absolument hors de lui. Heureusement, vous êtes venu, Robert, vous m'avez aidée, je vous en remercie du plus profond de mon cœur.

« A présent, que va-t-il advenir? Mon secret va-t-il être livré à la curiosité publique? Vous savez tout maintenant; ne me jugez pas trop sévèrement... Pardonnez-moi, Robert, d'être entrée dans votre existence. Adieu... Je pars en vous aimant... »

Le docteur avait terminé sa lecture. Il rendit la lettre à son fils, tout heureux que rien ne pût être reproché à Mme de Valjenceuse. Lui aussi, pouvait conserver d'elle un souvenir intact. Il en éprouvait une vive joie.

— C'était une noble nature, prononça-t-il.

Robert ne put réprimer la contraction des lèvres

qui précède les larmes. Deux grosses gouttes roulèrent de ses yeux sur ses joues et il poussa un long soupir.

Ainsi, Grieur, seul, avait tenu tous les fils de l'intrigue. Ce qu'Evariste Séverin avait révélé au docteur au sujet du manège du notaire servant son double, s'appliquait également aux relations entre Mme de Valjenceuse et Grieur.

Cependant, le docteur Roubaix n'était pas peu étonné de la désinvolture avec laquelle Mme de Valjenceuse lui avait parlé du notaire, le jour où elle l'avait reçu chez elle. Et il allait s'interroger pour en découvrir la raison lorsque, soudain, on introduisit le minuscule Trouvé qui, plein d'importance, déploya une vaste feuille de papier.

— Voici votre contrat, mademoiselle, Nous y avons apporté tous nos soins. Ma grande expérience a été fort utile à M. Stackbach. Signez donc, je réponds de la validité de toutes les clauses qu'il contient...

Délibérément, le fantoche s'était assis à la place du médecin et, renversé dans le fauteuil, comme aux beaux jours de son éphémère direction, il tendait une plume à Prisca Margyl. Et celle-ci disait :

— En somme, aucune ombre ne subsiste entre nous tous. Nous voilà réunis, goûtant enfin la douceur de vivre. Veux-tu qu'il en soit ainsi longtemps, toujours?

— C'est mon plus grand désir!

— Alors, papa, pour l'exaucer, je signe? Tu sais à quelles conditions?

— Oui, mon enfant. Signe, nous allons être bien heureux!

## ÉPILOGUE

Quelques mois plus tard, au seuil du printemps. Le paquebot *Touraine* croise en vue des côtes de Corse. Sous les rayons du soleil couchant, l'île apparaît comme un bloc sombre, où des points fulgurants s'allument, tandis que la lumière miroite alentour. Tous les passagers sont sur le pont; ils admirent le spectacle qu'ils ont devant les yeux. L'un d'eux est particulièrement enthousiaste. Il s'exprime en termes colorés, pleins d'humour. On l'entoure et ses interlocuteurs lui témoignent une certaine déférence.

— C'est Jimmy Stackbach, le fameux metteur en scène américain, souffle-t-on à la personne ignorante qu'on rencontre partout, celle dont le comique destin est de toujours tomber des nues...

— Stackbach! Par exemple! Que peut-il bien faire sur ce paquebot?

— Il se rend au Caire; il va « tourner » en Egypte un film sensationnel. Toute une troupe d'acteurs l'accompagne.

— Quoi! Ces personnes si élégantes, ce seraient des baladins!

— Nous sommes au vingtième siècle, ne l'ou

blions pas! Mais ne reconnaissez-vous aucune de ces physionomies?

— Je vais rarement au cinéma. La jeune fille cependant, ne m'est pas inconnue.

— C'est la vedette, la star Prisca Margyl.

— Elle est charmante, et toute jeune. Pouvez-vous me présenter?

— Si vous le désirez. Oh! ne prenez pas cet air conquérant! Chasse gardée, mon cher!

— Une comédienne, une artiste, cela n'a pas grande vertu!

— Détrompez-vous et parlez moins haut. Il est des exceptions, et c'est précisément le cas. Quant à cette croisière, à cette excursion sur la vieille terre des Pharaons, elle n'est autre chose, pour Prisca Margyl, que son voyage de noces.

— Pas possible! Et peut-on savoir quel est l'heureux mortel? Ce jeune homme pâle, qui se tient tout près d'elle?

— C'est son fiancé. Il relève d'une grave maladie, une blessure reçue en protégeant Prisca, assuret-on.

— Mais c'est tout un roman, cela. Racontez-le moi!

— Plus tard. Cet autre jeune homme, qui rit en ce moment près de Stackbach, c'est le frère de la star. Il est l'assistant du metteur en scène du film.

— Toute la famille, quoi!

— Vous ne croyez pas si bien dire. Voyez, cet homme, d'aspect assez mûr; c'est le père de Prisca Margyl, le docteur Roubaix.

— Roubaix! Roubaix! j'ai lu ce nom-là quelque part. Ah! oui, oui, l'affaire de Senlis! Cette prodigieuse histoire dont ont parlé tous les journaux et dont on n'a, d'ailleurs, jamais su le fin mot! Le monde est petit! C'est sans doute pour oublier ses ennuis qu'il voyage?

— Sa fille a exigé qu'il la suive pour raison de convenances et afin qu'il se remette de ses émotions.

— C'est très gentil, cela. Elle aime bien son père, cette enfant!

— Quel railleur impénitent vous êtes! Tout est pour vous prétexte à sarcasmes...

Les deux causeurs s'éloignent et continuent leur dialogue sur le deck, lorgnant à la dérobée les personnages qui font l'objet de leurs réflexions.

Stackbach saisit un appareil photographique que lui apporte un petit homme et braque l'objectif vers l'île qui se découpe sur l'horizon pourpre. Il fait fonctionner le déclic du kodak juste au moment où le soleil rougeoyant s'abîme dans les flots.

— Il sera magnifique, ce cliché. L'appareil était-il bien au point, Trouvé?

Ce dernier se trouble. Les yeux de l'Américain, encadrés de ses lunettes octogonales se fixent sur lui.

— Pardonnez-moi, balbutie l'interpellé. J'ai dû oublier de le charger!

— Vous ne songez jamais à rien! fulmine Stackbach. Pas de pellicules dans l'appareil! A-t-on idée de cela! A l'instant précis où c'était le plus nécessaire! Raté! Vous raterez toujours tout. Ah! votre destinée ne m'étonne pas!

Larmoyant, l'infortuné Trouvé s'humilie et, pour attendrir l'Américain, lui rappelle le passé ainsi que certaine blessure reçue en service commandé. Stackbach s'apitoie et pardonne.

Yvonne passe, appuyée aux bras de son père et de Raphaël. Des curieux se pressent sur son passage et le sourire de la star lui concilie leur sympathique admiration.

Seul avec Stackbach, Robert discute. Avant le départ, on a présenté les « intérieurs » du film, tour-

---

nés au studio pendant l'hiver. Un dossier en main, les deux hommes compulsent des notes, procèdent à des vérifications importantes.

Robert parle, d'un ton décidé. Il dit des choses justes et claires. Stackbach a en lui un précieux collaborateur. Tout à l'heure, l'esprit dégagé de toutes préoccupations, Robert rira d'un rire sain et franc, aux saillies de l'éternel boute-en-train. Il oublie, lui aussi...

Le soir tombe. Le dîner réunit les passagers dans le dining-room du paquebot. Puis, les salons, les fumoirs se remplissent de convives; sur le pont, les flâneurs sont plus rares.

Mais quelqu'un goûte cet instant de solitude et marche lentement le long du bastingage, les mains croisées derrière le dos. Le docteur Roubaix aime à rentrer parfois en lui-même, à évoquer des souvenirs qui persistent et qui lui font savourer davantage le contraste entre cette quiétude heureuse et les jours et les nuits qu'il a vécu, naguère... Parfois, un sourire éclaire son visage et une rougeur monte à ses joues. Comme il s'est montré impulsif à de certains moments! Comme il a peu su se maîtriser, juger froidement la situation et agir! Comme il s'est laissé égarer par des apparences! Mais il se justifie. Les apparences? A quels autres indices pouvait-il s'attacher? Tout le drame a tenu dans le secret de plusieurs consciences! Les mobiles de Grier le déroutaient et comme les secrets de Robert, d'Yvonne, de Ralph, de Mme de Valjenceuse compliquaient l'énigme indéchiffrable! Le docteur, à tâtons, errait dans le dédale de l'inférieure intrigue, s'égarait, puis entrevoyait des issues effrayantes! Suffisait-il de sang-froid pour résoudre le complexe problème? Une fois de plus, le destin s'en était chargé. Il fallait maintenant laisser la vie accomplir son miracle. Elle ne dispensait

plus que du bonheur. Le docteur suivait Yvonne en Egypte, puis il vagabonderait à travers le monde, séjournant souvent en Amérique... De temps à autre, la maison de la rue des Cordeliers, dont Thérèse était demeurée la gardienne, lui ouvrirait ses portes. Il l'achèterait d'ailleurs, cette maison, afin d'y effectuer en toute liberté des améliorations indispensables. Il pouvait désormais considérer le passé avec sérénité.

— Je vieilliss, pourtant, se disait-il. Je ne suis bon qu'à me faire entourer de soins et d'amour.

Et, ce dernier mot prononcé, il souriait mélancoliquement, en se rappelant ce qu'il avait envisagé un instant. Son cœur avait alors battu plus vite que de coutume. Une silhouette féminine traversait sa pensée. Cela encore n'avait été qu'un jeu de son imagination. Il l'avait bien compris lorsqu'il avait fallu qu'il se montrât vraiment énergique, prêt à subir les plus rudes assauts. Les préoccupations sentimentales avaient aussitôt disparu de son cœur; elles ne s'y étaient ancrées qu'à peu de profondeur. Nulle jalousie ne l'avait étreint, comme Robert le craignait, lorsqu'il avait appris la passion de son fils pour la belle Suisse et lorsqu'il avait su qu'elle avait été partagée. Ah! la vie avec son imprévu, ses surprises, ses déconcertants mystères!...

Tous les acteurs de l'aventure se pressaient autour du docteur Roubaix; une harmonie de paix régnait entre eux. Par moment, il semblait au médecin que des détails s'estompaient dans sa mémoire; il s'en réjouissait. Il lui serait donc possible un jour d'oublier? Le temps accomplissait déjà son œuvre miraculeuse. Venant à sa rencontre, un couple marchait d'un pas lent. Dissimulé près d'un pilier, dans l'ombre d'une porte de cabine, il le laissa passer. Les jeunes gens se parlaient à mi-voix, avec des mots très tendres. « Eux, ont déjà ou-

blié!» songea-t-il. Ah! jeunesse! Et il continua sa promenade. D'autres passagers surgissaient qui venaient respirer les effluves frais et iodés de la mer calme. Le docteur aperçut Stackbach, seul, adossé au bastingage. L'Américain feuilletait un gros cahier rouge : c'était le scénario pour l'exécution duquel on accomplissait ce voyage! Stackbach referma la brochure, secoua la tête avec une moue. Quoi! L'exposé des péripéties qui devaient avoir pour cadre les merveilleux sites égyptiens ne le satisfaisait qu'à demi? On allait «tourner» dans les incomparables lumières qui dorment les colonnes de Louqsor, qui projettent sur les sables pailletés l'ombre gigantesque des pyramides, et il n'exultait pas! Que pouvait-il donc rêver de mieux?

Invinciblement, le docteur songea à Robert. Il l'entendit lui affirmant avec une autorité audacieuse qu'il savait choisir les lieux dignes de situer un film et prétendant qu'à Senlis il serait impossible de faire se dérouler une action cinématographique intéressante. Et cependant!...

Le docteur regardait Stackbach, qui venait à sa rencontre. Les deux hommes sentirent qu'une liaison s'établissait intime entre leurs pensées. Ensemble, ils s'accoudèrent à la lisse. Leurs yeux se tournèrent dans la direction des côtes de France. Les deux esprits voyageaient, au delà, dans les mêmes parages.

C'est pourquoi le docteur comprit exactement le sens des paroles de Stackbach lorsque celui-ci, sans détourner la tête, lui dit d'un ton rêveur, tout en laissant percer un regret :

— Quel film!

## TABLE DES MATIÈRES

I. — Le docteur Roubaix . . . . .	7
II. — L'Etrangère . . . . .	15
III. — Une Etoile de l'écran . . . . .	25
IV. — Le Tabellion . . . . .	30
V. — Madame de Valjenceuse . . . . .	36
VI. — Deux écoles . . . . .	43
VII. — La maison du mystère . . . . .	52
VIII. — Premiers nuages . . . . .	59
IX. — Une rencontre . . . . .	66
X. — La veillée . . . . .	75
XI. — L'étrange ultimatum . . . . .	81
XII. — Stackbach, curieux homme . . . . .	91
XIII. — Où va Robert? . . . . .	100
XIV. — Surprises . . . . .	110
XV. — Un projet . . . . .	121
XVI. — Une « troupe » de choix . . . . .	130
XVII. — On tourne! . . . . .	140
XVIII. — L'homme seul . . . . .	150
XIX. — Pendant l'orage . . . . .	160
XX. — Des minutes qui comptent . . . . .	169
XXI. — La chasse au crime . . . . .	180
XXII. — La chambre des Tortures . . . . .	191
XXIII. — Premières lueurs . . . . .	203
XXIV. — L'être double . . . . .	216
XXV. — Le jardin secret . . . . .	230
EPILOGUE . . . . .	244

ACHEVE D IMPRIMER SUR LES PRESSES  
DE L'IMPRIMERIE MODERNE, 177,  
ROUTE DE CHATILLON, A MONTROUGE  
(SEINE), LE QUINZE OCTOBRE MIL  
NEUF CENT TRENTE ET UN